

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Le maître de Ballantrae, conte d’hiver”

traduction de

“The master of Ballantrae, a winter tale”

(1889)

roman de 280 pages de

Robert Louis STEVENSON

pour lequel on trouve :

un résumé

puis successivement l’examen de :

- la genèse (p. 9),
- l’intérêt de l’action (p. 13),
- l’intérêt littéraire (p. 33),
- l’intérêt documentaire (p. 47),
- l’intérêt psychologique (p. 71),
- l’intérêt philosophique (p. 105),
- la destinée de l’œuvre (p. 106).

Résumé

Chapitre 1 : *‘Résumé des événements qui se produisirent pendant les pérégrinations du Maître’*

Le narrateur veut «expliquer les faits» au sujet de deux personnes : «le Maître», car il connaît «bien des épisodes secrets de sa carrière», et «Lord Durrisdeer», qu’il a «servi et aimé pendant près de vingt ans». Il indique que, en 1745, habitaient dans le manoir de Ballantrae, en Écosse, quatre membres de la grande famille qu’étaient les «Durie de Durrisdeer et de Ballantrae» : «le vieux lord» ; ses deux fils, l’aîné, James, appelé «le Maître de Ballantrae», dont le «comportement était simplement vulgaire et dissipé», le cadet, Henry, «garçon du genre honnête et entier», que son frère méprisait, l’appelant «Jacob» ; Miss Alison Graeme, «une proche parente, orpheline, héritière d’une fortune considérable», qui «deviendrait l’épouse du Maître». Quand ils apprirent «la nouvelle du débarquement du prince Charles» [Charles-Édouard Stuart qui, en tant que petit-fils du roi Jacques II d’Angleterre qui avait été chassé de son trône par la révolution de 1688, était le prétendant Stuart aux couronnes anglaise et écossaise], il fut décidé qu’«un fils irait se battre pour le roi Jacques», tandis que l’autre «resterait au manoir pour conserver la faveur du roi George». Henry déclara : «Je suis le cadet et c’est mon devoir de partir». Mais James était tenté par «l’aventure» et voulait «régler ses dettes personnelles». Il imposa que le choix se fasse en jouant à pile ou face avec «une guinée». Elle décida de son départ, qu’il fit avec «une douzaine d’hommes» dont un seul, Macmorland, revint après la défaite de Culloden [16 avril 1746], nouvelle que les gens du manoir accueillirent «en silence, comme des condamnés», avant qu’Alison éclate contre Henry. «Le vieux lord» s’employa à la consoler car son argent «était très nécessaire pour le domaine». Tandis que, dans le pays, «on proclamait que le Maître était un saint», Henry (qui ne prit pas le titre de «Maître») était accusé, par Macmorland, d’«avoir trahi les gars de Durrisdeer», fut agressé par «une catin qui avait eu un enfant du Maître», Jessie Broun, devint impopulaire au point d’être hué et injurié. Voyant cela, Alison décida de l’épouser, ce qui eut lieu le 1^{er} juin 1748. La même année, le narrateur, Éphraïm Mackellar, vint à Durrisdeer pour en être l’intendant.

Chapitre 2 : *‘Résumé des événements qui se produisirent pendant les pérégrinations du Maître (suite)’*

En arrivant, Mackellar entendit les calomnies dont étaient victimes «les Durie et ce pauvre Mr Henry». Il découvrit un beau manoir et un domaine mal entretenu. Henry et «le vieux Lord» l’accueillirent «sans aucune fierté», tandis qu’Alison montra «plus de condescendance». Comme il devint «un fidèle serviteur de la maison de Durrisdeer», Henry put lui déclarer : «Vous donnez toute satisfaction». Mackellar eut, pour cet «homme si manifestement malheureux», «des sentiments intenses de curiosité et de commisération». Il constatait que pesait «l’ombre du Maître de Ballantrae», «non seulement auprès de son père et de sa femme, mais encore auprès des domestiques», les uns, comme John Paul, étant partisans de James, les autres lui étant hostiles, comme Macconochie. «Le vieux lord» montrait «sa gratitude» à Henry, mais «toute son affection allait à son fils disparu» à l’égard duquel, au contraire, Mackellar éprouvait «une jalousie extraordinaire». Alison «estimait que c’était un mérite d’avoir consenti à ce mariage qu’elle considérait comme un martyre», et, près de la cheminée, s’isolait avec «le vieux lord» dans le culte de James, tandis que, de l’autre côté de la «grand-salle», Henry s’entretenait des affaires du domaine avec Mackellar. Supportant tout avec constance, Henry était tout à fait dévoué à sa femme ; ainsi quand leur naquit une fille, Katharine, pour laquelle pourtant il ne montra pas de «sentiment paternel». Le 7 avril 1749, se présenta un certain «colonel Francis Burke», «un de ces Irlandais de la suite du prince Charles» et auxquels s’était lié James. À cette nouvelle, Henry et sa femme échangèrent «un regard chargé de défi». Cet ami de James leur apprit que celui-ci vivait à Paris. Alison fut sur le point de s’évanouir, mais refusa la lettre qui lui était destinée, que son mari lui proposa d’aller lire dans sa chambre, qu’elle lui rendit le lendemain «non décachetée», et qui fut brûlée par Mackellar. Celui-ci, voulant «raconter avec beaucoup d’exactitude les aventures du Maître après Culloden», demanda au colonel «quelques

notes» ; mais il lui envoya «*les Mémoires complets de sa vie*» dont l'intendant ne retint cependant que les passages concernant James.

Chapitre 3 : «*Les pérégrinations du Maître. Extrait des Mémoires du chevalier de Burke*»

Burke raconte que, après la défaite de Culloden, il avait rencontré «*le Maître de Ballantrae*», alors qu'avait couru la nouvelle de sa mort, et qu'ils avaient fui ensemble. Un certain Alan Black Stewart ayant «*cherché noise*» à James, il préféra, au duel que l'autre voulait, une course entre leurs chevaux, qu'il remporta. Comme Burke lui parla de «*couardise*», il se déclara «*un très méchant homme*», et lui proposa de jouer «*à pile ou face*» s'ils se battraient ou s'uniraient par un «*ferme engagement*», chacun jurant de n'avoir «*pour l'autre ni rancune ni critique*» ; or «*la pièce tomba du côté paix*». Lorsqu'ils arrivèrent auprès d'un navire, la «*Sainte-Marie-des-Anges*», James révéla la défaite au capitaine, et il les accepta à son bord. En mer, ils subirent une tempête où le bateau fut «*démâté et secoué par d'énormes vagues*», l'Irlandais faisant alors des «*dévotions*» dont l'Écossais se moqua. Puis le navire fut attaqué par des pirates auxquels ils décidèrent de se joindre. Ainsi, ils participèrent à leurs beuveries, à leurs abordages, à leurs pillages, dans l'Atlantique Nord, jusqu'au moment où James fit part à Burke de sa volonté de dominer le chef des pirates, Teach. Alors que celui-ci avait lancé la chasse contre un «*vaisseau royal*», James lui reprocha son imprudence, et l'obligea à abandonner ; puis, quand Teach se livra à une démonstration de violence spectaculaire, il le fit cesser ; enfin, disant qu'il voulait «*se procurer de l'argent*» sans risquer d'être pendu, il réclama «*un peu de discipline et de bon sens*», et fut nommé «*quartier-maître*», en proposant de laisser Teach être le capitaine en titre, tout en diminuant «*sa part de butin*» et en obtenant son accord. Pendant «*douze ou quinze mois*», ils continuèrent de connaître «*un certain succès*», jusqu'à ce que, un jour, le navire reçut, d'un «*croiseur royal*», un coup de canon qui fit de lourds dégâts. James, qui connaissait bien les pirates, comprit que cela «*les avait dégoûtés de leur métier*», qu'ils se réjouissaient de la mise en panne pour la réparation, et qu'ils calculaient leurs parts du butin. Il organisa «*une scène de beuverie indescriptible*», en donnant «*l'ordre de ne rien boire mais de feindre d'être ivre*» à Burke et à «*deux hommes bien décidés*», Dutton et Grady. À Teach, il fit sortir quatre paquets d'argent, lui apprit que son équipage avait été endormi par une drogue, lui fit accepter de se laisser attacher au mât et bâillonner. Puis les quatre hommes quittèrent le bateau, parvinrent à passer inaperçus de marins du «*croiseur*» royal, et atteignirent la rive. Si Burke peut dire : «*Je remerciais encore les saints de l'avoir ainsi échappé belle, lorsque je découvris que nous étions en difficulté pour d'autres raisons. [...] Notre situation était maintenant très incertaine*» ; c'est que, sur la rive, se trouvait «*un marécage vaste et dangereux*», où ils furent soumis à une chaleur «*accablante*», épreuve dans laquelle les «*deux gentilshommes*» montrèrent plus d'endurance, tandis que Grady devint même menaçant tant il était épuisé, avant de s'enliser. Cela arriva aussi à Dutton, que James non seulement n'aida pas mais poignarda, se déclarant satisfait d'être débarrassé des deux hommes. Voyant Burke ému, comme il «*n'avait plus bien le sentiment de ce qu'est vraiment la politesse*», il l'accabla de son mépris, se moqua de son «*maudit accent irlandais*» (comme l'autre lui reprochait son «*accent écossais*»), au point qu'ils eurent une «*conversation qui faillit se terminer par des coups*». Se produisit alors «*une interruption qui [les] alarma*», un «*habitant du pays, grand et bien charpenté*» survenant au moment où «*les paquets étaient défaits et l'argent éparpillé au grand jour*» ; d'où une nouvelle fuite. Cependant, ils atteignirent le rivage, où ils trouvèrent le bateau d'un marchand d'Albany auquel James révéla qu'ils étaient «*des Jacobites [partisans des Stuarts] en fuite*» dont la «*tête était mise à prix*». Ému par leurs malheurs, il les prit à son bord, Burke craignant cependant encore un autre «*piège*». Le marchand les amena d'abord à New York, où James apprit à Burke que «*sa fiancée [...] disposait d'un vaste domaine dans cette province*» ; puis à Albany, où ils constatèrent que «*la ville était pleine des milices de la province, et partout on parlait de massacrer les Français*» ; que «*les Indiens des deux camps étaient sur le sentier de la guerre*», et en ramenaient «*des prisonniers et (pire encore) des scalps d'hommes et de femmes pour lesquels on les payait selon un tarif établi*». Or les fugitifs voulaient «*franchir les frontières et rejoindre les Français*». Ils trouvèrent un certain Jacob Chew, «*l'un des plus audacieux parmi ceux qui trafiquaient avec les Indiens*», «*très familier avec les pistes du désert*». Les trois hommes s'embarquèrent sur un canoë pour remonter «*jusqu'aux sources de l'Hudson*», à travers une «*effrayante forêt sauvage*», en passant à travers un «*labyrinthe de rivières*,

de lacs et de portages», en ayant à craindre les Indiens Adirondacks. Or il leur arriva un jour d'être soudain «*encerclés par cinq ou six de ces diables peints, poussant des cris particulièrement horribles et brandissant leurs hachettes*» ; cependant, comme ils leur donnèrent du rhum, ils purent profiter de leur enivrement pour s'échapper. Mais, alors que les fugitifs étaient «*à la partie la plus critique de leur itinéraire, où ils pouvaient tout aussi bien s'attendre à tomber entre les mains des Français que des Anglais*», survint une «*terrible calamité*» : «*Chew tomba soudain malade*» et expira ; les deux fugitifs perdaient «*leur guide, leur interprète, leur batelier et leur passeport*». Comme ils étaient «*tout à fait novices dans le maniement du canoë*», il fut, lors d'un portage, «*tout défoncé*» ; «*désespérés*», ils durent «*plonger dans des fourrés impénétrables*», et «*abandonner le seul fil conducteur qui leur restait... le cours de la rivière*», alors qu'il leur «*était impossible de deviner même dans quelle direction ils allaient*». Ils découvrirent «*le corps d'un chrétien scalpé et horriblement mutilé, gisant dans une mare de sang ; les oiseaux de ce territoire sauvage, nombreux comme des mouches, tournaient autour en poussant des cris.*» James, devenu «*d'une humeur assez sombre*», un jour de «*novembre 1747*», évoqua son frère, déclarant qu'il était la cause de ses malheurs, et qu'il se vengerait. Ils virent passer devant eux «*une grande troupe de sauvages armés pour la guerre.*» Comme James ne savait quelle direction prendre, il «*tira son éternelle pièce de monnaie, l'agita dans le creux de sa main, regarda, puis se coucha la face dans la poussière.*»

Dans une «*addition*», Mackellar dit abandonner «*le récit du chevalier parce que les deux compagnons se disputèrent et se séparèrent*». Puis il indique qu'«*ils furent recueillis, l'un après l'autre, par un détachement venu du fort Saint-Frédéric*» [tenu par les Français], où James, après avoir enterré «*son trésor à un endroit [...] dont il fit le plan avec son propre sang, sur la doublure de son chapeau*», fut «*accueilli comme un frère*» «*par le chevalier*» qui «*lui paya le voyage jusqu'en France*».

Chapitre 4 : «*Les persécutions subies par Mr Henry*»

Burke apportait aussi une lettre dans laquelle «*le Maître*» demandait de l'argent ; et, malgré la réprobation de Mackellar, Henry livra une grosse somme que le colonel emporta, tout en indiquant que James recevait «*du Secours-Écossais la plus forte pension de tous les réfugiés de Paris*». De telles demandes furent encore faites, et cela porta un grave coup aux finances du domaine, dont les dépenses durent alors être extrêmement réduites, Henry passant pour un «*grippe-sou*» détesté dans le pays, et Alison devant, en 1756, renoncer à sa «*visite annuelle à Édimbourg*». Comme l'intendant lui révéla que l'argent allait «*à cet homme*» d'une «*rapacité impitoyable*», à cette «*sangsue*», se produisit un certain rapprochement entre les deux époux.

Dans une lettre, envoyée de Troyes par Burke, qui y était en garnison, vinrent des nouvelles du «*Maître*» : on lui avait «*attribué une compagnie, et bientôt après, le commandement d'un régiment*» ; «*il jouissait d'une protection remarquable*», mais ses intrigues à la Cour s'étaient retournées contre lui : il avait été enfermé un temps à la Bastille, avait «*perdu à la fois son régiment et sa pension*», parlait «*d'une aventure aux Indes*», et disait avoir besoin d'argent.

Si l'intendant répondit que «*son prochain messenger recevrait satisfaction*», celui qui, le 7 novembre 1756, se présenta, descendant d'un «*lougre*» de contrebandiers, était «*le Maître de Ballantrae*», qui lui intima de l'appeler «*Mr Bally*», et voulut l'obliger à porter ses malles. Mais Mackellar courut plutôt prévenir les gens de Durrissdeer, et Henry vint au-devant de son frère qui lui parla avec son mépris habituel, et marqua d'emblée sa revendication de la propriété. À l'intérieur, il fut accueilli chaleureusement par le père, et Alison se réjouit de son «*retour...d'entre les morts*» ; il se montra alors affable avec Mackellar, déploya son «*élégance gracieuse*», déclara à son frère : «*Tout t'appartient, ça c'est bien certain, et je ne t'en veux pas.*» De ce fait, pour «*le vieux Lord*» et Alison, James «*était un modèle de patience et de bonté*», tandis qu'Henry était «*un exemple de jalousie et d'ingratitude*». James, étant harcelé par Jessie Broun, demanda à Mackellar de le débarrasser de «*cette maudite folle*» ; l'intendant refusa, mais Henry le soutint ; il reste qu'on dut, à cette «*dévergondée*», offrir «*un estaminet*». Et James se vengea en courtisant Alison et la petite Katharine, tandis que Henry souffrait de voir «*sa propre enfant détournée de lui*». Mais le véritable but de James était d'«*extorquer de l'argent*» afin d'aller «*faire fortune aux Indes françaises*», ce qui signifiait «*la ruine*» de la famille qui dut se départir d'une terre, sans que cela entame l'admiration que «*le vieux Lord*» avait pour son fils aîné. Mais, comme celui-ci prétendait courir un danger de la part du

gouvernement, qui *«avait mis sa tête à prix»*, Henry, ayant obtenu la preuve que, en fait, on avait permis son débarquement en Écosse, lui proposa *«une visite où il serait fort en vue»* ; il fut décontenancé, et dut avouer la faveur dont il jouissait ; de ce fait, il parut, aux yeux de son père, être *«un espion du gouvernement»* anglais. Le 26 février 1757, Henry décida de *«trouver un moyen»*.

Chapitre 5 : *“Compte rendu de tout ce qui se passa dans la nuit du 27 février 1757”*

Ce jour-là, alors que Alison puis *«le vieux Lord»* s'étaient retirés, restèrent à jouer aux cartes Mackellar, Henry et James. Celui-ci, qui *«avait bu sans retenue»*, soudain *«passa de la conversation habituelle à un torrent d'injures»* adressées à son frère, et se vanta : *«Je n'ai jamais rencontré de femme qui ne me donnât, à moi, la préférence»*, ce qui semblait inclure Alison. Henry, *«sans se hâter, sans aucune violence particulière non plus, frappa le Maître sur la bouche»* ; celui-ci s'écria : *«J'exige du sang, il me faut du sang pour cela !»*, et prit des épées. Mackellar ayant voulu les empêcher de se battre, il en dirigea aussitôt une sur sa poitrine, et le fit céder. Les deux frères sortirent dans la nuit glacée, éclairés par les flambeaux que tenait l'intendant. James signala à son frère tout ce qu'il risquait quelle que soit l'issue du combat. Mais celui-ci commença. Henry prit tout de suite le dessus, *«se faisant terriblement pressant»*, tandis que James, *«se sentant perdu et connaissant la froide agonie de la peur»*, en vint à *«saisir de la main gauche la lame de son frère»*, ce qui est un *«coup de traître»* ; mais il *«fut traversé par l'épée»*, tomba sur le sol *«où il se tortilla un instant, comme un ver qu'on écrase, avant de rester immobile»*, le cœur n'ayant pas *«la moindre palpitation»*. Tandis que Henry montrait un *«regard fixe, stupide»* puis fuyait vers la maison, Mackellar alla voir Alison, lui asséna que cela était arrivé par sa *«faute»*, et l'invita à aller auprès de son mari. Puis il alla réveiller *«le vieux Lord»*, et, plaidant *«la cause de son maître»*, lui fit connaître la *«persécution qu'il a dû endurer en privé»*, le duel et son issue. Ils allèrent tous deux à *«l'endroit fatal»* voir le cadavre. Or il avait disparu, des traces montrant qu'il avait dû être porté jusqu'au rivage. Le *«vieux Lord»* et Henry se réconcilièrent. Examinant la chambre de James, Mackellar en conclut qu'il *«était sur le départ [...] il attendait Crail [le capitaine du lougre des contrebandiers qui avait d'ailleurs rôdé toute la soirée], comme Crail attendait le vent ; tôt dans la nuit, les matelots avaient perçu un changement de temps ; le canot était venu avertir du changement et dire au passager d'embarquer, et les rameurs avaient trébuché sur son corps gisant dans son sang»* ; que *«le Maître (mort ou vif) était maintenant ballotté par les flots de la mer d'Irlande»*. On apprit plus tard qu'il n'était que blessé, qu'on l'avait fait *«passer en France clandestinement»*, qu'on l'avait débarqué, *«convalescent, au Havre-de-Grâce»*.

Chapitre 6 : *“Résumé des événements qui se produisirent pendant la seconde absence du Maître”*

Le lendemain, se déclara une *«grave maladie»* d'Henry : il *«s'agitait d'un côté et de l'autre, sans arrêt»*, ne cessait de parler de *«ses affaires»* comme s'il voulait *«justifier les calomnies de son frère»*. Comme il était veillé par sa femme et Mackellar, celui-ci voulut faire connaître à celle-là les méfaits commis par James en réunissant des *«documents»*, dont *«la correspondance avec le Secrétaire d'État»* anglais qui prouvait qu'il était donc un espion stipendié. Mais elle brûla ces lettres, au déplaisir de Mackellar qui y voyait *«la seule prise»* qu'il avait sur James, tandis que, pour elle, il fallait *«sauver la réputation de cette famille»* ; elle pensait que, si James n'attachait aucun prix à l'honneur, il restait *«l'héritier légitime»* ; que, *«si cet homme revient»*, ils auront *«à souffrir, seulement cette fois, ce sera ensemble»*. Or, ce jour-là, Henry montra *«les premiers signes de guérison»*. Désormais, *«le passé fut oublié, et sa femme était devenue sa première et même son unique préoccupation»*. Mais Mackellar se demandait *«si sa raison tenait bien debout»*, car il n'était touché que par les *«impressions agréables»*. Pourtant, un jour, il lui demanda soudain : *«Où l'avez-vous enterré?»* et, Mackellar lui ayant dit la vérité (*«il semble que votre frère n'était pas mort, mais qu'on l'a transporté évanoui à bord du lougre»*), il conclut : *«Rien ne peut tuer cet homme»*, ce qui prouvait que, *«loin d'éprouver du repentir pour avoir voulu le tuer, il regrettait seulement de n'y être pas parvenu»*. À cette époque, mourut *«le vieux lord»*. Le 17 juillet 1757, naquit le petit Alexander auquel son père voua une véritable *«adoration»*, en délaissant sa femme et sa fille, au point qu'*«on pouvait craindre que le fils ne devînt un second Maître»*. Quand Mackellar osa le lui faire remarquer, Henry se mit en colère contre lui. Mackellar annonce alors la nécessité d'insérer *«un second extrait des Mémoires du chevalier Burke»*

où on verra «*le Maître dans ses voyages aux Indes*» et un certain Secundra Dass, dont il est indiqué qu'il «*savait l'anglais*».

Chapitre 7 : «*Aventures du chevalier Burke aux Indes*»

Burke et un Cipaye [Indien qui a été soldat dans l'armée coloniale], s'échappant d'une bagarre, se réfugièrent dans le jardin d'une maison dont ils découvrirent qu'elle était celle d'un Blanc, en qui Burke reconnut James. Il était en compagnie d'un Hindou (une note de Mackellar signale qu'il s'appelle Secundra Dass) auquel s'adressa le Cipaye. L'Hindou prétendit que le «*sahib*» [le «*maître*»] ne comprenait pas l'anglais, et qu'il voulait savoir comment ils étaient venus dans le jardin. Et, alors que Burke aurait voulu être secouru, on ne lui répondit que par les mêmes propos, jusqu'à ce que James consente à indiquer qu'il avait bel et bien reconnu l'Irlandais, qui resta mécontent de l'avoir vu «*tourner le dos à un ami*». Une autre note de Mackellar indique que, ainsi, James, manifestant «*son caractère détestable*», se vengeait de la lettre de Troyes.

Chapitre 8 : «*L'ennemi dans la place*»

Un matin, «*au début d'avril 1764*», Mackellar trouva dans la grand-salle du manoir deux hommes dont l'un était un étranger au teint foncé, l'autre James, auquel il s'adressa sur un ton ferme, l'appelant «*Mr Bally*», pour apprendre que l'étranger était Secundra Dass, constater que James lui parlait en hindoustani. Survint Henry qui fit donner à déjeuner aux voyageurs, mais demanda à Mackellar de se concerter pour «*débarrasser la maison de la vermine*», et chassa le domestique coupable de «*déloyauté*» pour l'avoir fait entrer. Alison, prévenue, prit aussitôt la décision d'un départ à New York, la propriété étant confiée à Mackellar, avec «*la tâche de les venger*». Henry s'y refusa avec «*véhémence*», mais Mackellar lui remontra qu'il avait à protéger sa femme et, surtout, son fils qui ne manquerait pas d'être séduit par cet oncle aventurier. Celui-ci réclama de l'argent. Mais furent signés des papiers par lesquels «*l'administration légale des domaines écossais fut confiée*» à un notaire et à Mackellar, sans «*allocation*» pour James qui ne devait pas savoir où la famille s'en allait. Elle le fit en catimini, dans la nuit. D'où l'étonnement de James, qui se vit réduit à n'avoir que «*le vivre et le couvert*», et continua à réclamer de l'argent, tout en demeurant poli. Mais il promit de se procurer l'adresse des fugitifs, et, un jour, annonça : «*Nous partons demain matin. Pour le port de Glasgow d'abord, pour la province de New York ensuite.*». Mackellar préféra les accompagner, en prévoyant de terribles conséquences.

Chapitre 9 : «*Le voyage de Mr Mackellar avec le Maître*»

Alors qu'ils quittaient le manoir, Mackellar eut l'impression que James ressentait «*une tristesse naturelle*» car ce «*maître chanteur*» chanta la chanson «*Wandering Willie*». Mackellar lui dit alors : «*Je ne crois pas que vous ne pourriez pas être un si méchant homme, si vous n'aviez pas reçu tout ce qui est nécessaire pour être bon.*» Lui-même était tourmenté par «*la perspective sombre d'une catastrophe imminente*». À Glasgow, ils embarquèrent sur un bateau, la «*Sans Pareille*», dont on lui dit qu'il était «*pourri*». Heureusement, la première semaine, le temps fut beau, et James conversa avec Mackellar, en montrant «*qu'il aimait s'entendre parler, tout comme, en fait, il aimait ses propres facultés et qualités*». Il lisait «*Clarissa*», le roman de Richardson, et ne voyait dans la Bible que lisait Mackellar qu'«*une source de divertissement*», ce qui ne fit que renforcer, chez celui-ci, «*l'horreur*» qu'il lui inspirait. À la deuxième semaine, ils subirent «*des vents contraires et du mauvais temps*», ce qui influa sur l'humeur des marins, et fit craindre une mutinerie. Mackellar en vint à souhaiter que la tempête noie l'«*ennemi de la maison de son pauvre maître*». Or le capitaine pensa que cette «*prière impie*» avait sauvé le navire ! Un jour, alors que James et Mackellar se trouvaient assis près l'un de l'autre sur le bord du navire, James raconta une histoire de haine et de vengeance où un comte, ayant découvert, dans la campagne romaine, un puits dangereux dans lequel il aurait pu tomber, incita subtilement à y aller, pour en être victime, son ennemi qu'il haïssait. Comme Mackellar lui avoua éprouver une telle haine, James se dit heureux d'en être l'objet. Alors Mackellar lui «*décocha un coup de pied rapide*» que l'autre esquiva, avant de lui proposer un marché par lequel il ne rendrait pas public ce méfait (qui lui faisait d'ailleurs avoir de l'estime pour celui qu'il croyait «*magnétisé par les Dix Commandements*») tandis que Mackellar devait lui promettre qu'il n'aurait «*plus rien à craindre de ses*

initiatives». Comme James donnait l'impression de vouloir s'amender, Mackellar lui demanda de renoncer à son projet, et de revenir avec lui à Durrisdeer. Mais, pour James, «*la bataille était maintenant engagée*». S'attribuant «*le caractère d'un roi*», il affirma qu'il épargnerait la famille s'ils venaient le lui «*demander à genoux*». Et, alors que Mackellar parce que, quand il tomba malade, vit l'autre s'employer à le distraire, en était venu à croire à un «*changement*», à croire qu'il avait pour lui «*non seulement de la considération mais [...] de la gentillesse*», le vit, à l'arrivée à New York, lancer un défi à la ville.

Chapitre 10 : "Ce qui se passa à New York"

Mackellar s'empressa de se rendre chez Henry. Mais celui-ci avait déjà été prévenu de l'arrivée de son frère, et, quand celui-ci se présenta pour réclamer la restitution de ses biens, était présent aussi le Gouverneur qui, disant accorder à Henry sa «*protection*», signifia à l'autre qu'on le soupçonnait d'avoir causé «*la disparition de Mr Jacob Chew*». Il lui fut proposé de retourner en Europe ou de se contenter d'une allocation. Il accepta cette «*aumône*» «*sans honte*», et, pour que «*le nom de Durie fût traîné dans la boue*», s'établit dans une «*petite maison en planches*» où il se livra à des travaux de couture, tandis que Secundra Dass faisait de l'orfèvrerie. Comme il était ainsi un «*reproche vivant à l'avarice de son frère*», une certaine hostilité contre celui-ci naquit dans la ville, où Alison n'aima plus se rendre. Pourtant, Henry «*avait le visage radieux de l'homme actif*», et Mackellar, convaincu qu'il avait une maîtresse, l'épia dans sa promenade quotidienne pour constater que, en fait, il allait s'asseoir près de la «*boutique*» afin de narguer son frère. Mais, un jour, celui-ci, «*tout à coup*», «*pris d'un accès de rire [qui] ne présageait rien de bon*», déclara : «*La farce du savetier [sic] prend fin aujourd'hui*», rappela qu'il avait, dans l'arrière-pays, enfoui un trésor, et demanda de l'argent pour pouvoir aller le chercher, ce que lui refusa Henry. Ce fut une «*crise particulièrement aiguë*», qui fait dire : «*Il y avait du sang dans l'air*» à Mackellar, qui, «*résolu à faire partir le Maître*», alla jusqu'à lui proposer ses propres économies. Mais James refusa, en se plaignant des trois grands échecs qu'il avait subis dans sa vie, en Écosse, à Paris et en Inde. Là-dessus arriva à New York un «*pamphlet whig [émanant du parti pro-royaliste] déclamant contre l'indulgence à l'égard des Jacobites*», où on prétendait que, pour le remercier de sa loyauté aux rebelles écossais, James verrait «*son titre restauré*». C'était évidemment faux, mais cela mit Henry, qui voulait préserver les droits de succession de son fils, dans une «*fureur*» telle que Mackellar crut y voir la preuve de sa «*folie*». Henry demanda à Mackellar d'envoyer une «*note*», «*tout à fait confidentielle*», à remettre «*à la personne sans témoin*», «*note*» dont on apprend plus loin qu'elle «*était adressée à un certain capitaine Harris*», qui, pour Mackellar, était «*un dangereux aventurier*», qui «*avait la réputation d'être une canaille*». Henry tint un long conciliabule avec lui, et Mackellar pensa qu'il l'avait «*soudoyé en secret*», qu'il aurait pu lui donner la somme de «*cent livres*». Or, peu de temps après, Mackellar vit, par hasard, «*l'aventurier Harris*» sortir de «*la maison*» de James, en échangeant avec lui «*des salutations amicales*». Or, quand Mackellar retrouva Henry, celui-ci lui annonça leur départ pour Albany, en prétextant son besoin de «*changer de cadre*».

Chapitre 11 : "L'expédition dans la forêt sauvage"

Henry et Mackellar remontèrent l'Hudson jusqu'à Albany où ils apprirent qu'étaient déjà passés le capitaine Harris et sa bande, auxquels s'était joint un certain «*Mr Mountain, le trafiquant*», qui avait «*acquis quelque réputation parmi*» les Indiens ; qui «*avait parcouru la ville en achetant, en buvant et en jasant*», laissant entendre qu'il partait «*pour une aventure prometteuse*», «*la recherche de trésors mal acquis*», «*la nature du pays où ils se rendaient promettant l'impunité pour les crimes de sang*». Or Henry resta à Albany, où il se mit à boire, tombant même dans la déchéance, Mackellar lui remontrant alors qu'il devait penser à ne pas compromettre la situation de son fils. Après une soirée de beuverie, ils eurent une scène où il se mit à larmoyer, où il promit d'écrire à sa femme, ce qu'il ne fit pas. Toutefois, ils se joignirent à Sir William Johnson qui «*avait une mission diplomatique à remplir*» auprès des Indiens qui étaient de nouveau en guerre. Tout au long du trajet, Henry disait se soucier de son frère qui était «*quelque part dans les bois*». Or, un soir, survint à leur campement Mountain qui leur fit ce «*récit* :

Il avait fait partie de la troupe, formée de *«mécéants sanguinaires et prêts à tout»* que commandaient le capitaine Harris et James qui, cependant, était *«en fait dans une situation tellement fausse (et même ridicule) que toutes ses habitudes de commandement et tout son art de la séduction étaient ici gaspillés. Aux yeux de tous, sauf de Secundra Dass, il faisait figure de vulgaire dupe et de victime désignée allant à la mort sans en avoir conscience»*. Alors que les brigands complotaient contre lui, ils surprirent Secundra Dass qui les épiait, révélant ainsi qu'il savait donc l'anglais. Or Harris, qui, pour sa part, connaissait l'hindoustani, découvrit que James et Secundra projetaient *«de s'éloigner de la troupe le lendemain à un portage, et de plonger au hasard dans les bois ; ils préféraient tous les risques de la famine, des bêtes fauves et des Indiens sauvages à leur situation au milieu de traîtres»*, pour partir de leur côté à la recherche du trésor. Toutefois, leurs *«chances d'évasion»* furent diminuées par la décision d'*«abandonner les canoës et continuer à pied»*. Cela ne les empêcha pas de s'évader. Ils furent poursuivis et rattrapés, *«privés de leurs armes»* ; mais ils *«jouaient toujours admirablement la comédie de l'amitié»*. Alors que ses complices *«étaient d'avis de tuer le Maître sur-le-champ»*, Harris leur fit voir que *«ce serait un crime sans profit, puisque le secret du trésor disparaîtrait forcément avec celui qui l'avait enfoui»* ; ainsi *«commença entre les deux camps un conflit implicite, dont l'enjeu était la vie d'un côté, les richesses de l'autre»*. Un autre jour, James seul s'échappa, et Secundra fut *«cruellement maltraité»*. James fut poursuivi par Mountain, qui le trouva *«plongé»* dans une *«méditation»* ; il lui proposa, en vain, de le suivre, lui, plutôt que Harris. Il accepta de revenir au camp, où, dans un grand discours, il dénonça la duplicité de Harris, et se dit prêt à un duel avec lui. Mais *«l'opinion se tourna finalement contre lui»*, et un certain Hastie déclara que *«l'essentiel était d'en finir avec cette affaire»*, et exigea que James *«dise où est le trésor, immédiatement, ou qu'il soit passé par les armes, immédiatement»*, ce qui, d'ailleurs, lui valut l'*«admiration»* de James, disant : *«Voilà ce que j'appelle un homme»*. Avec une parfaite assurance, il leur annonça qu'il les mènerait au trésor le lendemain. Mais, dans la nuit, il fut très malade ; par cette maladie, qui le faisait *«demeurer la plupart du temps inconscient»*, il *«s'acheminait vers la mort»*. Cependant, le lendemain, il *«donna tous les détails sur l'emplacement de la cachette»*. Or les membres de la bande ne s'y précipitèrent pas car *«aucun des hommes ne se fiait aux autres, aucun ne consentait à rester en arrière»*. James mourut et fut enterré, *«les narines [...] bouchées selon un rite oriental de Secundra»*, qui fut laissé *«étendu sur la tombe de son maître»*. Les membres de la bande furent *«envahis par la crainte des Indiens»*, quand, n'ayant pas mis de sentinelle pour la nuit, ils trouvèrent, le matin, l'un d'eux *«mort et scalpé»*, et encore plus quand, même si on monta la garde, un autre le fut aussi. *«Consternés»*, ils s'enfuirent *«dans la forêt sauvage»*. Mais, comme ils devaient tout de même s'arrêter, ils virent *«leur compagnie une fois de plus diminuée et déformée par la mort et la mutilation»*, au point qu'*«il ne restait plus que Mountain et Secundra»*, qui était *«retourné en arrière en suivant leurs traces, se dirigeant vers ces solitudes où règnent l'hiver et la faim, sur un chemin dont chaque étape était marquée par un cadavre mutilé.»*

Chapitre 12 : 'L'expédition dans la forêt sauvage (suite)'

Lors d'un campement de l'expédition, alors que les dormeurs étaient saisis par le froid, *«soudain un cri singulier, perçant, s'éleva de la lisière du bois»*, et apparut *«un homme qui tendait les mains, comme figé par la terreur»* et qui *«fondit en larmes. C'était John Mountain le trafiquant, qui avait échappé aux périls les plus affreux»*, et qui demandait si on avait *«vu Secundra Dass [...] Qu'est-ce qui le fait revenir au milieu des cadavres?»*, ajoutant : *«Il y a là un sacré mystère»*, ce qui *«suscita une grande curiosité»*. *«Les renseignements qu'apportait Mountain, non seulement changeaient la face du monde pour Milord [Henry], mais affectaient considérablement les projets de Sir William Johnson»*, qui était *«venu trop tard»* pour empêcher *«les abominables tragédies de la guerre indienne»*, mais était décidé à *«aller plus loin»*, tout en voulant que Mackellar convainque Henry de retourner à Albany, car, pour Mackellar, il *«n'était pas vraiment humain»*, lui inspirait même de l'*«horreur»*, et la nouvelle de la mort de James rendait la poursuite de l'expédition inutile. Mais Henry s'interrogeait : *«De quoi donc a-t-il prétendu mourir?»*, pensait que son frère, qui n'était *«pas de ce monde»*, avait *«fait semblant de mourir»*, comme il l'avait déjà fait auparavant, déclarait qu'il ne serait convaincu que lorsqu'il l'aurait vu *«en train de se décomposer»* ; il se demandait pourquoi Secundra était *«retourné sur ses pas»*, ce que Sir William et Mackellar considéraient comme *«une énigme»*. Aussi

continuèrent-ils l'expédition, qui abandonna les bateaux pour marcher sur des raquettes. Un soir, alors qu'ils campaient non loin de l'endroit où devait se trouver la tombe, «*un son surgit tout d'un coup [...] Et toujours les sons continuaient, renouvelés à perdre haleine, sur un rythme précipité.*» Ils étaient produits par une pioche. Aussi, croyant que Secundra Dass déterrerait le trésor, ils partirent «*pour l'encercler en plein travail*». Mais ils le découvrirent «*en train de déterrer*» James. Baragouinant l'anglais, il accusa Henry et Mackellar d'être des «*assassins*», expliqua avoir dû, pour «*sauver le sahib*», qui était «*enterré*» et «*pas mort*», user d'«*un bon moyen dans pays chaud*» mais peut-être pas bon «*dans maudit pays froid*» car, indiqua-t-il : «*Moi lui apprendre avaler sa langue*». Il «*peina pour ranimer le corps de son maître*», et Mackellar raconte : «*Je vis battre ses paupières ; puis elles se soulevèrent tout à fait, et ce cadavre d'une semaine me regarda en face un instant*». Devant ce spectacle, Henry mourut. Si Secundra Dass «*frictionnait le corps du mort et lui soufflait son haleine dans la bouche*», «*le noir esprit du Maître resta éloigné de cette enveloppe d'argile dont il s'était dépouillé*». Et, pour les deux frères ennemis, eut lieu un «*double enterrement*», et Mackellar fit «*graver sur un rocher*» leurs deux épitaphes.

Analyse

La pagination indiquée est celle de l'édition Folio.

Comme se produit souvent la rencontre fâcheuse des mots «*Maître*» et «*maître*», comme il est souvent difficile de déterminer qui est «*le Maître*», qui est «*le lord*», etc., on a ici pris le parti de désigner les trois personnages masculins principaux par les mots : «*le vieux lord*», «*James*», «*Henry*».

La genèse

Nous pouvons la suivre grâce à différents repères :

-En décembre 1887, alors que, pour améliorer sa santé, Stevenson s'était établi à Saranac Lake, un village de la région des Adirondacks, au nord de l'État de New York, dans une lettre à son ami, Sidney Colvin, lui parlant de ce qu'il appelait «*a tale*» («*un conte*»), il lui fit savoir : «*Le Maître est tout ce que je sais du diable ; on m'a fait, dans le monde, des allusions à lui, mais ce fut toujours de la part de peureux ; il est hardi comme un lion, mais avec toujours la même implacable duplicité sans cause.*» Voilà qui prouve que la conception du personnage était déjà très nette, et que Stevenson donnait d'emblée de l'importance au fantastique.

-Le 6 janvier 1888, il annonça à son agent littéraire états-unien, Burlingame : «*Ce roman a pour cadre l'Écosse, les États-Unis, l'Écosse, l'Inde, l'Écosse, puis de nouveau les États-Unis ; elle n'arrête pas de sauter comme une puce. La fin est un tantinet trop fantastique.*»

-En mars 1888, se déclencha une querelle entre Stevenson et Henley, qui rompit la longue amitié qu'ils avaient connue, qui les avait unis comme deux frères, cette querelle ayant donc pu orienter la rédaction dans une autre direction, la faire se centrer sur la haine entre James et Henry.

-Le même mois, dans une lettre à son «*cher et délicieux James*» [Henry James, l'ami de toujours et pourtant l'écrivain le plus éloigné de Stevenson, qui, d'ailleurs, lui rendit un hommage facétieux par le choix des deux prénoms de ses personnages du roman], il lui confia : «*Je me fis la remarque que cela faisait trop longtemps que je n'avais pas mis au point une intrigue, et je me mis au défi d'en imaginer une sur-le-champ. Il s'agirait d'une histoire de grande ampleur, qui courrait sur de nombreuses années, de sorte que je puisse dépeindre mes personnages dans l'élan de la jeunesse et la décrue de l'âge, et qui se déroulerait dans plusieurs contrées pour que je puisse les placer dans des décors*

variés et surprenants - et puis surtout une histoire qui mettrait en scène la même accumulation d'événements spectaculaires que le livre de Marryat, [c'est, comme confirmé plus bas, "The phantom ship" ("Le bateau fantôme"), un roman maritime qui reprenait la légende du "Hollandais volant", bateau condamné à naviguer pour l'éternité, y ajoutait d'autres éléments fantastiques, accumulait des événements sensationnels dans une structure tentaculaire ; il était l'œuvre de Frederick Marryat (1792-1848)] traités de la même manière ramassée, elliptique. [...] Mon roman est une tragédie [...] J'ai trouvé la situation qui était une de mes vieilles idées : le frère aîné se perd dans les événements de 1745 ; évidemment, le plus jeune obtient le titre et la propriété, et épouse celle qui, par un arrangement familial, était la fiancée désignée de l'aîné ; mais lui (le plus jeune) l'a toujours aimée, et elle a réellement aimé l'aîné. [...] Le frère aîné est un INCUBE [«un démon»] ; censé avoir été tué à Culloden, il réapparaît et saigne la famille de son argent ; puis il revient vivre chez eux ; alors se déroule la vraie tragédie, le duel nocturne des deux frères (qui, je pense, devait très naturellement survenir) et la deuxième mort supposée de l'aîné. Mais j'ai scrupule à systématiser ce procédé ; je me demande si je ne vais pas trop loin dans le fantastique, car le troisième prétendu décès et les circonstances de la troisième réapparition sont raides, raides, Monsieur. Ils sont même très raides.» Il prétendit que le diable et les Adirondacks lui avaient suggéré le dénouement.

-Il semble que Stevenson rédigea assez rapidement et assez facilement le roman jusqu'au duel entre les deux frères.

-Toujours au printemps 1888, il eut l'idée d'introduire Mackellar, qui, apparemment secondaire dans son rôle d'intendant (ou «régisseur» [p. 209]), joue, en fait, un rôle essentiel en tant que narrateur. Or cela lui posa les «rudes problèmes techniques d'un traitement romanesque à la première personne» (Jean Échenoz dans "La nuit dans les Adirondacks").

-De ce fait, un temps, il abandonna "Le maître de Ballantrae" pour travailler sur un autre roman, "Un mort encombrant".

-Puis, en juin 1888, il s'embarqua à bord du "Casco", pour un grand voyage dans les mers du Sud. Aussi allait-il indiquer, dans sa dédicace "À sir Percy Florence et lady Shelley", que ce fut «sur le pont, dans bien des ports où se reflétaient les étoiles [...] au rythme des voiles qui claquent» ou «sur les rives colorées d'une île subtropicale», qu'il continua la rédaction de son roman.

-Les derniers chapitres lui causant des difficultés particulières qui semblent avoir transformé la rédaction en cauchemar, il mit cependant le point final à Waikiki, le 17 mai 1889.

-Après sa mort, en 1896, fut publié un texte intitulé "The genesis of "The Master of Ballantrae"" dont voici une traduction :

«Une nuit, je marchais dans la véranda d'une petite maison dans laquelle je vivais, hors du hameau de Saranac. C'était l'hiver ; la nuit était très sombre, l'air, extraordinairement clair et froid mais adouci par la pureté des forêts. Venant d'une bonne distance en-dessous, j'entendais le bruit de la rivière luttant avec la glace et les rochers. Quelques lumières luisaient, éparses dans l'obscurité, mais si lointaines qu'elles ne diminuaient pas mon sentiment d'isolement. Étaient réunies de bonnes conditions pour la composition d'une histoire. J'étais de plus poussé par l'émulation, car je venais juste de terminer ma troisième ou quatrième lecture de "The phantom ship". "Vas-y !" ai-je dit à mon moteur, fabriquons une histoire portant sur de nombreuses années et de nombreux pays, sur la mer et la terre, sur la sauvagerie et la civilisation ; une histoire qui aura les mêmes grandes caractéristiques, et puisse être traitée avec la même allure sommaire et elliptique que le livre que tu viens de lire et d'admirer". J'étais alors animé par une idée tout à fait juste, mais que, comme la suite le montre, je n'ai pas réussi à mettre à profit. Je voyais que Marryat, pas moins que Homère, Milton et Virgile, avait tiré parti du choix d'un sujet à la fois familier et légendaire, préparant ainsi ses lecteurs dès le titre sur la couverture. Ceci me fit me creuser la cervelle pour trouver, par quelque chance, une croyance analogue qui puisse être au centre de la fiction que j'aurais méditée. Au cours de cette vaine

recherche, surgit dans ma mémoire le cas singulier d'un fakir qui avait été enterré et ressuscité, que j'avais entendu souvent raconté par un de mes oncles, alors récemment décédé, l'inspecteur général John Balfour [il avait vécu en Inde].

Par une telle belle nuit glaciale, sans vent et le thermomètre sous zéro, le cerveau fonctionne avec plus de vivacité. Aussi, dès l'instant suivant, j'ai vu les circonstances transplantées de l'Inde et des tropiques à la sauvagerie des Adirondacks et au froid rigoureux de la frontière canadienne. De ce fait, presque avant que j'aie commencé mon histoire, j'avais deux pays, deux des extrémités de la Terre étant impliquées. Si j'ai dû entièrement abandonner l'idée de l'homme ressuscité parce qu'elle ne pouvait, comme je l'ai depuis constaté, être acceptée par l'ensemble des lecteurs, je tenais encore à celle d'une histoire portant sur plusieurs pays. Cela m'incita à considérer d'autres de ses possibilités. La première question était celle de l'homme qui devait être enterré ; serait-ce un homme bon, dont le retour à la vie serait apprécié par le lecteur et par les autres personnages? Ceci tranchait avec la conception chrétienne, et fut donc repoussé. En conséquence, si je ne pouvais utiliser cette idée, je devais créer une sorte de génie maléfique pour ses amis et pour sa famille, le suivre à travers ses nombreuses disparitions, et faire de cette finale sortie de la fosse de la mort, dans la sauvagerie américaine glacée, la dernière et la plus sinistre de la série. Je n'ai pas besoin de dire à mes confrères en littérature que j'étais alors dans la phase la plus intéressante de la vie d'un auteur ; les heures, les jours et les nuits qui suivirent cette nuit sur le balcon, que je me promène à l'extérieur ou que je reste éveillé dans mon lit, furent des moments de pure joie. Ma mère, qui vivait alors avec moi, qui était seul, eut peut-être moins de raisons de se réjouir, car, en l'absence de ma femme, qui m'aide habituellement en ces temps de parturition, je dus la harceler en maintes occasions pour lui demander de m'écouter lui faire part de mes fantaisies informes, et de me les clarifier.

Et, tandis que j'avais à tâtons dans la fable et dans le personnage qu'il lui fallait, voilà que je les ai trouvés déjà prêts, étant là depuis neuf ans dans ma mémoire. Porridge chaud, porridge froid, porridge dans le pot, vieux de neuf ans [variation sur une traditionnelle devinette pour enfants]. N'est-ce pas la plus complète justification de la règle d'Horace qui ait jamais été apportée? [le poète latin avait, dans deux passages respectivement issus de l'"Épître I", et de l'"Épître aux Pisons", exposé sa conception de l'«imitatio», soutenant que l'originalité en matière de création littéraire doit naître de la capacité à adapter un cadre traditionnel à un contexte linguistique et culturel particulier]. Car, alors, pensant à des choses tout à fait différentes, je suis tombé sur la solution, ou peut-être devrais-je plutôt dire (en langue du théâtre) le Rideau ou le Tableau final d'une histoire conçue longtemps avant dans les landes entre Pitlochry et Strathardle [parcourues par Stevenson quand, en juin et juillet 1881, il séjourna, avec sa femme, Lloyd et ses parents, au "Kinnaird cottage" près de Pitlochry], sous la pluie des Highlands, dans le mélange des parfums de la bruyère et des plantes des marais, et l'esprit plein de la correspondance d'Athole [un document essentiel sur la rébellion des Jacobites ; elle fut échangée entre les fils du duc d'Athole (ou Atholl) qui, comme les frères Durie, prirent des positions opposées au moment de la rébellion de 1745] et des souvenirs de la Justice qui allait jusqu'où elle pouvait sévir [traduction qu'on peut proposer pour «dumlicide Justice», l'adjectif pouvant être une adaptation du latin «dum licet» («autant que cela est permis»)]. Il y avait si longtemps que j'avais pour la première fois évoqué les visages et la situation mutuellement tragiques des hommes de Durrissdeer. Mon histoire était alors suffisamment mondiale : Écosse, Inde et Amérique étant toutes des scènes obligatoires. Mais cette Inde m'était étrangère car je ne la connaissais que par les livres ; je n'avais jamais connu aucun Indien vivant, sauf un Parsi qui était membre de mon club à Londres, qui semblait aussi civilisé et aussi occidental que moi. Arrivé à ce point, il apparaissait que j'aurais dû aller en Inde, et, de plus, sur un pied de légèreté féérique. Je crois que cela me donna l'idée du Chevalier [en français] Burke en tant que narrateur. J'eus d'abord l'intention de faire de lui un Écossais, et j'ai alors été envahi de la crainte qu'il ne puisse qu'être l'ombre atténuée de mon propre Alan Breck [dans son roman de 1886, "Kidnapped" ("Enlevé"), Stevenson avait fait apparaître Alan Breck Stewart, alors partisan en fuite du prince Charles-Édouard Stuart, personnage qui est mentionné dans une note de Mackellar : «Ne serait-ce pas Alan Breck Stewart, tristement célèbre par la suite comme le meurtrier d'Appin? Le chevalier, parfois, n'est pas très sûr des noms» (p. 66) ; en effet, il avait écrit : «Alan Black Stewart»]. Cependant, je commençai à me rendre compte qu'il ne pourrait, comme mon Maître, que chercher à gagner la faveur des Irlandais du prince. Comme un réfugié irlandais aurait une raison

particulière de se trouver en Inde avec son compatriote, l'infortuné Lally [Thomas Arthur, baron de Tollendal, comte de Lally (1698-1766), dit «Lally-Tollendal», qui, s'il était d'origine irlandaise (d'où sa mention par Burke p. 117 et p. 198), s'il était parti pour l'Irlande, et avait secondé le prince Charles à la bataille de Falkirk, s'était enfui en France, avait commandé une expédition française en Inde, avait remporté quelques succès, était devenu le syndic de la "Compagnie des Indes" et le commandant général de tous les établissements français aux Indes orientales, de 1757 à 1761, qu'il défendit peu habilement contre les Anglais, étant battu, fait prisonnier, et, après avoir exigé son retour en France pour y être jugé, condamné à mort et exécuté en 1766], je décidai que mon personnage serait irlandais. C'est alors que, soudain, je pris conscience d'une grande ombre s'élevant sur mon chemin, l'ombre de Barry Lyndon [héros du roman de William Thackeray, "Mémoires de Barry Lyndon" (1844), où l'aventurier irlandais, Barry Redmond, est d'abord un soldat dans les armées britannique et prussienne durant la guerre de Sept Ans, puis devient un espion, un joueur, un escroc sous la tutelle de son oncle, enfin un coureur de dot qui épouse une riche veuve, la comtesse de Lyndon, mais finit ses jours en prison, comme banqueroutier]. Aucun homme doté d'une fine moralité (comme le dit Lord Foppington [personnage, plein de fatuité, des comédies "Love's last shift, or virtue rewarded", de Colley Cibber (1695) et "The relapse or virtue in danger" (1696). de John Vanbrugh]) peut aller très loin avec mon Maître : dans la conception originale de mon histoire, établie en Écosse, ce compagnon avait de plus été vu comme étant pire que le mauvais fils aîné avec lequel (comme je le pensais alors) il devait visiter l'Écosse ; si je prenais un Irlandais, et un très mauvais Irlandais, au milieu du XVIIIe siècle, comment pouvais-je éviter Barry Lyndon? Le scélérat m'assiégeait, m'offrant ses services ; il me donnait d'excellentes références ; il me prouvait qu'il convenait parfaitement pour la tâche que j'avais à accomplir ; lui, ou mon propre cœur mauvais, me suggérait qu'il était facile de camoufler son ancienne livrée avec un peu de dentelle et quelques brandebourgs et boutons, de telle sorte que Thackeray lui-même aurait pu à peine le reconnaître. Et alors, soudainement, me vinrent des souvenirs d'un jeune Irlandais, avec lequel j'avais été intime, et avais passé de longues nuits à marcher et à parler, sur une côte très désolée, par un morne automne : je me souvenais de lui comme d'un jeune homme d'une extraordinaire simplicité morale (presque un vide moral), se moulant sur chaque influence, étant l'esclave de ceux qu'il admirait ; il m'apparut que, si, dans ma création, je donnais à un tel jeune homme la carrière d'un soldat de fortune, il me conviendrait aussi bien que M. Lyndon, et que, au lieu d'entrer en compétition avec le Maître, il aurait un relief peu prononcé quoique distinct. Je ne sais pas si j'ai bien fait, quoique ses dissertations morales m'ont toujours beaucoup amusé : mais je reconnais que j'ai été surpris de constater que, après tout, il me rappelait quelques critiques de Barry Lyndon...»

Ce texte permet de comprendre que l'idée du roman étant venue à Stevenson au cours de l'hiver à Saranac, il ait pu, après avoir pensé à «*a romantic tale*», «*a fantastic tale*», «*a fantasy*», choisir de lui donner comme sous-titre «*a winter tale*», «*un conte d'hiver*», mention qui, toutefois, ne correspond pas au contenu lui-même, fausse représentation qui semble n'avoir donc eu d'autre but que d'appâter le lecteur !

On peut s'étonner que Stevenson mentionne d'abord «*le cas singulier d'un fakir qui avait été enterré et ressuscité*», alors que cet élément de son roman n'y joua finalement qu'un rôle tout à fait minime, à la fin.

C'est ensuite, seulement, qu'il en arriva à l'idée du «*génie maléfique pour ses amis et pour sa famille*», qu'il s'agirait de «*suivre à travers ses nombreuses disparitions*», pour «*faire de cette finale sortie de la fosse de la mort, dans la sauvagerie américaine glacée, la dernière et la plus sinistre de la série*». Ainsi restait-il très éloigné de ce qui constitue véritablement son livre : la terrible rivalité entre les deux frères Durie, la longue exposition des maléfices exercés par l'aîné dans sa volonté de «*vengeance*» (p. 260), la transformation morale du cadet, etc. ; il n'y fait qu'une vague et même incertaine allusion quand il nous apprend que «*la fable*» et «*le personnage*» étaient «*déjà prêts, étant là depuis neuf ans dans [s]a mémoire*», qu'«*il y avait si longtemps qu'il avait pour la première fois évoqué les visages et la situation mutuellement tragiques des hommes de Durrissdeer*».

On peut s'étonner aussi qu'il se soit ici intéressé, plus qu'aux personnages principaux de son roman, à Burke, et qu'il se soit égaré dans des élucubrations au sujet de Barry Lyndon !

Ce texte est donc, somme toute, décevant, Stevenson montrant, en fait, qu'il n'avait pas un souvenir précis des étapes de sa création !

S'il évoqua Marryat, Horace, Thackeray, il ne dit rien, par contre, de l'influence qu'eut Edgar Poe sur la composition de son livre. Car, pour l'antagonisme entre les deux frères, il a pu penser à "*William Wilson*" ; pour l'idée de l'enterrement vivant, à "*La chute de la maison Usher*" et à "*L'enterrement prématuré*" ; surtout, pour la suspension cataleptique, à "*La vérité sur le cas de M. Valdemar*".

L'intérêt de l'action

Stevenson a voulu que "*Le Maître de Ballantrae*", qui a en son centre la lutte à mort entre deux frères, qui se termine comme une tragédie antique, soit un roman d'aventures. Pour cela, il déploya toute une panoplie d'éléments du genre :

-Une suite d'événements souvent sensationnels, parfois opposant un défi radical à la raison humaine (disparitions suspectes, résurrections), toujours inopinés, surprenants, qui tiennent du hasard ; d'où des rebondissements, une succession de péripéties.

-Des situations extrêmes (guerre civile provoquée par la rébellion d'un prince ; antagonisme morbide et lutte implacable entre deux frères, toutes de menaces et de persécutions réciproques, qui s'étalent sur plus de vingt ans, où la détestation, la jalousie, la volonté de détruire l'autre les amènent aux événements cruciaux que sont le duel nocturne et le terrible affrontement final ; voyages maritimes et expédition en une forêt sauvage où sévissent des Indiens menaçants ; chasse d'un trésor et rivalité pour se l'approprier [remarquons qu'il n'est jamais trouvé !]), qui rendent nécessaires l'effort physique, le courage, la prouesse, du courage, car elles soumettent au danger, qu'elles soient produites par des êtres humains ou par la nature à affronter.

-Des lieux multiples et variés, ce qui entraîne de nombreux changements de décor (manoir ténébreux, bateaux sur la mer, colonie lointaine, forêt sauvage), et même la recherche de l'exotisme (on a vu que Stevenson tint au passage de l'Écosse à l'Amérique du Nord, sans oublier l'Inde !).

* * *

On peut essayer de clarifier et de commenter le déroulement :

-On est d'abord à Durrisdeer où se produisent :

-En 1745, la décision prise chez les Durie, à «*la nouvelle du débarquement du prince Charles*», qu'«*un des fils irait se battre pour le roi Jacques, tandis que Milord et l'autre fils resteraient au manoir pour conserver la faveur du roi George*» (p. 33), et que le choix se ferait en jouant «*à pile ou face*» (p. 35). À ce moment, Henry semble comprendre qu'il sera forcé de tenir le rôle de «*Maître*» et de propriétaire terrien responsable, rôle incompatible avec sa position de frère cadet ; et, bien que, alors, James promet d'abandonner son droit au titre de lord Durrisdeer en tant qu'aîné, nous savons qu'il ne le fera pas.

-Le départ de James, avec «*une douzaine d'hommes*» dont un seul, Macmorland, revient après la défaite de Culloden, nouvelle que les gens du manoir accueillent «*en silence, comme des condamnés*», avant qu'Alison éclate contre Henry, et que «*le vieux lord*» s'emploie à la consoler car son argent «*était très nécessaire pour le domaine*».

-La réaction dans le pays, où «*on proclamait que le Maître était un saint*» ; où on accuse Henry de trahison ; où il est agressé par «*une catin qui avait eu un enfant du Maître*», Jessie Broun ; où il est hué et injurié, traité de «*Judas*».

-La décision d'Alison de l'épouser, le 1er juin 1748.

-La survenue, le 7 avril 1749, du «*colonel Francis Burke*», ami de James qui apporte la nouvelle que celui-ci vit à Paris.

-Viennent s'intercaler les aventures que James et Burke ont connues :

-Leur rencontre après la bataille de Culloden.

- Leur fuite ensemble.
- L'altercation de James avec un certain Alan Black Stewart.
- Le recours au «*pile ou face*» pour décider que James et Burke s'unissent par un «*ferme engagement*».
- Le refuge trouvé sur un bateau.
- La tempête où le bateau est «*démâté et secoué par d'énormes vagues*» (p. 70).
- L'attaque par des pirates (p. 70) auxquels les deux fugitifs préfèrent se joindre, participant à leurs beuveries, à leurs abordages, à leurs pillages, dans l'Atlantique Nord.
- La volonté de James de dominer le chef des pirates, et la réussite de son projet.
- L'effet qu'a sur les pirates un coup de canon d'un «*croiseur*» royal, qui fait de lourds dégâts.
- L'organisation par James d'«*une scène de beuverie indescriptible*».
- L'évasion du navire par James, Burke et deux autres hommes, Grady et Dutton, avec quatre paquets, passage où les événements se succèdent rapidement. Ils sont d'abord menacés par les marins du «*croiseur*» royal, mais les évitent. Cependant, si Burke peut dire : «*Je remerciais encore les saints de l'avoir ainsi échappé belle*», il révèle vite : «*Je découvris que nous étions en difficulté pour d'autres raisons. [...] Notre situation était maintenant très incertaine*» (p. 86, 87) ; c'est que, en effet, sur la rive, se trouve «*un marécage vaste et dangereux*», où ils sont soumis à une chaleur «*accablante*», épreuve dans laquelle les «*deux gentilshommes*» montrent plus d'endurance que Grady qui devient même menaçant tant il est épuisé, avant de s'enliser. Cela arrive aussi à Dutton, que James non seulement n'aide pas mais poignarde ; la situation est alors particulièrement tendue entre James et Burke, d'où le fait que «*la conversation qui faillit se terminer par des coups*» (p. 90). Se produit «*une interruption qui [les] alarma*», un «*habitant du pays, grand et bien charpenté*» survenant au moment où «*les paquets étaient défaits et l'argent éparpillé au grand jour*» (p. 91), d'où une nouvelle fuite, mais une péripétie plutôt inutile.
- La chance de la rencontre du bateau d'un «*trafiquant [...] du port d'Albany dans la province de New York*».
- La crainte encore d'un autre «*piège*» car les fugitifs seraient «*tombés de Charybde en Scylla*», se seraient «*précipités de la vergue au billot*» (p. 94), c'est-à-dire de la pendaison sur un navire à la décapitation. On peut remarquer que Stevenson qui avait bien mentionné les «*quatre paquets*» qu'avaient les quatre fugitifs, qui avait signalé que celui de Dutton devait être porté par l'un des trois autres, ne se soucia plus ensuite de cette question, alors que la charge de James et de Burke avait dû être doublée ! Et, plus loin, il n'est plus question de la charge matérielle que représente le trésor !
- L'arrivée d'abord à New York, puis à Albany, où ils constatent que «*la ville était pleine des milices de la province, et partout on parlait de massacrer les Français*» ; que «*les Indiens des deux camps étaient sur le sentier de la guerre*», et en ramenaient «*des prisonniers et (pire encore) des scalps d'hommes et de femmes pour lesquels on les payait selon un tarif établi* » (p. 95).
- Le désir de «*franchir les frontières et rejoindre les Français*» (p. 95).
- La rencontre de Jacob (on peut trouver malencontreux le choix de ce prénom puisque James donne ce nom à Henry [p. 35, 38, 107, 130, 149, 160]) Chew, «*l'un des plus audacieux parmi ceux qui trafiquaient avec les Indiens*» (p. 96). Il est d'abord «*un jeune homme plein de fougue [...] nécessaire, dissolu [...] vaguement brouillé avec sa famille*» (p. 96 - une sorte de Stevenson !), puis, curieusement, devient «*un jeune homme très courageux et respectable*» (p. 97) «*d'esprit distingué*», «*très familier avec les pistes du désert*». Il doit permettre aux fugitifs d'embarquer sur un canoë pour remonter «*jusqu'aux sources de l'Hudson*», à travers une «*effrayante forêt sauvage*», en passant à travers un «*labyrinthe de rivières, de lacs et de portages*», en ayant à craindre les Indiens Adirondacks.
- L'encerclement des voyageurs, un jour, «*par cinq ou six de ces diables peints, poussant des cris particulièrement horribles et brandissant leurs hachettes*» (p. 97).
- La «*terrible calamité*» qui survient alors que les fugitifs sont «*à la partie la plus critique de leur itinéraire, où ils pouvaient tout aussi bien s'attendre à tomber entre les mains des Français que des Anglais*» : «*Chew tomba soudain malade*» et expira ; ils perdaient «*leur guide, leur interprète, leur batelier et leur passeport*». On peut donc se demander pourquoi avoir introduit ce personnage qui ne fait qu'un court passage sur la scène, sans jouer d'autre rôle?

-La situation critique dans laquelle se trouvent les deux fugitifs, car ils sont «*tout à fait novices dans le maniement du canoë*», qui, dans un portage, est «*tout défoncé*» ; «*désespérés*», ils doivent «*plonger dans des fourrés impénétrables*», et «*abandonner le seul fil conducteur qui leur restait... le cours de la rivière*», alors qu'il leur «*était impossible de deviner même dans quelle direction ils allaient*» (p. 98-100).

-La découverte du «*corps d'un chrétien scalpé et horriblement mutilé, gisant dans une mare de sang ; les oiseaux de ce territoire sauvage, nombreux comme des mouches, tournaient autour en poussant des cris.*» (p. 102).

-La vision d'«*une grande troupe de sauvages armés pour la guerre, s'avançant en [leur] coupant le chemin [...] Ils étaient tous torse nu, enduits de graisse et de suie, et peints avec du blanc de céruse et du vermillon, selon leurs coutumes barbares. Ils s'avançaient l'un derrière l'autre, comme une file d'oies, en trottant d'un bon pas, si bien qu'il ne leur fallut pas longtemps pour passer, dans un bruit de crécelles, et disparaître à nouveau dans les bois.*» (p. 102). Ici encore, l'événement n'ayant pas de suite, son évocation est donc inutile, purement documentaire !

-Le découragement de James qui, ne sachant quelle direction prendre, en choisit une en tirant «*à pile ou face*». Mais le résultat n'est pas indiqué, car on lit : «*il sortit sa pièce, la secoua dans le creux de sa main, la regarda, puis se coucha face contre terre*» (p. 103), ce qui crée un fort suspense puisque le récit s'arrête là.

-L'indication, par Mackellar, de la querelle des «*deux compagnons*» à la suite de laquelle ils se séparent ; de l'enterrement par James de «*son trésor à un endroit [...] dont il fit le plan avec son propre sang, sur la doublure de son chapeau*» (on retrouve une situation de «*L'Île au trésor*» et la même erreur : le plan ne pourra qu'être effacé par la sueur !) ; de leur sauvetage «*par un détachement venu du fort Saint-Frédéric*», où, curieusement, James fut «*accueilli comme un frère*» «*par le chevalier*» (invraisemblable coïncidence !) qui «*lui paya le voyage jusqu'en France*» (p. 103).

-On revient de nouveau à Durrisdeer où on assiste à :

-Les demandes d'argent que fait James, auxquelles cède Henry, mais qui portent un grave coup aux finances du domaine, tandis qu'il passe pour un «*grippe-sou*» détesté dans le pays.

-En 1756, la renonciation à «*la visite annuelle à Édimbourg*» par Alison, à laquelle Mackellar, l'intendant, révèle que l'argent allait à James, d'où un certain rapprochement entre les deux époux.

-Les nouvelles des déconvenues subies par James en France : ses intrigues à la cour ont eu pour conséquences son enfermement un temps à la Bastille, sa perte de son régiment et de sa pension.

-La survenue, le 7 novembre 1756, de James qui se fait appeler «*Mr Bally*», qui montre à Henry son mépris habituel, et marque d'emblée sa revendication de la propriété.

-La dispute entre les deux frères au sujet de «*l'affaire Jessie Broun*», James étant harcelé par cette «*catin*» (p. 41), «*femme de scandale, presque toujours ivre*», qui «*avait eu un enfant*» (p. 41) de lui (enfant que Stevenson ensuite oubliera !), qui «*n'a pas été bien traitée*» par lui (p. 54) qui demanda à Mackellar de le débarrasser de cette «*maudite folle*» (p. 133), ce qu'il refusa de faire, étant alors soutenu par Henry. Cet affrontement donne une scène puissante, véritablement théâtrale avec ses répliques acérées (p. 134).

-La séduction par James d'Alison et de la petite Katharine.

-La volonté de James d'«*extorquer de l'argent*» afin d'aller «*faire fortune aux Indes françaises*».

-L'obligation, pour la famille, de se départir d'une terre.

-L'obtention de la preuve que James, qui prétend que le gouvernement anglais «*avait mis sa tête à prix*», était, en fait, «*un espion*» à son service.

-L'événement crucial de la fatale nuit du 27 février 1747. Alors que Alison puis «*le vieux lord*» se sont retirés, restent à jouer aux cartes Mackellar, Henry et James. Celui-ci, qui «*avait bu sans retenue*», soudain «*passa de la conversation polie habituelle à un torrent d'injures*» (p. 148) adressées à son frère, et se vante : «*Je n'ai jamais rencontré de femme qui ne me donnât, à moi, la préférence*» (p. 149), ce qui semble inclure Alison. Il aiguillonne donc Henry, qui, ainsi insulté, «*sans se hâter sans aucune violence particulière, frappe le Maître sur la bouche*», tandis que celui-ci s'écrie : «*J'exige du sang, il me faut du sang pour cela*» (p. 150).

-Le paroxysme de la haine féroce déchirant les deux frères qui est atteint avec le duel nocturne entre eux, qui rend le fratricide inévitable. Dans cette scène, qui est la plus intense du roman, qui est un superbe morceau de bravoure, les deux frères sortent se battre avec leurs épées, dans le décor impressionnant de la grande «*charmille*» de Durrissdeer qui a été choisie par James comme théâtre du duel, dans la nuit glacée de l'Écosse (ce qui reproduit les conditions dans lesquelles, à Saranac, Stevenson eut l'idée de son «*conte d'hiver*»), à la lueur de chandelles. L'échange des coups est décrit avec une grande précision ; Henry prend tout de suite le dessus, «*se faisant terriblement pressant*», tandis que James, «*se sentant perdu et connaissant la froide agonie de la peur*», en vient à «*saisir de la main gauche la lame de son frère, pratique non autorisée*», «*coup déloyal*», mais «*fut traversé par l'épée*», tomba sur le sol «*où il se tortilla un instant, comme un ver qu'on écrase, avant de rester immobile*», «*le cœur étant parfaitement immobile [répétition maladroite], n'ayant pas la moindre palpitation*» (p. 153).

-La stupéfaction d'Henry qui montre un «*regard fixe, stupide*», puis fuit vers la maison.

-Les efficaces initiatives de Mackellar, qui, d'abord, va voir Alison, lui assène que cela était arrivé par sa «*faute*», et l'invite à aller auprès de son mari ; puis va voir «*le vieux lord*», et, plaidant «*la cause de son maître*», lui fait connaître la «*persécution qu'il a dû endurer en privé*», le duel et son issue.

-Le retour à «*l'endroit fatal*» (p. 165) de Mackellar et Alison.

-La recherche du corps, qui a disparu ; l'effacement de la tache de sang sur le sol, qui est décrit avec une grande précision : «*Nous entreprîmes de laver cette tache avec de l'eau de mer, que nous transportâmes dans le chapeau de Milord*» (p. 168) !

-L'établissement des faits : la découverte, quasi policière, de «*quelques indices de la vérité*» (p. 168), de traces qui laissent penser que James avait dû être porté jusqu'au rivage, mais laissent cependant les enquêteurs «*réduits aux conjectures*» (p. 169) ; en visitant la chambre de James, Mackellar en conclut qu'il «*était sur le départ [...] il attendait Crail [le capitaine du lougre des contrebandiers], comme Crail attendait le vent ; tôt dans la nuit, les matelots avaient perçu un changement de temps ; le canot était venu avertir du changement et dire au passager d'embarquer, et les rameurs avaient trébuché sur son corps gisant dans son sang.*» (p. 170). De nouveau sont émises des conjectures : «*Il était possible que l'homme fût mort ; mais, comme les contrebandiers l'avaient emporté, c'était peu vraisemblable. Il était encore possible qu'il mourût de sa blessure ; mais il était également possible qu'il ne mourût point.*» (p. 170-171). Se dégagent, enfin, les certitudes : les contrebandiers avaient recueilli le blessé, qui leur avait commandé de le faire passer en France ; «*Le Maître (mort ou vif) était maintenant ballotté par les flots de la mer d'Irlande*» (p. 171) ; «*on le débarqua, convalescent, au Havre-de-Grâce*» (p. 172).

-La révélation, par Mackellar, à Alison des méfaits commis par James, en se fondant sur des «*documents*», dont «*la correspondance avec le Secrétaire d'État*» anglais qui prouve qu'il est un espion stipendié. Mais elle brûle ces lettres, pour «*sauver la réputation de cette famille*», car, pour elle, James reste «*l'héritier légitime*».

-La guérison d'Henry et sa réconciliation avec sa femme.

-La surprise de la question : «*Où l'avez-vous enterré?*» qu'Henry pose un jour, et la révélation qui lui est faite de la vérité : «*il semble que votre frère n'était pas mort, mais qu'on l'a transporté évanoui à bord du lougre*».

-La mort du «*vieux lord*».

-La naissance, le 17 juillet 1757, du petit Alexander auquel son père voue une véritable «*adoration*», en délaissant sa femme et sa fille.

-L'annonce que, dans «*un second extrait des Mémoires du chevalier Burke*», on verra «*le Maître dans ses voyages aux Indes*» et un certain Secundra Dass.

-On passe donc en Inde où se produit la rencontre surprenante, invraisemblable, entre Burke et James, qui est en compagnie d'un Hindou (une note de Mackellar indique qu'il s'appelle Secundra Dass), mais prétend ne pas comprendre l'anglais ; qui marque qu'il a reconnu l'Irlandais tout en refusant de lui parler (autre invraisemblance), d'où le mécontentement de celui qui l'a vu «*tourner le dos à un ami*». Cela est raconté dans un chapitre, qui, curieusement, ne fait que quelques pages, et

s'avère inutile ! On peut remarquer que, si Stevenson voulut placer une partie de l'action de son livre en Inde parce qu'il avait eu connaissance du «*cas singulier d'un fakir qui avait été enterré et ressuscité*», qu'il avait «*entendu souvent raconté par un de [s]es oncles, alors récemment décédé, l'inspecteur général John Balfour*», cela lui fit malencontreusement introduire un Indien alors que, par ailleurs, son séjour à Saranac l'incita à parler des Indiens d'Amérique, d'où une inutile confusion !

-On se trouve de nouveau à Durrisdeer où ont lieu :

-La survenue, un matin, «*au début d'avril 1764*» (p. 203), de James, qui se fait appeler «*Mr Bally*», et qui est accompagné de Secundra Dass. Si Henry est poli, il entend «*débarrasser la maison de la vermine*». La progression de la découverte des deux hommes par Mackellar est habile, mais on se serait aisément passé d'une digression sur le souvenir d'«*un vieux conte*» (p. 204) qui revient à Mackellar

-La décision rapide, prise par Alison, d'un départ à New York, tandis que Mackellar, avec «*la tâche de les venger*», se voit confier «*l'administration légale des domaines écossais*», sans «*allocation*» pour James, qui ne devait pas savoir où la famille s'en allait.

-La fuite de la famille, en catimini, dans la nuit.

-L'étonnement de James, qui est réduit à n'avoir que «*le vivre et le couvert*», et continue à réclamer de l'argent, tout en demeurant poli.

-Sa promesse de se procurer l'adresse des fugitifs, et, un jour, son annonce inattendue : «*Nous partons tous, demain matin. Pour le port de Glasgow d'abord, et de là pour la province de New York.*» (p. 227).

-La décision de Mackellar de les accompagner, en prévoyant de terribles conséquences.

-Après qu'il ait été indiqué à Glasgow que la «*Sans Pareille*» est un bateau «*pourri*», on se trouve à son bord où surviennent ces événements :

-À la deuxième semaine, le déchaînement «*de vents contraires et du mauvais temps*».

-La crainte d'une mutinerie.

-La tentative, par Mackellar de précipiter James dans la mer en lui «*décochant un coup de pied rapide*» que l'autre toutefois esquive, avant de lui proposer un marché par lequel il ne rendrait pas public ce méfait, tandis que Mackellar devait lui promettre qu'il n'aurait «*plus rien à craindre de ses initiatives*».

-L'annonce, par James, que «*la bataille était maintenant engagée*».

-On se retrouve à New York où on assiste à :

-La déconvenue de James qui, venu réclamer la restitution de ses biens, est reçu froidement par Henry qui bénéficie de la «*protection*» du Gouverneur qui lui signifie qu'on le soupçonne d'avoir causé «*la disparition de Mr Jacob Chew*», piste qui ne fut toutefois pas poursuivie par Stevenson.

-La proposition qui est faite à James de retourner en Europe ou de se contenter d'une allocation, qu'il accepte pour que «*le nom de Durie [soit] traîné dans la boue*».

-La surprise de son établissement dans une «*petite maison en planches*» où il se livre à la couture, tandis que Secundra Dass fait de l'orfèvrerie.

-La transformation d'Henry qui a «*le visage radieux de l'homme actif*», Mackellar étant convaincu qu'il a une maîtresse, mais découvrant qu'il va plutôt narguer son frère. Cet épisode inutilement long est encombré de répétitions, de détours, de fausses pistes.

-L'annonce, par James, que «*la farce du tailleur prend fin aujourd'hui*». Marqué par «*Tout à coup*», surprend son «*accès de rire*» qui, pour Mackellar, «*ne présageait rien de bon*» (p. 264).

-Sa demande d'argent pour aller chercher le trésor qu'il avait enfoui dans l'arrière-pays.

-Le refus d'Henry, «*crise particulièrement aiguë*», qui fait dire à Mackellar : «*Il y avait du sang dans l'air*» (p. 265).

-La proposition que Mackellar, «*résolu à faire partir le Maître*», lui fait de ses propres économies.

-Le refus de James.

-L'arrivée d'un «*pamphlet whig déclamant contre l'indulgence à l'égard des Jacobites*», protestant contre le fait que James verrait «*son titre restauré*», ce qui met Henry dans une «*fureur*» telle que Mackellar crut y voir la preuve de sa «*folie*» (p. 271).

-Le recours que fait Henry à un certain «*capitaine Harris*», un «*dangereux aventurier*». Stevenson sut ménager le suspense : il est d'abord question de l'envoi d'une «*note*», «*tout à fait confidentielle*», à remettre «*à la personne sans témoin*», «*note*» dont on apprend plus loin qu'elle «*était adressée à un certain capitaine Harris*», qui, pour Mackellar, est «*un dangereux aventurier, fortement soupçonné de piraterie dans le passé, et exerçant maintenant le métier peu raffiné de trafiquant avec les Indiens*» ; qui s'était «*sorti récemment d'un procès déshonorant*» (p. 272) ; qui «*avait la réputation d'être une canaille*» (p. 277) ; qui se tenait «*dans une pièce infecte, assis devant une chandelle vacillante et une bouteille vide*» ; à qui il «*restait quelque chose d'une allure militaire, ou peut-être n'était-ce qu'un comportement affecté, car ses manières étaient vulgaires*» (p. 273). Henry tient un long conciliabule avec lui, et Mackellar pense qu'il l'a «*soudoyé en secret*» (p. 277). Pour ce nouveau narrateur qu'est Mountain, tous les membres de la troupe de Harris étaient «*des mécréants sanguinaires et prêts à tout*» (p. 288), qui méritaient «*la potence*» (p. 288).

-Le recours que fait James au même capitaine Harris, qui est découvert par hasard par Mackellar qui le voit sortir de «*la maison*» de James, en échangeant avec lui «*des salutations amicales*» (p. 275).

-La surprise de l'annonce du départ pour Albany qu'Henry a décidé en prétextant son besoin de «*changer de cadre*» (p. 275).

-Allons donc à Albany pour assister à :

-La découverte qu'étaient déjà passés Harris et «*Mr Mountain, le trafiquant*» (p. 276), qui «*était du même acabit*» que Harris (p.277) ; il «*avait parcouru la ville en achetant, en buvant et en jasant*», laissant entendre qu'il partait «*pour une aventure prometteuse*» (p. 277), «*la recherche de trésors mal acquis*» (p. 277), «*de nature à inciter aux sales coups*» ; qu'il avait «*acquis quelque réputation parmi les Indiens*» (p. 289) ; que «*la nature du pays où ils se rendaient promettait l'impunité pour les crimes de sang*» (p. 277-278), situation qui est donc analogue à celle qu'on trouve dans «*L'île au trésor*» quand Trelawney se répand dans Bristol, tandis que c'est à la façon de Long John Silver que Harris assure à ses complices, qui «*étaient d'avis de tuer le Maître sur-le-champ*», que «*ce serait un crime sans profit, puisque le secret du trésor disparaîtrait forcément avec celui qui l'avait enfoui*» (p. 290-291) ; de plus, il est indiqué que «*commença entre les deux camps un conflit implicite, dont l'enjeu était la vie d'un côté, les richesses de l'autre*» (p. 292).

-La déchéance d'Henry qui s'est mis à boire.

-On s'aventure dans la forêt des Adirondacks alors que «*le temps est très rigoureux*», et que les Indiens sont de nouveau en guerre, l'action se déroulant sur deux pistes :

-On suit d'abord la «*mission diplomatique*» de Sir William Johnson, à laquelle se sont joints Henry et Mackellar, Henry disant, tout au long du trajet, d'une façon étonnante, se soucier de son frère qui était «*quelque part dans les bois*». Lors d'un campement de l'expédition, alors que les dormeurs sont saisis par le froid, «*soudain un cri singulier, perçant, s'éleva de la lisière du bois*», et apparut «*un homme qui tendait les mains, comme figé par la terreur*» et qui «*fondit en larmes. C'était John Mountain le trafiquant, qui avait échappé aux périls les plus affreux*», demandant si on avait «*vu Secundra Dass [...] Qu'est-ce qui le fait revenir au milieu des cadavres?*», ajoutant : «*Il y a là un sacré mystère*», ce qui «*suscite une grande curiosité*» (p. 287-288).

-On suit ensuite, à travers le récit de Mountain, la progression de la bande d'Harris, avec laquelle se trouvent James et Secundra Dass, et qui est à la recherche du trésor dont l'emplacement est mystérieux. Comme Henry, qui entend se venger de toutes les avanies et persécutions que James lui a fait subir, a soudoyés les bandits pour qu'ils tuent James, les rôles sont donc ici inversés.

-La colère qui monte contre James qui «*avait emporté une tente pour pouvoir s'isoler et s'abriter*» car «*cette petite faveur jouait contre lui dans l'esprit de ses compagnons. Il était en fait dans une situation tellement fautive (et même ridicule) que toutes ses habitudes de commandement et tout son art de la séduction étaient ici gaspillés. Aux yeux de tous, sauf de Secundra Dass, il faisait figure*

de vulgaire dupe et de victime désignée allant à la mort sans en avoir conscience» alors qu'il se croyait *«l'instigateur et le chef de l'expédition»* (p. 289). On assiste donc à un retournement puisque le persécuteur est à son tour persécuté.

-Le complot pour son assassinat qu'apprend Secundra (p. 290) ; d'où la découverte qu'il parle l'anglais (ce que le lecteur, en fait, sait déjà puisqu'il s'était exprimé en anglais avec Burke, en Inde [p. 200]).

-La découverte, par Harris qui connaît l'hindoustani que James et Secundra projettent *«de s'éloigner de la troupe le lendemain à un portage, et de plonger au hasard dans les bois ; ils préféreraient tous les risques de la famine, des bêtes fauves et des Indiens sauvages à leur situation au milieu de traîtres.»* (p. 290). Il reste que l'in vraisemblance de cet extraordinaire connaissance d'une langue de l'Inde par un truaud colonialiste est inutile, puisque cela n'empêche pas...

-Les deux tentatives d'évasion de James et Secundra (p. 291, 292), dont la mention est, en fait, inutile puisqu'elles échouent successivement, qu'ils sont rattrapés, *«privés de leurs armes»*, tout en continuant d'ailleurs à jouer *«toujours admirablement la comédie de l'amitié»* (p. 293).

-La diminution des *«chances d'évasion»* par la décision d'*«abandonner les canoës et continuer à pied»* (p. 291-292)

-L'évasion de James seul, à la suite de laquelle Secundra est *«cruellement maltraité»*. Cette péripétie est, elle aussi, inutile car il est poursuivi par Mountain qui le trouve dans une sorte de méditation, essaie, en vain, de le convaincre de le suivre, lui, plutôt que Harris, avant que, tout simplement, il accepte de revenir au camp.

-La dénonciation, par James, dans un grand discours, de la duplicité de Harris.

-L'échec de James car *«l'opinion se tourna finalement contre lui»*. Il ne semble pas pouvoir échapper à son destin.

-Le rôle que joue soudain un certain Hastie, dont il est indiqué qu'il *«avait fait des études, pour entrer dans les ordres à l'université d'Édimbourg, avant que son inconduite n'anéantit ses projets ; et que, maintenant, il se rappelait et mettait en pratique ce qu'il avait appris»* ; qui se montre donc très radical à l'égard de James ; en effet, pour lui, *«l'essentiel était d'en finir avec cette affaire»* (p. 298) ; il exige que James *«dise où est le trésor, immédiatement, ou qu'il soit passé par les armes, immédiatement»*, ce qui, d'ailleurs, lui vaut l'*«admiration»* de James : *«Voilà ce que j'appelle un homme»* (p. 299), et, habilement, *«cet étudiant déchu en théologie»* (p. 300) est *«appelé à son chevet pour prier»* (p. 301). On s'étonne de cette touche de satire anticléricale et même de l'introduction de ce personnage qui ne fait qu'amplifier le rôle que jouait déjà Harris

-L'annonce, par James, avec une parfaite assurance, qu'il les mènerait au trésor le lendemain (p. 299).

-La surprise de sa maladie qui le fait *«demeurer la plupart du temps inconscient»*, par laquelle il *«s'achemine vers la mort»*, mais qui pourrait être simulée (p. 301).

-Sa renonciation au trésor en donnant *«tous les détails sur l'emplacement de la cachette»* (p. 301).

-L'inaction des criminels dont aucun *«ne ferait confiance aux autres, ne consentirait à rester en arrière»* (p. 301).

-L'enterrement de James, *«les narines bouchées selon un rite oriental de Secundra»*, qui fut laissé *«étendu sur la tombe de son maître»*.

-La panique des membres de la bande qui sont *«envahis par la crainte des Indiens»*, quand, n'ayant pas mis en faction de sentinelle pour la nuit, ils trouvent, le matin, l'un d'eux *«mort et scalpé»*, et encore plus quand, même si désormais on monte la garde, un autre l'est aussi. On peut émettre l'hypothèse que ces scalps aient été l'œuvre de Secundra Dass. Quoi qu'il en soit, *«consternés»*, ils s'enfuient et s'égarant *«dans la forêt sauvage»* et sont tous tués, sauf, comme il se doit, Mountain qui doit bien survivre pour pouvoir raconter l'histoire !

-Le retour en arrière de Secundra, *«se dirigeant vers ces solitudes où règnent l'hiver et la faim, sur un chemin dont chaque étape était marquée par un cadavre mutilé.»*

-On revient avec Sir William Johnson, Henry et Mackellar., et surviennent :

-La décision de Sir William d'«*aller plus loin*», même s'il est «*venu trop tard*» pour empêcher «*les abominables tragédies de la guerre indienne*» (p. 306).

-La nouvelle de la mort de James (p. 307) qui rend la poursuite de l'expédition inutile.

-La continuation de l'obsession d'Henry qui, au sujet de James, s'interroge : «*De quoi donc a-t-il prétendu mourir?*» ; pense que son frère, qui n'était «*pas de ce monde*», avait «*fait semblant de mourir*», comme il l'avait déjà fait auparavant ; qui déclare qu'il ne serait convaincu que lorsqu'il l'aurait vu «*en train de se décomposer*» ; qui se demande pourquoi Secundra était «*retourné sur ses pas*», ce que Sir William et Mackellar considèrent comme «*une énigme*».

-La surprise quand, au camp établi non loin de l'endroit où devait se trouver la tombe, dans la nuit, «*un son surgit tout d'un coup [...] Et toujours les sons continuaient, renouvelés à perdre haleine, sur un rythme précipité.*» (p. 316), produits par une pioche.

-La décision de partir pour «*encercler en plein travail*» Secundra qu'on imagine en train de déterrer le trésor.

-La découverte de Secundra «*en train de déterrer*» James (p. 318).

-La révélation du procédé qu'il avait utilisé pour «*sauver le sahib*», qui était «*enterré*» et «*pas mort*», procédé qui était «*un bon moyen dans pays chaud*» mais peut-être pas bon «*dans maudit pays froid*» car il indique : «*Moi lui apprendre avaler sa langue*» (p. 319). On le voit multiplier ses efforts : «*L'Indien frictionnait le corps du mort et lui soufflait son haleine dans la bouche*» (p. 321)

-La sensationnelle «*résurrection*» de James, qui, après une semaine passée sous la terre, en est dégagé pour apparaître, de façon habilement progressive («*Je vis battre ses paupières ; puis elles se soulevèrent tout à fait, et ce cadavre d'une semaine me regarda en face un instant*» [p. 321]), avec cette indication réaliste : «*Cheveux et poils continuent de pousser sur les morts*», tandis que cette autre : «*La décomposition ne l'avait pas encore atteint*» (p. 320) va de soi : le froid l'empêcherait ! La difficulté de distinguer les faits et l'imagination ajoute à l'émotion.

-L'effet de ce spectacle sur Henry, qui, sous le choc, meurt d'effroi, n'ayant pas résisté à ce qui ressemblait à un signe de vie chez James.

-La mort véritable de James car «*le noir esprit du Maître resta éloigné de cette enveloppe d'argile dont il s'était dépouillé*» (p. 321). Ainsi Stevenson, qui a écrit son livre pour pouvoir aboutir à l'événement sensationnel d'un enterrement et d'une résurrection, pour faire place à cette performance dont son oncle lui avait dit qu'il l'avait vu réalisée en Inde, y a, par une curieuse timidité, finalement renoncé, indiquant d'ailleurs, dans «*The genesis of The Master of Ballantrae*» : «*J'ai dû entièrement abandonner l'idée de l'homme ressuscité parce qu'elle ne pouvait, comme je l'ai depuis constaté, être acceptée par l'ensemble des lecteurs*». Et, ayant traité les deux frères avec une parfaite impartialité, il tint à ce qu'ils meurent au même instant.

-Le «*double enterrement*» des deux frères ennemis qui sont placés sous la même pierre, par Mackellar qui, pour perpétuer leur souvenir, fait «*graver sur un rocher*» leurs deux épitaphes (p. 322). Cette fin, très décevante, achève d'amoinrir un peu ce livre hors-normes.

Le récit apparaît un peu décousu, tout se passant comme si Stevenson avait cherché à condenser ses meilleurs romans en écrivant les aventures du Dr Jekyll à la poursuite d'un trésor dans les mers du Sud.

On peut établir une certaine chronologie :

-1745 : en juillet, débarquement en Écosse du prince Charles.

-1746 : le 16 avril, défaite de Culloden.

-1747 : en novembre, James et Burke se trouvent dans les Adirondacks.

-1748 : le 1^{er} juin : mariage d'Henry et Alison ;
en décembre, arrivée de Mackellar à Durrisdeer.

-1749 : le 7 avril, visite de Burke à Durrisdeer.

-1756 : impossibilité pour Alison de faire sa «*visite annuelle à Édimbourg*» ;
en juillet : lettre de Burke ;

le 7 novembre : retour de James à Durrisdeer.

-1757 : le 27 février : duel entre James et Henry ;

le 17 juillet : naissance d'Alexander qui pourrait donc être le fils de James !
-1764 : en avril : second retour de James à Durrisdeer ;
en décembre : mort de James et d'Henry.

On a pu constater que, dans cette intrigue inégale, toutes les péripéties ne sont pas nécessaires.

Mais on assiste à de fortes scènes, qui comptent parmi les plus puissantes que Stevenson ait jamais écrites, faisant alors circuler une force, une tension extrêmes.

On est sensible aussi à l'habileté des fins de certains chapitres :

-À la fin du chapitre 3, on reste sur le fait que James, ne sachant quelle direction prendre, «*tira son éternelle pièce de monnaie, l'agita dans le creux de sa main, regarda, puis se coucha la face dans la poussière.*» (p. 103).

-À la fin du chapitre 4, on lit que, le 26 février 1757, Henry décida de «*trouver un moyen*» (p. 146).

-À la fin du chapitre 6, on apprend qu'on verra «*le Maître dans ses voyages aux Indes*» et un certain Secundra Dass, dont il est révélé qu'il «*savait l'anglais*» (p. 197).

-À la fin du chapitre 8, Mackellar envisage «*toute une perspective de conséquences qui [lui] firent dresser les cheveux sur la tête* » (p. 229).

-À la fin du chapitre 9, James prononce le mot «*défi*» (p. 253).

-À la fin du chapitre 11, Secundra retourne «*sur un chemin dont chaque étape était marquée par un cadavre mutilé*» (p. 304).

On remarque des analogies avec "L'île au trésor". Ainsi :

- Mountain se répand dans Albany à la façon de Trelawney dans Bristol.

-À la façon de Long John Silver, Harris assure à ses complices, qui «*étaient d'avis de tuer le Maître sur-le-champ*», que «*ce serait un crime sans profit, puisque le secret du trésor disparaîtrait forcément avec celui qui l'avait enfoui*» (p. 290-291) ; de plus, il est indiqué que «*commença entre les deux camps un conflit implicite, dont l'enjeu était la vie d'un côté, les richesses de l'autre*» (p. 292).

Le lecteur de "*Le maître de Ballantrae*" passe par nombre d'émotions, qui vont de l'admiration au dégoût, de l'effroi à la pitié. Et il faut qu'il soit actif, susceptible de lire entre les lignes.

* * *

Stevenson répondit à deux tendances opposées : le goût du fantastique et la nécessité du réalisme.

Le goût du fantastique :

Si, pour la situation finale, Stevenson s'est contenté de frôler le surnaturel, de le présenter rapidement pour aussitôt l'escamoter, il n'a pas manqué de montrer, à certains autres endroits du roman, sa fascination pour les pouvoirs de l'obscurité, de laisser entendre que, tandis que ses personnages croient avoir gardé à distance de leur rationalité les croyances traditionnelles de l'Écosse, les superstitions de leurs ancêtres, ils ne ressentent pas moins une peur inconsciente devant les manifestations de l'étrange. Il marqua, en particulier, l'obsession des Écossais pour le diable ou «l'homme noir», le «Auld Hernie» de leur folklore :

-Dès son arrivée à Durrisdeer, Mackellar se fait raconter «*des histoires du diable*» (p. 45).

-Puis il affirme : «*Même un aveugle aurait vite découvert qu'une ombre planait sur cette maison*» (p. 48). Et il répète : «*L'ombre du défunt était présente dans la grand-salle*» (p. 57).

-Le domestique Macconochie marque sa détestation des partisans de James : «*Qu'y z'aillent au diable, tous !*» ; il parle à Mackellar de gens «*possédés par le diable*» (p. 49), puis du «*vieux diable cornu*» qui tourmente les mortels ; dont rien ne peut venir à bout, pas même la mort ; qui vient chercher celui qui doit mourir ; que James, dans une de ses plaisanteries de jeunesse, simula pour effrayer un voisin, «*Wully White, le tiss'rand*» (p. 49-50).

-James fut qualifié d'«*incube*» par l'auteur lui-même dans sa lettre à Henry James en mars 1888 ; il est traité de «*diable*» par son père (p. 36) ; il est présenté par Mackellar comme un «*démon insidieux*» (p. 137), comme le diable incarné qui tourmente Henry en exerçant ses maléfices.

-Burke, le revoyant après la bataille de Culloden, le prend «*d'abord pour un fantôme*» (p. 65).

-Le fameux duel entre les deux frères qui est le sommet de l'histoire a lieu la nuit, dans la charmille du manoir et dans une ambiance étrange. C'est une véritable scène de théâtre, du fait des deux flambeaux posés sur le sol gel. L'un est tué, et l'intendant se rend au château pour annoncer sa mort ; or, lorsqu'il revient, il fait cette découverte : «*L'un des chandeliers était renversé et la chandelle éteinte. L'autre continuait de brûler toute seule et faisait un grand rond de lumière sur le sol gelé. Tout ce qui était dans ce cercle semblait, par contraste avec l'obscurité qui enveloppait le lieu, plus clair qu'en plein jour*» (p. 164) ; on peut voir, dans ce «*cercle*», un de ceux qu'on trace dans les pratiques de magie, et qui seraient des enclos énergétiques contenant dans une zone restreinte les énergies mises en œuvre au cours du rituel. Mackellar indique encore : «*La nuit était déserte, comme une église vide.*» (p. 164), ce qui sacralise l'événement. Puis, comme il a éteint la chandelle, il a l'impression que «*l'obscurité totale [...] l'oppressait comme une foule*» (p. 164). Il trouve une épée ensanglantée et c'est tout. Le mort est parti. Évidemment, un peu comme l'empreinte du pied découvert par Robinson chez Daniel DeFoe, cela crée une invraisemblance totale dans le récit romanesque ; mais, si on le prend comme une scène de théâtre, on peut dire que le personnage est un comédien qui, après avoir été faussement transpercé par l'épée, s'est redressé avant de partir dans les coulisses. Et les coulisses, à ce moment du récit, c'est quasiment le monde entier, puisqu'on le croit enfui. Là aussi, comme au théâtre, on n'a pas tous les détails. Stevenson sous-titra d'ailleurs le roman «*un conte d'hiver*», ce qui était une manière de se réclamer de Shakespeare dont une des pièces fut intitulée «*A winter's tale*».

-Plus tard, Henry, se promenant dans la charmille avec son fils, lui raconte qu'il y eut là «*un homme que le diable essaya de tuer, et comment, au lieu de cela, cet homme fut à deux doigts de tuer le diable*» (p. 189) ; et, comme l'enfant demande à Mackellar : «*Vous avez vraiment vu le diable?*», il confirme : «*J'ai rencontré le diable dans ces bois et je l'ai vu déconfit.*» (p. 189).

-James déclare vouloir rester à Durrissdeer «*en dépit de tous les diables de l'enfer*» (p. 208).

-Mackellar statue : «*Je crois que les femmes sont possédées par le diable.*» (p. 115).

-Il évoque «*un vieux conte*» où «*une fée (ou peut-être était-ce seulement une étrangère égarée) qui était venue dans la maison de [s]es pères, il y a plusieurs générations de cela, y était restée environ une semaine, parlant souvent dans une langue qui n'avait aucun sens pour ses auditeurs ; et s'en était retournée comme elle était venue, sous l'ombre de la nuit, sans même laisser son nom derrière elle.*» (p. 204).

-À James, il déclare : «*La mort va bientôt frapper à la porte.*» (p. 205).

-Durant son séjour en Inde, James a acquis son propre «*homme noir*» (p. 211), ce qui était un euphémisme familier pour désigner le diable, alors que ce Secundra Dass est défini par Henry comme étant «*le diable noir qui est au service*» de James (p. 308).

-Mackellar pense que si, à Glasgow, se trouva «*un bateau prêt à appareiller*», c'était parce que «*le diable était de la partie*» (p. 233).

-James évoque le diable quand il prétend que les notables de la province de New York que son frère a réuni «*doivent commencer à apercevoir le pied fourchu*» (p. 258), celui du bouc que, du fait de sa réputation d'ardeur sexuelle, on prête aux satyres et au diable, qui est donc censé agir en faveur de son ennemi.

Surtout, on peut voir en James un véritable vampire, Henry se résignant : «*Je vais gaver cette sangsue*» (p. 107) et Mackellar renchérissant : «*Il faut imaginer que, depuis sept ans, cette sangsue suçait le sang et la vie de Durrissdeer.*» (p. 111). Et, comme tout bon vampire, James semble être immortel, capable de contrarier la mort, de triompher d'elle : on le croit mort à Culloden (et Alison se réjouit de son «*retour... d'entre les morts*» [p. 126]), puis mort dans un duel, plus loin, dans la forêt américaine, mort de fatigue ; or, «*chaque fois, il reparait, plus éclatant, chaque fois plus dangereux*» (Jean Échenoz). On a vu que, dans sa lettre à Henry James, de mars 1888, Stevenson lui fit part de

son «scrupule à systématiser ce procédé» (Jean Échenoz), lui écrivant : «*Le troisième prétendu décès et les circonstances de la troisième réapparition sont raides, raides.*»

Alison dit bien, alors que le corps a disparu : «*Il n'est pas mort, ce n'est pas possible*» (p. 165). Quand Mackellar annonce à Henry que James est probablement encore vivant, il a cette réponse étrange : «*Rien ne peut tuer cet homme. Il n'est pas mortel. Je l'ai sur le dos pour toute l'éternité... pour toute l'éternité de Dieu !*» (p. 183) - «*Où que je sois, il y sera.*» (p. 184). Demandant : «*De quoi donc a-t-il prétendu mourir?*» (p. 307), il affirme encore : «*Tout le monde sait bien qu'il est étrange*», qu'«*il n'est pas de ce monde*» (p. 308). Mackellar constate qu'il échappe longtemps au vieillissement : à son second retour, il crut pouvoir lui déclarer d'abord : «*Vous vieillissez*» (p. 205), avant d'être «*davantage frappé de voir comme le temps l'avait peu touché*» (p. 205), de juger que, des trois cousins Durie, «*le méchant supportait le mieux le poids des années*» : il «*se tenait toujours bien droit, quoique peut-être au prix d'un effort*» (p. 211). Alors que, sur le pont de la «*Sans Pareille*», il prend une «*attitude périlleuse*», et que Mackellar tente de le précipiter dans la mer, «*à cause de son incroyable vivacité, il échappa au coup*» (p. 246), étant «*agile comme un écureuil*» (p. 247), et ne montrant aucun émoi.

Pour sa part aussi, l'Indien Secundra Dass est un être inquiétant, même si cet «*exilé innocent*» (p. 227) «*semblait si tranquille, si fragile et si perdu dans ses pensées*» (p. 226). Il nous est présenté par différents personnages :

-Burke le montre d'«*apparence étonnamment frêle*», avec «*des jambes comme des cannes, des doigts comme des tuyaux de pipe*» (p. 200).

-Mackellar le voit comme «*un étranger, au teint bien plus foncé que n'importe quel Européen, à la charpente très frêle, avec un front singulièrement haut et un regard secret*», un être qui est «*tout recouvert de bandes de toile comme une momie*» (p. 204), de «*bandelettes*» (p. 211). Il constate qu'«*il ne parlait jamais, sauf dans son propre dialecte et avec le Maître*» (p. 226). Il se plaint parce qu'il «*ne cessait d'aller et venir dans le manoir. [...] il marchait sans bruit ; et on le rencontrait toujours là où on l'attendait le moins, plongé dans une profonde méditation dont il sortait par un sursaut (à votre arrivée) pour se moquer de vous en se prosternant jusqu'à terre.*» (p. 226) ; parce que «*l'individu était sans cesse aux aguets ; et que, sans aucun doute, ce fut grâce à sa sounoiserie [...] que [leur] secret parvint au Maître.*» (p. 227). Il se dit «*géné par son regard scrutateur*» où il «*voyait une certaine lueur changeante, comme s'il comprenait*» (p. 224). Il pense que, au moment de l'ouragan, sur la «*Sans Pareille*», il «*avait absorbé une drogue*» car il «*restait allongé, inconscient*» (p. 236), tandis que, après, s'étant «*libéré des effets de la drogue en dormant*», il l'«*observait avec des yeux hagards*» (p. 238), le regardait avec «*surprise*» et «*crainte*», et l'accablait de «*politesses obséquieuses*» (p. 239). Il affirme qu'il l'«*avait sûrement entendu et avait compris la nature particulière de [ses] prières*» ; que, «*bien sûr, il révéla certainement l'affaire tout de suite à son protecteur.*» (p. 239).

-James déclare qu'il est «*un gentilhomme natif des Indes*» (p. 205), un «*gentilhomme indien déchu*» (p. 260). Il apprécie sa fidélité, la «*loyauté extraordinaire*» que lui reconnaît Mackellar (p. 293). Il a cette conviction : «*Il serait prêt à mourir ou à tuer pour moi ; et c'est pour cela que je l'aime*» (p. 248), sans qu'on nous apprenne ce qui fonde ce lien entre un colonisé et un colonisateur d'ailleurs paternaliste : «*Demandez à Secundra Dass ; il vous dira que je le traite comme un fils*» (p. 251) ; on apprend seulement que James se décrit, lors de la «*catastrophe*» subie en Inde par son «*rajah*», «*tel un nouvel Énée avec Secundra Dass sur le dos*» (p. 269), et on s'étonne que Stevenson n'ait pas songé à raconter cette aventure exotique et mouvementée, au lieu de se contenter de l'événement dérisoire qui fait le sujet du si maigre chapitre 7 !

-À New York, Secundra Dass se révèle «*un excellent artiste en travaux d'orfèvrerie de toutes sortes*» (p. 259) dont les gains auraient été suffisants pour les faire vivre, lui et James.

-Surtout, Secundra Dass, pour lequel Stevenson ne reprend pas le mot de «*fakir*» qu'il a pourtant utilisé ailleurs, apparaît finalement comme étant doté de pouvoirs extraordinaires ; comme étant capable de pratiques qui pourraient être celles du yoga, cette discipline spirituelle et corporelle hindoue qui vise à libérer l'esprit des contraintes du corps, à transcender la souffrance par la maîtrise de son mouvement, de son rythme et du souffle. Et il aurait obtenu, de la part de James, une totale soumission aux croyances de sa culture.

On assiste à une succession de manifestations étonnantes :

-Lors de sa dernière tentative d'évasion, James «*avait dû avancer avec une énergie surprenante de la part d'un marcheur si peu entraîné*» (p. 294).

-Mountain le vit «*les bras croisés, le dos contre une grosse pierre*», qui «*fixa les yeux exactement à cet endroit du fourré*» où il «*était tapi*», «*comme un homme bien décidé*», reprenant «*la méditation où il était plongé avant son arrivée*» (p. 294).

-«*Le fugitif [...] apparut au milieu*» de ses poursuivants «*d'un pas dégagé et tranquille, les mains derrière le dos*», et les salua en leur disant : «*Quelle heureuse rencontre*», étant prêt à donner «*une explication*» (p. 295).

-À la fin, Secundra Dass convainquit James de revêtir une peau de buffle ; de prendre une drogue (est-ce celle que lui-même aurait prise sur la «*Sans Pareille*» au moment de l'ouragan [p. 236])?) ralentissant son rythme cardiaque ; d'avalier la langue afin de simuler sa propre mort en obtenant une espèce d'insensibilité léthargique, de catalepsie, de suspension des fonctions vitales. Après qu'il ait passé une semaine sous la terre, il entreprit de le réanimer, Mackellar racontant : «*Il me sembla percevoir un changement sur les traits glacés du déterré. L'instant d'après, je vis battre ses paupières ; puis elles se soulevèrent tout à fait, et ce cadavre d'une semaine me regarda en face un instant.*» [p. 321]. Le lecteur peut se dire qu'il a peut-être eu une hallucination ; que, comme il a déjà vu James revenir à la vie par deux fois, il est prêt à en accepter une troisième. Cependant, le coup de théâtre attendu n'a pas lieu, ou, plutôt, il se produit de manière trop rapide et trop incertaine. Stevenson, qui avoua : «*J'ai dû entièrement abandonner l'idée de l'homme ressuscité parce qu'elle ne pouvait, comme je l'ai depuis constaté, être acceptée par l'ensemble des lecteurs*», fit, prudemment, annoncer par son personnage : «*Bon moyen dans pays chaud, bon moyen en Inde ; ici, dans maudit pays froid, qui pouvoir dire?*» (p. 319), puis le montra qui «*frictionnait le corps du mort et lui soufflait dans la bouche*» (p. 321), mais en vain, son échec ne l'empêchant toutefois pas de manger et de «*s'endormir d'un sommeil d'enfant*» (p. 322).

Il paraît bien avéré que certains fakirs, s'étant placés (à la suite d'un entraînement prolongé, il est vrai) dans cet état de vitalité ralentie (analogue au sommeil hivernal des marmottes, par exemple) se seraient fait enterrer sous une dalle dûment scellée, et auraient passé dans leur tombe momentanée les quelques mois nécessaires à laisser germer, pousser et venir à maturité la moisson du blé semé sur le terreau dont avait été recouverte la dalle. Le réveil s'obtiendrait par un massage prolongé, des lotions tièdes et le recours à une respiration artificielle, pratiquée de bouche à bouche.

Mais nous restons dans cette hésitation, entre une explication rationnelle du phénomène et une explication irrationnelle, qui, d'ailleurs, constitue le fantastique.

La nécessité du réalisme :

Stevenson fut soucieux de bien fonder son histoire sur des bases géographiques, climatiques, historiques, culturelles, etc., qui sont étudiées plus loin ("L'intérêt documentaire").

Mais cela ne l'empêcha pas de faire différentes erreurs :

-Il avait bien signalé les «*quatre paquets*» qu'avaient les quatre fugitifs, le fait que Grady «*avait sombré avec son butin*» (p. 88). Mais, ensuite, alors que Dutton a été tué, lorsque James et Burke sont surpris avec «*les paquets défaits*» (p. 91), leur nombre n'est pas indiqué ; et, plus loin, il n'est plus fait mention de la lourde charge matérielle que représente le trésor !

-Il introduisit le personnage de Chew qui, remarquons-le, porte malencontreusement le prénom de Jacob alors que James donne justement ce nom à Henry [p. 35, 38, 107, 130, 149, 160]) ; qui, ensuite et surtout, ne fait qu'un court passage sur la scène, sans jouer d'autre rôle, sinon que, plus loin, le gouverneur de New York signifie à James qu'on le soupçonne d'avoir causé «*la disparition de Mr Jacob Chew*» (p. 257), piste que Stevenson ne poursuivit cependant pas !

-Il fit mentionner par Burke le passage d'«*une grande troupe de sauvages armés pour la guerre s'avançant en [leur] coupant le chemin*» ; mais, si leur air menaçant est décrit avec soin, l'événement n'a pas de suite, son évocation étant donc inutile dans l'action, d'intérêt purement documentaire !

-Il a imaginé que James avait fait «*le plan*» de «*l'endroit*» où il avait enterré «*son trésor*» «*avec son propre sang, sur la doublure de son chapeau*» (p. 103), sans penser que la sueur ne manquerait pas d'effacer le tracé, sans compter qu'un chapeau s'envole et se perd facilement !

-Évoquant la nuit du 27 février 1757, il indiqua : «*Le lougre de Crail attendait un souffle de vent*» (p. 147) ; il répéta : «*sans un vent*» (p. 148) ; puis, le duel devant avoir lieu à l'extérieur du manoir, il précisa : «*Il n'y a pas un souffle d'air*» (p. 151), ajoutant encore : «*Il n'y avait pas un souffle de vent. L'air paraissait figé et contracté par le gel*» (p. 151), pour prétendre que, comme on avait apporté «*deux chandelles*» à l'extérieur du manoir, «*aussitôt les flammes s'élevèrent, aussi droites que dans une chambre, au milieu des arbres givrés*» (p. 152) ; or, comme le signala Marcel Schwob, pourtant grand admirateur de Stevenson, c'est une performance qu'il est difficile d'obtenir même en laboratoire !

-Ayant fait venir Alison sur le lieu du duel, il écrivit : «*Elle aperçut l'épée [...] et l'enfonça jusqu'à la garde dans la terre gelée*», geste qui est tout à fait impossible même dans une terre meuble, à plus forte raison dans une terre durcie par le gel, une épée ayant une lame assez mince et fragile ; cette épée était, qui plus est, censée être tenue par une femme non seulement faible mais accablée par l'événement. S'en étant rendu compte, Stevenson, dans une lettre adressée à Marcel Schwob, le 3 janvier 1891, lui fit, s'il décidait de traduire le roman, cette recommandation : «*Ne laissez pas Mrs Henry enfoncer l'épée jusqu'à la garde dans la terre gelée - c'est une de mes bourdes incroyables, une exagération à faire frémir Hugo. Dites plutôt : "elle essaya de l'enfoncer dans le sol".*» Mais Marcel Schwob n'eut pas le courage ou pas le temps de procéder à cette traduction. L'erreur fut corrigée dans l'édition dite «*d'Édimbourg*» (1894), mais ne le fut pas dans l'édition dite «*Tusitala*» (1924). On la trouve aussi dans la traduction française de Théo Varlet (1920) !

-Ayant décidé, quand il en eut besoin, d'accorder à James «*une certaine habileté à manier l'aiguille*» qu'il aurait acquise «*à bord du bateau pirate*» (p. 259), il ne se soucia pas alors de reprendre son texte antérieur. Plus loin, il mentionna qu'«*il s'obstinait à faire semblant de travailler*» (p. 263). Enfin, défini d'abord comme un «*tailleur*» (p. 259, 260), qui annonce d'ailleurs, sur cette enseigne (dont la reproduction n'est guère utile), «*vêtements proprement raccommodés*» (p. 260), qui fait donc de la «*couture*» (p. 260), le personnage devient soudain un «*savetier*» (p. 264) !

-Il a voulu que Mackellar soit «*emmitoufflé dans son manteau raide en peau de bison*» (p. 287), que James soit «*couché dans ce qu'on appelle une "couverture de bison"*» (p. 293), alors que, en 1764, les Blancs n'avaient pas encore pénétré dans les plaines de l'Ouest où paissaient les bisons !

-Alors que Mountain se vante que «*peu d'hommes auraient pu suivre la piste*» de James qui s'était échappé, il est ensuite question de «*ses poursuivants*» qui «*retrouvèrent son odeur*» (p. 294) !

-Commettant la même bévue que celle de l'épée enfoncée dans le sol gelé de l'Écosse, il ne se rendit pas compte qu'il aurait été impossible d'enterrer le corps de James dans le sol gelé de la forêt des Adirondacks, alors qu'il avait lui-même indiqué : «*La terre, l'air et l'eau étaient contractés à l'extrême par l'intensité du gel.*» (p. 314) !

À d'autres occasions cependant, Stevenson se montra plus fidèle à la réalité :

-Lors du récit du duel, il décrivit l'échange des coups avec une grande précision.

-Pour l'effacement de la tache de sang sur le sol, il tint à indiquer : «*Nous entreprîmes de laver cette tache avec de l'eau de mer, que nous transportâmes dans le chapeau de Milord*» (p. 168).

-Est quasi policière la découverte de «*quelques indices de la vérité*» (p. 168), de traces qui laissent penser que James avait dû être porté jusqu'au rivage ; cependant, cela laisse les enquêteurs «*réduits aux conjectures*» (p. 169) : «*Il était possible que l'homme fût mort ; mais, comme les contrebandiers l'avaient emporté, c'était peu vraisemblable. Il était encore possible qu'il mourût de sa blessure ; mais il était également possible qu'il ne mourût point.*» (p. 170-171). Mais se dégagent enfin des certitudes : les contrebandiers avaient recueilli le blessé, qui leur avait commandé de le faire passer en France ; «*Le Maître (mort ou vif) était maintenant balloté par les flots de la mer d'Irlande*» (p. 171) ; «*on le débarqua, convalescent, au Havre-de-Grâce*» (p. 172).

-Au moment de son récit de la «*résurrection*» de James, Mackellar note : «*Je vis battre ses paupières ; puis elles se soulevèrent tout à fait, et ce cadavre d'une semaine me regarda en face un instant*» [p. 321], et ajoute cette indication réaliste : «*Cheveux et poils continuent de pousser sur les morts*». Mais

cette autre : «*La décomposition ne l'avait pas encore atteint*» (p. 320) va de soi puisque le froid (encore une fois !) l'empêcherait !

Surtout, son souci de réalisme poussa Stevenson à accumuler des éléments tendant à accréditer la fiction :

- Au début du livre, il fit dire à Mackellar, au sujet des Durie, qui sont présentés comme ayant réellement existé : «*Le monde cherche à connaître depuis longtemps toute la vérité sur cette étrange affaire, et la curiosité publique lui fera, à coup sûr, bon accueil.*» (p. 30), le «*bon accueil*» du public étant d'ailleurs aussi celui que l'écrivain espérait !

-Mackellar, parlant du «*gentilhomme de sa connaissance*» auquel Henry écrit pour se renseigner au sujet de la connivence de James avec le gouvernement, prétend : «*Je ne citerai pas de noms inutilement, mais c'était quelqu'un de haut placé*» (p. 141).

-Parlant d'Alexander, il indique : «*Assurément, il n'est pas aujourd'hui en Écosse de gentilhomme plus digne que Lord Durrissdeer, septième du nom.*» (p. 193).

-Plus loin, décrivant la fureur d'Henry à la réception des «*pamphlets*», il assure : «*Je dois en parler, car on a beaucoup exagéré l'histoire en la colportant et je l'ai même vue imprimée, et mon nom cité comme référence pour les détails. [...] Telle est la vérité, enfin rendue publique.*» (p. 271).

-Au sujet du désir d'Henry de savoir ce qu'il en est de l'expédition d'Harris, il glisse : «*On sait bien quel prétexte il trouva*», ce qui sous-entend que c'est un fait historique puisque Henry se serait joint à «*la mission diplomatique*» menée «*dans cette région*» (p. 285) par le très réel Sir William Johnson (voir plus loin, dans "L'intérêt documentaire").

-Enfin, dans la seconde édition, Stevenson ajouta une brève "Préface" où il racontait son retour dans sa ville natale, Édimbourg, et ses retrouvailles avec un ami, «*Johnstone Thomson*», qui lui aurait parlé des Durie. Cela aurait fait dire à Stevenson : «*Il y en a un qui a pris part à l'Insurrection de 45, et un autre à qui il est arrivé des choses curieuses avec le diable... Tu trouveras une note là-dessus dans les "Mémoires" de Law, je crois ; et puis il y a eu une tragédie inexplicquée, je ne sais trop quoi, beaucoup plus tard, il y a environ cent ans...*», tandis que «*Mr Thompson*» ajoute : «*Il y a plus de cent ans [...] En 1783 !*», Stevenson commettant donc ici une autre erreur puisque les scènes finales du livre se passent vers la fin de 1764. Il est précisé ensuite qu'il s'agit de «*la mort lamentable de Milord Durrissdeer et de son frère, le Maître de Ballantrae (compromis dans les événements)*» ; qu'on parlait, «*dans les environs de Sainte-Bride*», d'une «*grande allée fermée et envahie par l'herbe, des grandes portes qu'on n'ouvrait jamais, du dernier lord et de sa sœur, une vieille fille, qui vivaient dans la partie reculée du manoir : un couple menant une vie tranquille, simple, pauvre et monotone, apparemment [...] Ils étaient pathétiques aussi, ces derniers descendants de cette courageuse et émouvante famille... et vaguement inquiétants, pour les gens du village, à cause de certaines histoires déformées.* - *Oui, dit Mr Thompson. Henry Graeme Dury, le dernier lord, est mort en 1820 ; sa sœur, l'Honorable Miss Katharine Durie, en 27.*» Et cette tragédie aurait été consignée dans «*les papiers scellés*» d'un certain Mackellar, qui ne devaient être ouverts que le 20 septembre 1889. «*Johnstone Thomson*» y aurait vu la possibilité pour Stevenson d'écrire un roman ; mais l'écrivain, pour effectuer un traditionnel tour de passe-passe en prétendant ne pas être l'auteur de ce texte, n'en être que l'éditeur (ce qu'il avait déjà trahi, au chapitre 6, dans sa "Note de l'éditeur" qui est signée «*R.L.S.*»), déclarait : «*L'histoire sera publiée comme elle se présente ici.*» Ainsi, dans cette préface composée en fait après coup mais qui devenait comme un premier chapitre du livre, Stevenson campa habilement son intrigue dans une réalité prétendument historique, lui donna toute l'apparence d'un fait divers réel, dressa, mine de rien, un premier inventaire de lieux et de personnages assez extraordinaires pour que le souvenir des événements dont ils furent les acteurs demeure encore vivace, longtemps après, dans les mémoires de ceux qui en avaient eu vent à un titre ou à un autre. Ainsi sont annoncés au lecteur, dont la curiosité se trouve immédiatement piquée, de vieux documents qui auraient été rédigés par un certain Mackellar, témoin privilégié d'autant plus crédible qu'il aurait été intendant du domaine de Durrissdeer. Avec cette préface, Stevenson parachevait le subtil jeu littéraire d'enchaînements de récits déjà installé dans le roman. Mais elle ne fut pas toujours incluse dans les nombreuses rééditions

La narration :

Stevenson choisit de la confier, pour l'essentiel, à l'intendant Éphraïm Mackellar, qui est donc aussi l'«intendant du roman lui-même» (Jean Échenoz).

Comme il s'est voué aux Durie, il se déclare la personne la mieux placée pour rendre compte des événements tels qu'ils se sont réellement passés : *«Le monde cherche à connaître depuis longtemps toute la vérité sur cette étrange affaire, et la curiosité publique lui fera, à coup sûr, bon accueil. Le sort a voulu que je sois intimement lié à l'histoire et aux dernières années de cette maison ; et il n'y a pas homme au monde qui soit, comme moi, capable d'expliquer les faits, ou désireux de les raconter fidèlement. J'ai connu le Maître ; et sur bien des épisodes secrets de sa carrière, je dispose de récits authentiques ; j'étais presque seul à bord avec lui lorsqu'il fit sa dernière traversée ; je faisais partie de cette expédition d'hiver à propos de laquelle on a colporté tant d'histoires ; et j'étais présent quand il est mort. Quant à mon défunt maître, Lord Durrissdeer, je l'ai servi et aimé pendant près de vingt ans ; et plus je l'ai connu, plus je l'ai estimé. Somme toute, je pense qu'il n'est pas convenable que tant de témoignages disparaissent ; la vérité est une dette que je dois à la mémoire de Milord ; et je crois que ma vieillesse s'écoulera plus doucement, que mes cheveux blancs reposeront plus paisiblement sur l'oreiller quand cette dette aura été payée.»* (p. 30).

Ce narrateur se montre très scrupuleux : *«Il convient que j'ajoute ici le peu que j'ai pu recueillir par la suite sur ce qui s'est passé cette nuit-là.»* (p. 171). Il ajoute même des notes ; ainsi, Burke ayant indiqué «novembre 1747» comme date du mariage d'Henry et d'Alison, il rectifie : *«Erreur totale : il n'était absolument pas question de mariage à cette époque. Voir plus haut mon propre récit»* (p. 101). Le romancier s'amusa aussi à critiquer son narrateur quand, au chapitre 6, il lui fit mentionner qu'il avait «été banni» du «service» d'Alexander, devenu «Lord Durristeer, septième du nom» (p. 193), et introduisit une «Note de l'éditeur» signée «R.L.S.» indiquant : *«Il y a ici une omission de cinq pages dans le manuscrit de Mr Mackellar. Leur lecture m'a donné l'impression que Mr Mackellar, dans sa vieillesse, était devenu un serviteur plutôt exigeant. Contre le septième lord Durrissdeer (qui ne nous intéresse pas ici, en tout cas), il n'allègue aucun fait précis.»* (p. 193).

Mais Mackellar ne se contente pas d'un pur récit objectif des événements.

D'une part, Stevenson le fait indûment pénétrer dans le for intérieur des personnages. Ainsi :

-Dans une note au sujet de la plus grande résistance de Dutton, il considère que, *«tout comme les officiers, il était stimulé par une forme de responsabilité»* (p. 88), ce qui est, en fait, une façon pour lui de se vanter de son propre sens de la responsabilité !

-Il psychanalyse James : *«Le déshonneur public qu'il avait connu à son arrivée - je me demandais parfois comment il avait pu y survivre - le faisait souffrir jusqu'à la moelle des os ; il était dans ces dispositions d'esprit où un homme, selon l'adage ancien, est prêt à se couper le nez pour punir son propre visage ; et il voulait absolument se donner en spectacle, dans l'espoir qu'une partie du déshonneur éclabousserait Milord.»* (p. 259).

D'autre part, Stevenson lui a permis, non seulement d'être lui aussi un protagoniste, mais de s'épancher abondamment sur sa propre personne.

Comme Mackellar rédige son texte assez tard après les événements (il suggère à quel point son regard est rétrospectif lorsque, au sujet de la conduite de Secundra Dass sur la «Sans-Pareille», il peut écrire : *«Quand j'y repense, maintenant que la suite m'a éclairé, je peux comprendre ce qui m'intrigua sur le moment.»* [p. 239]), il reconnaît parfois ne «pouvoir guère [s]e fier à [s]a mémoire» (p. 64) ; il marque parfois l'effort de remémoration auquel il doit se livrer, tandis que, à d'autres occasions, il affirme, au contraire, se très bien souvenir des événements :

-D'un geste du «vieux lord», il dit : il *«resta gravé dans mon esprit comme quelque chose de tragique»* (p. 173).

-Comprenant quelles sont les intentions de James à l'égard d'Alexander, il note : *«Tout ce cheminement de la pensée et de la mémoire s'accomplit en moi en un clin d'œil»* (p. 218).

-Lors du voyage vers Glasgow, il fut frappé par les paysages, et put assurer : *«L'un de ces tableaux, je m'en souviens...»* (p. 232).

-Au sujet de l'ivrognerie de Henry, il affirme : *«Une scène [...] est gravée dans ma mémoire»* (p. 281).

Se permettant des apartés (*«je l'ai observé»* [p. 40]), il s'adresse parfois à un lecteur : *«souvenez-vous»* (p. 39) - *«Cette expression de mes sentiments paraîtra peut-être d'une vigueur injustifiée : le lecteur en jugera quand j'aurai terminé»* (p. 51) - *«On devine sur quelle partie de ses aventures le colonel s'étendit principalement»* (p. 105) - *«Vous remarquerez que je dis...»* (p. 140) - *«Je ne citerai pas de noms inutilement»* (p. 141) - *«vous vous rappelez»* (p. 198) - *«Je vous le promets, cela me donna encore plus d'ardeur»* [p. 218] ; parlant de la conduite d'Henry à Albany, il indique : *«J'aurai fait une bien mauvaise description de mon maître si le lecteur n'y voit pas une dégradation notable»* (p. 281) ; au sujet des *«projets de Sir William Johnson»*, il pense devoir se justifier : *«Il me semble que je devrais exposer ces projets au lecteur»* (p. 305).

Par ailleurs, il reconnaît son insuffisance :

-Il fait cette déclaration générale : *«Ma plume a la clarté nécessaire pour raconter une histoire toute simple ; mais rendre l'effet d'une suite infinie de petits détails, dont aucun ne mérite d'être rapporté ; traduire ce que disent des regards, ce qu'expriment des voix quand elles ne disent pas grand-chose ; et faire tenir en une demi-page l'essentiel de près de dix-huit mois... je désespère d'y parvenir.»* (p. 55-56).

-*«Pour décrire l'esclavage de Milord [Henry] à l'égard de l'enfant»* [Alexander], il ne parvient *«pas à trouver l'expression juste.»* (p. 191).

-Au moment où, avec colère, Henry déclare vouloir rester à Durrissdeer *«en dépit de tous les diables de l'enfer»*, il prétend : *«Je ne saurais donner une idée de la véhémence avec laquelle il prononça ces mots»* (p. 208).

-Dans le récit de l'expédition de Sir William Johnson, il démissionne encore : *«Je ne saurais dépeindre ma mélancolie au cours de ce voyage»* (p. 286).

La narration est encore marquée par :

-Des maladresses dont on ne sait si elles ont été voulues pour rendre l'insuffisance et le trouble, soit de Mackellar (au chapitre 2, alors qu'il vient de dire : *«Je garde Mrs Henry pour la fin»*, à la phrase suivante, il se reprend : *«Mais je dois d'abord parler d'une autre affaire»* [p. 51], qui est celle de la pension versée à Jessie Broun), soit de Burke (il annonce la relation d'*«un incident banal»*, mais introduit *«une explication»*, et revient enfin à l'*«incident dont [il a] parlé»* [p. 80]).

-De petites notations inutiles, sinon parfaitement oiseuses : de l'épée de Henry, il est dit que *«le pommeau était d'argent»* (p. 164), tandis que, à New York, il avait *«sa canne à pommeau d'or»* (p. 261) ; on apprend que les traces du duel sont enlevées avec de *«l'eau de mer»* transportée *«dans le chapeau de Milord»* (p. 168) ; au sujet de Jessie Bourn, Mackellar indique : *«On établit la femme dans un estaminet situé quelque part sur le Solway (j'ai oublié l'endroit), et, d'après les seuls échos que j'en eus, particulièrement mal fréquenté»* (p. 132-133) ; il nous parle aussi d'*«un matelot de Crail, devenu cabaretier avec son argent mal acquis»* (p. 172).

Par contre, là où la narration est habile, c'est dans les nombreuses anticipations ou prolepses qui sont ménagées par Mackellar, qui, d'ailleurs, s'attribue la faculté de pressentir les choses (*«Au fond de moi, j'en ai l'intuition.»* [p. 228-229]), et, de ce fait, obtient, à Albany, *«le renseignement qu'[il] attendai[t], pour ainsi dire»* (p. 276) :

-Dès le début du chapitre 1, le lecteur est appâté avec ces annonces : *J'ai connu le Maître ; et sur bien des épisodes secrets de sa carrière, je dispose de récits authentiques ; j'étais presque seul à bord avec lui lorsqu'il fit sa dernière traversée ; je faisais partie de cette expédition d'hiver à propos de laquelle on a colporté tant d'histoires ; et j'étais présent quand il est mort. Quant à mon défunt maître, Lord Durrissdeer, je l'ai servi et aimé pendant près de vingt ans ; et plus je l'ai connu, plus je l'ai estimé.»* (p. 30)

-Il annonce *«cette mémorable année de 1745, où furent jetées les bases de cette tragédie»* (p. 31).

- Il indique que, le 7 avril 1749, «*se produisit le premier de ces événements dont l'enchaînement devait briser tant de cœurs et anéantir tant d'existences*» (p. 58-59).
- Il présente «*la lettre [envoyée de Troyes par Burke] qui constitua l'épisode suivant de cette affaire*» (p. 116).
- Il fait savoir que «*l'enchaînement des événements*» ne pouvait que conduire à une «*catastrophe*» (p. 118).
- Il observe un «*lougre*» qui «*venait de jeter l'ancre*», qui lui fait prévoir «*l'arrivée d'un messenger à Durrisdeer*» (p. 119), qui le rend «*fortement tiraillé entre [s]a méfiance naturelle et un sombre pressentiment de la vérité*», «*le cœur lourd comme du plomb*» (p. 120).
- Il mentionne «*un incident qui laissa clairement apparaître la perfidie*» de James.» (p. 126).
- Ayant parlé du «*danger dans lequel on croyait le Maître*», il entend susciter la curiosité du lecteur : «*Je dis bien "croyait" ... vous verrez bientôt pourquoi*» (p. 130).
- Il remarque que, quand James osa donner à Henry «*une tape sur l'épaule*», celui-ci «*fit un bond en arrière avec un geste qui parut dangereux*» (p. 131).
- Il signale que, une situation ayant eu «*des conséquences très graves*», il doit «*en faire le récit*» (p. 132)
- Il annonce «*la malheureuse affaire qui s'ensuivit*» (p. 127).
- Il note la «*part de soucis*» que connaît James, et, ajoutant que «*cela eut des conséquences très graves*», il glisse ces mots : «*Le lecteur n'aura pas oublié, sans doute, Jessie Broun*» (p. 132).
- Il fait entrevoir une «*nouvelle attaque*» de James (p. 135) qui sera la reconquête d'Alison.
- Évoquant le «*tourment*» que subit Henry à voir l'entreprise de séduction de sa femme et de sa fille par James, il anticipe : «*Pourtant, cela entraîna notre délivrance finale, comme je vais bientôt le conter.*» (p. 138).
- Quand il est révélé que James est «*un espion à la solde du Gouvernement*», il se demande : «*Si, par cet heureux coup, nous n'avions pas ébranlé l'idole, qui peut dire comment les choses auraient pu tourner pour nous, au moment de la catastrophe?*» (p. 144).
- Au début du chapitre 5, intitulé : «*Compte rendu de tout ce qui se passa dans la nuit du 27 février 1757*», il proclame : «*Je suis parvenu maintenant à l'un des chapitres les plus sombres de mon récit, et je dois faire appel à l'indulgence du lecteur pour mon maître.*» (p. 147). Et, plus loin, décrivant une nuit qui «*était sombre, sans un vent, sans une étoile et excessivement froide*», il la définit comme «*digne d'événements étranges.*» (p. 148).
- À la fin du chapitre 5, il signale : «*Il nous fallut près de six mois pour avoir la certitude que l'homme [James] était encore en vie ; et il me fallut des années pour apprendre [...] quelques détails qui ont à mes yeux un air de vérité.*» (p. 172).
- Étant sur le point de présenter à Alison son «*dossier*» pour défendre Henry, il révèle qu'«*un heureux incident*» le délivra de «*toutes ses hésitations*» (p. 175).
- Il fait entrevoir «*une des plus grandes surprises de [s]a vie*» (p. 182) qui est la question d'Henry : «*Où l'avez-vous enterré?*» (p. 183).
- Il s'aperçut «*d'un changement chez le vieux gentilhomme, qui menaçait apparemment d'avoir des conséquences fatales*» (p. 184) : c'est le progrès de la sénilité.
- «*La mort du vieux lord*» fut «*une nouvelle occasion de surprise*» (p. 186).
- De façon théâtrale, il proclame : «*C'est ici qu'entre en scène un nouveau personnage qui joua aussi un rôle dans l'histoire*» : Alexander (p. 187).
- Il introduit «*une étrange scène dont il fut le témoin*» (p. 188).
- Il indique que, devant «*l'indulgence*» d'Henry à l'égard de son fils, il «*s'arma enfin de courage pour lui adresser une remontrance*», et ajoute que «*l'affaire mérite d'être contée en détail*» (p. 193).
- À la fin du chapitre 6, il annonce le «*retour de cet homme au destin tragique, le Maître*» (p. 196), puis il affirme la nécessité d'«*insérer ici un second extrait des Mémoires du chevalier Burke*» qui traite des «*voyages du Maître aux Indes*» et d'un certain Secundra Dass, ajoutant que la connaissance du fait que celui-ci «*savait l'anglais*» aurait, «*environ vingt ans*» auparavant, «*épargné bien des malheurs et bien des peines*» (p. 196-197).

- Au début du chapitre 8, il mentionne «*un incident qui changea la nature même de [s]a vie et [les] fit tous partir à l'étranger*» (p. 203), et prétend (car il est aisé de le dire après coup !) qu'un matin, «*au début d'avril 1764*», il s'était «*réveillé avec le pressentiment qu'un malheur allait arriver*» (p. 203).
- Il nous fait savoir que, quand il resta seul avec James et Secundra, ce fut «*le début du chapitre le plus singulier de [s]a vie*», celui de son «*intimité avec le Maître*» (p. 225).
- Il reconnaît que, alors qu'il s'était voulu, à l'égard de James, un «*chien de garde*» «*tenant l'ennemi à l'œil*», prenant son «*tour de surveillance comme les autres*», il tomba pourtant «*profondément endormi*» mais fut «*soudain réveillé*» (p. 226) : «*Ce fut [...] lorsque [ils étaient] plus en joie que d'habitude, que le coup tomba sur*» lui, James déclarant soudain : «*Nous ferions mieux de boucler nos valises.*» (p. 227).
- Décidant de partir avec James, il lui prédit : «*Ce voyage sera fatal à quelqu'un. Je pense que ce sera vous. Au fond de moi, j'en ai l'intuition ; en tout cas, mon cœur me dit clairement..., que ce voyage est de mauvais augure.*» (p. 228-229).
- Sur «*les vitres noires de la fenêtre*» de sa chambre, il vit «*se dessiner toute une perspective de conséquences qui [lui] firent dresser les cheveux sur la tête. La corruption de l'enfant, le démantèlement du manoir, la mort de [s]on maître, ou pire encore, la désolation de [s]a maîtresse.*» (p. 229).
- En racontant le départ de Durrisdeer, il pense que James avait pu avoir «*un pressentiment de la fin*» (p. 230) ; et lui, «*dans le sommeil et dans la veille, voyai[t] la même perspective sombre d'une catastrophe imminente*» (p. 232).
- Après la déconvenue subie par James devant le gouverneur de New York, il signale : «*Nous étions alors sur le point d'entrer dans une nouvelle phase de cette dispute familiale.*» (p. 259).
- Mentionnant le projet qu'avait James de «*partir à la recherche du trésor qu'il avait enfoui longtemps auparavant dans les montagnes*», il ajoute : «*s'il s'était contenté de cela, il aurait été mieux inspiré. Mais, malheureusement pour lui et pour nous tous, il suivit les conseils de sa colère.*» (p. 259).
- Après «*l'humiliation du Maître*», il constate : «*Avec le temps, il me semblait qu'il y avait quelque chose d'un peu malsain chez mon maître*» (p. 261).
- Découvrant qu'Henry vient narguer son frère dans sa «*boutique*», il est inquiet d'une «*situation*» «*non seulement odieuse en elle-même, mais grosse de possibilités funestes pour l'avenir*» (p. 262), qui va finir «*par pousser*» James «*à quelque extrémité*» (p. 263).
- Il voit arriver, dans le port de New York, un «*grand bateau*» dont il révèle tout de suite qu'il «*apportait la mort aux frères de Durrisdeer*», qu'il allait les envoyer «*dans des contrées sauvages, solitaires et glacées, pour y mourir*» (p. 269).
- Le «*pamphlet*» met Henry dans une telle «*fureur*» que lui et Alison «*pensent tous deux que le coup était tombé, enfin*» ; que lui-même craint «*que la folie de [s]on maître ne se fut tout simplement frayé un passage, comme les flammes longtemps contenues d'un volcan*» (p. 271).
- Il laisse échapper les mots «*avant notre départ de New York*» (p. 273) alors que cet événement n'a pas du tout été mentionné auparavant.
- Il glisse subrepticement et mystérieusement un aperçu sur une situation à venir : «*Le pamphlet qui était à l'origine de tout ne quitta jamais la poitrine de Milord*», où, dit-il, il le trouva «*après sa mort, au milieu de la grande forêt sauvage du nord*», et où il le lut, «*pour la première fois*», «*dans des circonstances aussi lamentables*», découvrant alors que c'étaient «*les fariboles mensongères d'un pamphlétaire whig déclamant contre l'indulgence à l'égard des Jacobites*» (p. 274).
- Pour lui, le «*pamphlet*» «*précipita la catastrophe qui menaçait depuis si longtemps*» (p. 275).
- En voyant «*l'aventurier Harris*» échanger avec James «*des salutations amicales*», il fut «*envahi par les soupçons les plus graves*» (p. 275)
- Il évoque «*l'horreur des événements qu'il doit maintenant relater*» (p. 277).
- Il signale que, au cours de l'expédition avec Harris, «*[il] pri[t] pleinement conscience de la vérité*», et continue : «*Voici comment cela arriva*» (p. 289).
- Mentionnant la «*dernière tentative*» que fit James pour échapper à Harris et à ses complices, il ajoute qu'elle «*précipita la crise*», et il entreprend de «*la raconter*» (p. 292).
- Plus loin, il proclame : «*Et ici commence le chapitre des surprises*» (p. 294), alors qu'elles ont déjà été nombreuses !

Ces annonces permettaient à Stevenson de susciter l'intérêt, d'exciter la curiosité. Elles sont accompagnées aussi parfois du traditionnel : «*Mais j'anticipe*» (p. 133).

* * *

Comme échappe à Mackellar ce qui s'est passé avant sa venue à Durrissdeer en décembre 1748, ce qui s'est passé lors des «*tribulations*» (p. 102) de James avec Burke (en deux occasions), ce qui s'est passé lors de l'expédition de James avec Harris, Stevenson, à qui l'enchâssement de textes a, de toute façon, toujours plu, dut, dans le cours du récit, changer de narrateur, recourir :

-D'une part, aux «*Mémoires complets de [l]a vie*» (p. 64) de Burke, texte qui forme :

-d'abord l'immense chapitre 3, qui n'a «*trait au Maître que par endroits*» (p. 64) car le chevalier irlandais s'étend, lui aussi, longuement sur lui-même, texte qui est «*abandonné*» brusquement page 103 ;

-ensuite le chapitre 7, extrait au contraire très court, au début duquel cet autre narrateur fait, lui aussi, une annonce ; parlant d'«*aventures extraordinaires*», il indique : «*J'étais moi-même sur le point d'en connaître une si étonnante que, maintenant encore, je ne parviens pas à l'expliquer.*» (p. 198). Burke intervient encore par sa lettre du chapitre 4.

-D'autre part, au chapitre 11, décidant de «*raconter les événements dans l'ordre*», Mackellar fait savoir qu'il a «*compilé*» «*un récit*» «*à partir de trois sources, qui ne concordent pas bien sur tous les points* :

Primo : une déposition écrite de Mountain, où tout ce qui est criminel est habilement dissimulé ;

Secundo : deux conversations avec Secundra Dass ; et

Tertio : de nombreuses conversations avec Mountain lui-même, pendant lesquelles il a bien voulu se montrer tout à fait franc ; car, en vérité, il [le] prenait pour un complice.» (p. 288).

En fait, dans ce texte, qui est désigné comme étant le «*Récit de Mountain le trafiquant*» (p. 288), qui s'étend sur neuf pages du chapitre 11 (p. 288-297), celui-ci ne s'exprime pas du tout à la première personne, car, après avoir lu le début de phrase : «*Je n'ai pas l'impression qu'il y eût beaucoup de discipline, ni de chef désigné dans cette bande*», qui pourrait être de la bouche de Mountain, on découvre, dans la suite de la phrase, qu'il est un personnage parmi les autres (p. 288) ; puis il s'avère que le texte en est tout à fait un autre de Mackellar ; que c'est toujours lui qui s'exprime, qui peut d'ailleurs appeler James «*le Maître*» ; qui peut dire «*J'étais si habitué à le voir et à l'imaginer dans une attitude de prestige et d'autorité*» (p. 289). Et, finalement, comme pour la narration de Burke, l'intendant du récit décide d'abréger, déclarant : «*Quant aux événements horribles qui suivirent, il est inutile que je les ajoute encore à ce récit déjà trop long*» (p. 304).

* * *

L'organisation du texte :

Il est décousu, du fait :

-Des recours à plusieurs narrateurs ;

-De l'introduction de nombreuses digressions :

-«*L'histoire de Wully White, le tiss'rand*» (p. 49, 50).

-L'exposition de sa personnalité par Burke (p. 77-78).

-Le développement sur la «*manière irlandaise*» de s'exprimer (p. 94).

-La description (une des descriptions !), par Burke, du «*caractère*» de James qui lui fait «*noter un détail singulier*» au sujet duquel il commet une erreur de date que Mackellar corrige dans une note (p. 101) !

-Le récit de «*la grave maladie*» d'Henry (p. 173-182) qui n'a guère d'utilité ; d'ailleurs, Stevenson, s'en étant rendu compte, fait dire à Mackellar : «*Toute cette parenthèse m'a éloigné de notre souci immédiat*» (p. 182).

-La mention du diagnostic prononcé par «*un docteur en médecine*» sur la «*maladie*» partagée par le «*vieux lord*» et par Henry (p. 186), maladie dont, d'ailleurs, on se demande pour quelle raison James y aurait échappé !

-L'évocation des «*enfants de Leith*» qui écoutaient «*un vieux marin*» (p. 217-218).

-La longue histoire de haine et de vengeance que James raconte à Mackellar, histoire où un comte, ayant découvert, dans la campagne romaine, un puits dangereux dans lequel il aurait pu tomber, incita subtilement à y aller, pour en être victime, son ennemi qu'il haïssait (p. 241-245).

-Le récit du retour, dans la nuit, de l'ivrogne qu'est devenu Henry (p. 281-284).

Le texte est divisé en des chapitres de longueurs très variables (1 : 15 pages ; 2 : 20 pages ; 3 : 40 pages ; 4 : 42 pages ; 5 : 26 pages ; 6 : 25 pages ; 7 : 5 pages ; 8 : 27 pages ; 9 : 24 pages ; 10 : 22 pages ; 11 : 31 pages ; 12 : 17 pages) ; deux de ces chapitres (2 et 12) sont présentés comme étant la suite du précédent, disposition qui étonne d'autant plus que le chapitre 3, qui est très long, n'a pas été divisé ; en conséquence, on se demande quel a pu être le découpage adopté lors de la publication du texte en feuilleton. On peut considérer que le texte a été découpé en scènes que Stevenson travailla au sens presque théâtral du terme, parce que, enfant, comme il le raconte dans un essai, il achetait, dans une librairie de son quartier, de petits décors en carton préfabriqués qui étaient des décors de théâtre dans lesquels il y avait des personnages à découper ou à colorier qui lui permettaient d'inventer des scénarios.

Les actions s'enchaînent en fonction de la beauté de leur potentiel romanesque, un peu au détriment, d'ailleurs, de la rigueur de l'histoire elle-même. Il y a des sauts brutaux ; on passe d'une scène à l'autre sans justification

À l'intérieur de chaque chapitre, le texte est compact, la succession de simples paragraphes n'étant interrompue que par :

-la mention, à la fin du chapitre 3 de l'"*Addition de Mr Mackellar*" (p. 103-104) ;

-l'introduction, au chapitre 4, de la "*Lettre du colonel Burke*" (p. 116-118) ;

-l'introduction, au chapitre 6, de la lettre de Mackellar à Alison avec son "*Bordereau descriptif des Documents*" (p. 175-176) et de la "*Note de l'éditeur*" (p. 193) ;

-la parenthèse à la fin du chapitre 7 où Mackellar met un terme à l'"*Extrait des Mémoires*" de Burke (p. 202) ;

-l'étalement des enseignes de James et de Secundra Dass (p. 260) ;

-l'introduction, au chapitre 11, du prétendu "*Récit de Mountain le trafiquant*" (p. 288) ;

-l'étalement à la fin du texte des épitaphes de James et Henry (p. 322).

*

* *

"*Le maître de Ballantrae*", qui, partant d'une tragédie nationale, déroule une tragédie familiale, une histoire de vengeance familiale ; qui montre, comme dans la tragédie antique, la lutte à mort de deux frères en mettant en scène avec vigueur le thème de l'homme malfaisant et satanique, est donc un grand roman d'aventures constamment haletant, captivant, dépaysant. Y fut déployée toute la panoplie d'effets propres au roman d'aventures, dans le vaste cadre dont le roman d'aventures a besoin, en jouant à la fois de la tentation du fantastique et de la volonté de réalisme.

L'intérêt littéraire

Dans sa préface au *“Maître de Ballantrae”*, Stevenson prétendit simplement transcrire les papiers de Mackellar, et, comme son ami, *«Johnstone Thomson»*, considérait que l'histoire *«est tellement dépouillée»*, il se récria : *«J'ai la conviction que rien n'est aussi noble que le dépouillement et je suis certain que rien n'est aussi intéressant»*, ajoutant : *«Comme j'aimerais que toute la littérature soit dépouillée»* (p. 29).

En fait, il ne s'est évidemment pas tenu à ce dépouillement, et a, au contraire, mis en œuvre, et avec insistance, différentes langues et toute une palette d'effets littéraires, que nous allons examiner selon un ordre significatif.

* * *

Les différentes langues :

Le latin :

Il apparaît dans des citations que fait le *«vieux lord»* :

-*«Non vi sed saepe cadendo»* (p. 40), ce qui est la dernière partie d'une formule d'Ovide dont l'ensemble est : *«Gutta cavat lapidem, non vi, sed saepe cadendo»* : «Une goutte d'eau creuse une pierre, sans frapper fort, mais souvent».

-*«Gnatique patrisque, alma, precor, miserere»* (p. 185) : «Ayez pitié d'un fils et d'un père, je vous en prie, gracieuse dame» ; ce sont, dans l'*“Énéide”* de Virgile (6, vers 116-117) les paroles qu'Énée adresse à la Sibylle pour qu'elle lui permette de descendre dans le monde inférieur, et qu'elle accueille son père, Anchise.

Le latin apparaît aussi dans la narration de Mackellar, lui aussi un lettré. On lit :

-*«Memento mori»* (p. 211) : «Souviens-toi que tu vas mourir», phrase qui, dans la Rome antique, était prononcée par un esclave dans le sillage des généraux revenant victorieux dans la capitale de l'empire, pour leur rappeler que, quels qu'aient été leurs exploits, ils ne devaient pas les laisser leur monter à la tête ; *«memento mori»* est aussi le nom qu'on donne au crâne par la présence duquel les chrétiens fervents (en particulier, les moines) veulent garder constamment à l'esprit la pensée de la mort.

-*«Verso»* et *«recto»* distinguent les différentes actions de la famille se préparant à quitter le manoir (p. 218-219).

-*«Ultima ratio»* (p. 250) : c'est le début de la formule *«ultima ratio regum»*, devise latine que Louis XIV avait fait graver sur ses canons ; elle signifie «dernier argument des rois», et c'est celui de la force, qu'on utilise lorsque tous les recours pacifiques et diplomatiques ont été épuisés, et qu'il ne reste plus aucune solution raisonnable.

-*«Quantum mutatus ab illo»* (p. 282) : cela se traduit par : «Comme il est changé par rapport à ce qu'il était autrefois !» ; c'est une citation de l'*“Énéide”* de Virgile (2, vers 274), les mots étant prononcés par Énée alors que lui apparaît en songe Hector, non pas sous l'apparence du héros des combats livrés contre les Grecs sous les murs de Troie, mais couvert de plaies sanglantes, après le combat qui l'a opposé à Achille ; d'ordinaire, on utilise la citation quand on se trouve en présence d'une personne ou d'une chose qui a changé d'aspect ou d'attitude depuis la dernière fois qu'on l'a vue.

Le français : On trouve :

-des mots utilisés par Burke : *«port de carénage»* (p. 80) - *«contretemps»* (p. 81)

-des mots utilisés par James : *«cette lenteur d'hébéte qui me fait rager»* (p. 149) - *«lourdaud»* (p. 149)

- *«c'est de bon ton»* (p. 222) - *«homme de parole»* (p. 252).

L'écossais :

Stevenson fit dire à Mackellar que «*l'aimable langue écossaise donne de la valeur aux paroles affectueuses*» (p. 125) ; qu'il apprécie cette «*langue agréable*» (p. 221). Il cita des «*vers que l'on entend encore dans la campagne*» (p. 30) qui sont en dialecte écossais.

Mais, non sans une certaine volonté péjorative, Stevenson tint aussi à employer l'écossais (mots et prononciations) pour faire parler différents personnages dont les propos furent transposés en français familier par le traducteur Alain Jumeau :

-Le métayer Tam Macmorland dit : «*Ouais, et dès le lend'main [...] Le bon Maître, le pauvre, et les braves gars qu'étaient partis avec lui, les pauvres, y z'avaient pas plutôt franchi la colline qu'il avait détalé, l'Judas ! Ouais, eh ben, y sait y faire : y va d'venir Milord, rien qu'ça, et pendant c'temps-là, y a pas mal de corps refroidis sur les bruyères des Highlands !*» (p. 41).

-Le domestique Macconochie, qui «*passait des heures à dégoïser contre le Maître*» et ses partisans, dit : «*Y sont tous cinglés, ici [...] Qu'y z'aillent au diable ! Le Maître...faut qu'y soyent possédés par le diable pour l'app'ler comme ça. C'est Mr Henry qui devrait être l'Maître, à c't'heure ! Y z'aimaient pas tellement l'Maître quand ils l'avaient, j'peux vous l'dire. Pleurer sur son nom ! Jamais on n'a entendu une bonne parole de sa bouche, ni moi, ni personne ; rien qu'des moqueries, des reproches et des jurons terribles... que l'diable l'emporte ! Personne n'a vraiment connu sa méchanceté ! Lui, un gentilhomme?» (p. 49). Il lui reproche de s'être amusé à cette plaisanterie aux dépens de «*Wully White, le tiss'rand*» : «*Une belle occupation d'cogner à sa porte, d'lui crier "Bou !" par sa ch'minée, d'lui mettre d'la poudre dans son feu et des pétards à sa f'nêtre, tant et si bien qu'notre homme crut qu'c'était l'vieux diable cornu [Stevenson employa les mots écossais «*auld Hornie*»] qui v'nait l'chercher*», chercher celui qui doit mourir (p. 49-50).*

-La «*dévergondée*» qu'est Jessie Broun regrette James, «*son gentil p'tit gars*» (p. 132), dit qu'elle estime que l'argent que lui apporte Mackellar est «*l'prix du sang [...] C'est ainsi que je l'prends. [...] Ah ! Si mon beau gars était d'retour, ça s'rait autrement.*» (p. 53).

-James apostrophe son frère : «*"Hairry, mon garçon" avec cet accent prononcé qu'ils devaient avoir entre eux dans leur enfance*» (p. 127). Plus loin, il prit «*un fort accent écossais*» pour demander à Mackellar, en parlant du mauvais temps qu'il faisait à ce moment-là : «*Savez-vous ben c'que ça annonce, sorcier?» (p. 229) ; en effet, Stevenson avait écrit : «*Do ye ken what that bodes, warlock?" said he, in a broad accent : "that there'll be a man Mackellar unco' sick at sea.*» (chapitre 8).*

-Henry lui-même use de l'écossais [sont ici soulignés les mots dont Alain Jumeau n'a toutefois pas montré le caractère particulier] :

-quand il rappelle un moment de bonheur dans sa jeunesse, une excursion de pêche dans un endroit «*where the burn runs very deep under a wood of rowans [...] I made a bonny cast.*» (chapitre 11) - «*où le torrent coule très encaissé sous un bois de sorbiers [...] j'avais fait une belle prise.*» (p. 280), ce retour à l'écossais manifestant son inconsciente connexion avec l'irrationnel ;

-quand, après le duel, il se confie à Alison et lui rappelle son enfance avec James : «*O my lass[...] he meant aye to be a friend to you [...] it's the old bairn that played with you* » (chapitre 12) - «*Oh, ma douce [...] il voulait être toujours votre ami. Lui, le petit d'autrefois, qui jouait avec vous*» (p. 167-168) ;

-quand il rappelle le duel, il manifeste sa violence intrinsèque en usant de mots écossais : «*I have felt the hilt dirl on his breastbone, and the hot blood spirt in my very face* » (chapitre 12) - «*j'ai senti la garde qui résonnait contre son sternum et son sang chaud qui me giclait à la figure.*» (p. 308-309).

Il est mentionné aussi que le capitaine de la «*Sans Pareille*» avait «*l'accent de Glasgow*» (p. 233).

Sont placés des extraits :

-D'une part, de «*la plus triste des chansons du folklore*» écossais, «*qui fait pleurer les gens dans les tavernes*», dont les vers sont «*comme auréolés par la mélancolie de la mélodie*» (p. 231) : «*Wandering Willie*» (p. 230), «*Willie le vagabond*».

-D'autre part, d'«*une vieille chanson*» intitulée «*Twa Corbies*», ce qui a été traduit par «*Les Deux Corbeaux*» (p. 281) que chante l'ivrogne qu'est devenu Henry ; il se plaint : «*My heart is wae*», «*wae*» étant un mot écossais qu'on peut traduire par «*triste*» ; Alain Jumeau a traduit l'ensemble par : «*Que mon cœur a de peine !*» (p. 283).

Appartient aussi à l'écossais le mot «*laird*» qui est la forme écossaise de l'anglais «*lord*», mot que préféra pourtant employer Stevenson, «*laird*» n'apparaissant que (oubli du traducteur?) lorsque James injurie Henry, le traitant alors de «*petit "laird"*» (p. 149), parce que le mot s'applique aux propriétaires terriens.

On peut remarquer encore que, prétendant, dans l'histoire du comte (p. 241-245), évoquer l'Italie, qui lui était inconnue, Stevenson imagina «*the moor which lies about Rome*», employant donc le mot dont il se servait pour désigner la lande écossaise !

L'irlandais :

Stevenson mentionna, chantée par des «*Irlandais grossiers*» (p. 135) «*la triste mélodie de "Shule Aroon"*» (p. 109), dont des paroles sont citées page 136. C'est, en fait, "*Siúil a Rún*", une chanson traditionnelle irlandaise, dont les strophes sont en anglais et le refrain en irlandais ; où une femme se lamente sur le départ de son amoureux qui s'est embarqué pour avoir une carrière militaire, et affirme sa volonté de le soutenir ; ce sont des paroles, «*rustiques assurément*» selon Mackellar, qui montre ainsi son mépris d'Écossais à l'égard des Irlandais.

* * *

Les différents effets littéraires :

Des notations saisissantes :

-À l'arrivée de Burke à Durrisceer, «*non loin se tenait Macconochie, la langue dehors, le menton dans la main, comme un idiot perdu dans ses réflexions.*» (p. 59).

-James et Burke découvrent, dans la forêt des Adirondacks, «*le corps d'un chrétien scalpé et horriblement mutilé, gisant dans une mare de sang ; les oiseaux de ce territoire sauvage, nombreux comme des mouches, tournaient autour en poussant des cris.*» (p. 102)

-Au moment où James dirige son sabre sur sa poitrine, Mackellar voit «*la lumière courir le long de l'acier*», et demeure «*aveuglé par l'éclat de l'épée nue*» (p. 151).

-Lors du duel, en sont répétées avec précision les circonstances (p. 151-152). Plus loin, Henry rappelle : «*Je lui ai traversé le corps avec une épée ; j'ai senti la garde qui résonnait contre son sternum et son sang chaud qui me giclait à la figure [...] Mais il n'était pas mort pour autant. [...] Ce Mackellar l'a enterré de ses propres mains... avec l'aide de mon père*» (p. 308-309), ce dernier élément n'étant d'ailleurs pas exact.

-Le «*vieux lord*», réveillé dans la nuit, «*semblait bien vieux et bien pâle ; et tandis qu'il paraissait avoir une certaine stature, le jour, quand il était habillé, il semblait alors petit et frêle, et son visage (une fois la perruque enlevée) n'était pas plus large que celui d'un enfant.*» (p. 159).

-À son second retour à Durrisceer, James porte des bottes «*grossièrement rapiécées par quelque savetier de campagne peu scrupuleux*» (p. 204).

-Quand Henry renonça à rester à Durrisceer, «*il serra les dents et nous regarda, les yeux baignés de larmes*» (p. 210).

-Les circonstances de l'évasion du manoir sont indiquées avec précision : «*Nous nous glissâmes par la poterne dans la nuit obscure, où ne brillaient guère qu'une ou deux étoiles ; ainsi, au début, nous avançâmes à tâtons, en trébuchant et en tombant dans les buissons.*» (p. 220).

-En quittant Durrisceer, Mackellar, en proie à «*la perspective sombre d'une catastrophe imminente*» (p. 232), voyait des «*scènes*» «*peintes sur le flanc des collines couvertes de brume*» (p. 232), et «*l'un de ces tableaux [...] se dressa devant lui avec les couleurs d'une illusion authentique. Il [lui] montrait Milord [Henry] assis à une table dans une petite pièce ; sa tête, d'abord cachée dans ses mains, se releva lentement, et il tourna vers lui un visage dont tout espoir s'était enfui.*» (p. 232).

-Le capitaine de la "*Sans Pareille*" «*manifestait clairement*» l'ennui que lui infligeaient les propos de James, «*en gigotant des pieds et des mains et en ne répondant que par des grognements*» (p. 236).

-Dans le déchaînement de l'ouragan, Mackellar imagine «*la catastrophe*» : «*l'ultime plongeon du bateau, les flots envahissant de toutes parts la cabine, dans un grand fracas, son bref combat contre*

la mort», mais aussi la noyade de James et «les poissons [qui] s'amuseraient à lui passer entre les côtes» (p. 237).

-Impressionnent les rencontres de «ces extraordinaires Indiens sanguinaires» (p. 303) qui, étant sur le sentier de la guerre, «étaient tous torse nu, enduits de graisse et de suie, et peints avec du blanc de céruse et du vermillon, selon leurs coutumes barbares. Ils s'avançaient l'un derrière l'autre, comme une file d'oies, en trottant d'un bon pas.» (p. 102). Ils «suivent parfois une troupe pendant des jours et, en dépit de marches exténuantes et d'une surveillance qui les oblige à ne jamais fermer l'œil, progressent au même rythme et prélèvent un scalp à chaque halte.» (p. 303).

-On assiste à la découverte d'un des membres de la bande d'Harris qui «gisait là, le corps encore recouvert de sa couverture, mais offrant, plus haut, le spectacle horrible et impie d'un crâne scalpé» (p. 302).

-Le sommet de l'intensité est atteint avec la sensationnelle «résurrection» de James, qui, après une semaine passée sous la terre, en est dégagé pour apparaître, de façon habilement progressive («Je vis battre ses paupières ; puis elles se soulevèrent tout à fait, et ce cadavre d'une semaine me regarda en face un instant» [p. 321]), avec cette indication réaliste : «Cheveux et poils continuent de pousser sur les morts» (p. 320).

Des traits comiques que Stevenson parsema dans le cours de cette triste histoire :

- Le capitaine Teach, s'étant laissé dominer par James, lui déclare : «Il me semble que désormais vous êtes plutôt le capitaine Learn» (p. 85), le traducteur, Alain Jumeau, ayant, dans une note, signalé : «jeu de mots, en anglais, sur "to teach" (= enseigner) et "to learn" (= apprendre)».

- Alors que Burke certifie : «Il est vrai, ainsi que nous l'enseigne l'Église, que les Vérités de la Religion, après tout, s'appliquent très bien à nos affaires quotidiennes», il en donne pour preuve le fait que, à Albany, «ce fut au cours de [leurs] orgies que [lui et Henry firent] la connaissance d'un jeune homme plein de fougue, qui s'appelait Chew [qui était] nécessaire, dissolu, et, chance ultime, vaguement brouillé avec sa famille.» (p. 96).

- Burke soutient que les «questions» que se posèrent James et lui lors de la rencontre d'Indiens sur le sentier de la guerre «auraient plongé dans la perplexité le cerveau d'Aristote lui-même.» (p. 102-103).

- Burke manifeste son mépris à l'égard d'un roturier en disant à Mackellar : «Mr....,j'ai oublié votre nom» (p. 109), mais redouble d'obséquiosité dans sa lettre à celui qu'il qualifie alors de «jeune homme du plus grand sérieux» (p. 116), d'«humble et respectable ami» de la famille Durie, et même de «gentilhomme» (p. 116).

- Mackellar, que James, à son arrivée à Durrisdeer, a réduit à un rôle de domestique en lui faisant porter son bagage, raconte : «Je marchai droit devant moi en oubliant ce que j'étais venu faire là, jusqu'au moment où je faillis me cogner aux malles.» (p. 124).

- James, jouant la comédie, venait, «à la manière d'un écolier», quémander «un cheval, une autre bouteille ou de l'argent» auprès de Mackellar qui «entraîna dans le jeu en prenant le rôle du père» (p. 225) ; plus loin, il ajoute qu'il «soutirait des shillings à son papa» (p. 227).

- À James est prêté de l'«humour froid, comme le pratiquent les Écossais» (p. 225), et il en fait preuve lorsque Mackellar a «une expression dont la drôlerie le séduisit tout à fait», et qu'il s'écrie : «Qui aurait pu deviner que cette vieille commère cachait de l'esprit sous ses jupes.» (p. 225) ; lorsque, plus loin, il s'étonne encore : «La vieille commère a du sang dans les veines, après tout !» (p. 248) ; lorsqu'il propose : «Toute la ménagerie pourra voyager ensemble : le chien de garde, le singe et le tigre» (p. 227), c'est-à-dire Mackellar, Secundra Dass et lui-même !

- Mackellar glisse que la chanson «Wandering Willie» était chantée par «un maître chanteur», James (p. 231).

- Espérant voir James noyé du fait de l'ouragan, Mackellar imagine que «les poissons s'amuseraient à lui passer entre les côtes» (p. 237).

- Après le passage de l'ouragan, le capitaine de la «Sans Pareille» remercie Mackellar «pour ses prières» alors qu'il a fait une «prière impie», et cette «erreur» le laisse «déconcerté» (p. 239).

- James ayant raconté à Mackellar l'histoire d'un comte qui haïssait un baron «d'une haine terrible» (p. 246), et, lui ayant assuré que les «entrailles» du comte «se nouaient quand l'homme approchait de

lui», comme Mackellar avouait : «*J'ai ressenti cela*», l'autre lui demanda s'il n'était pas «*la cause de ces perturbations abdominales*» (p. 246).

Des prétéritons par lesquelles est tout de même dite une chose qu'on prétend ne pouvoir exprimer. Ainsi Burke évoque «*une scène de beuverie indescriptible*», mais dit tout de même que les pirates «*en étaient arrivés, dans leur bacchanale, à un point qui dépassait largement les limites de ce qui est humain*» et, de nouveau, se dit incompetent : «*si bien qu'aucun mot ne peut raisonnablement décrire les bruits qu'ils faisaient alors*» (p. 83).

Mackellar affirme : «*Pour rendre pleinement justice aux fatigues et aux périls de ce voyage, il faudrait une plume plus élégante que la mienne*», ce qui ne l'empêche pas de continuer ainsi : «*Le lecteur doit se représenter l'effrayante forêt sauvage dans laquelle il nous fallait maintenant nous faufiler : ses fourrés, ses marécages, ses rochers escarpés, ses rivières impétueuses et ses chutes d'eau stupéfiantes. C'était dans ce décor barbare que nous devons peiner tout le jour, tantôt pagayant, tantôt portant notre canoë sur nos épaules ; et la nuit, nous dormions auprès d'un feu, entourés des hurlements des loups et autres bêtes féroces*» [lesquelles hurleraient aussi dans la forêt américaine?]] (p. 96-97)

Plus loin encore, devant «*le corps d'un chrétien scalpé et horriblement mutilé*», il assure : «*Je ne saurais dire à quel point ce terrible spectacle nous affecta.*» (p. 102).

Enfin, parlant de l'expédition à travers la forêt des Adirondacks, il prétend à son impuissance : «*Je ne saurais dépeindre ma mélancolie au cours de ce voyage.*» (p. 286).

Des antithèses :

-Lors du duel, Henry «*assaillait son ennemi avec une fureur éclatante mais contenue*» (p. 152).

-Le «*vieux lord*» déclare à Mackellar : «*Vos pleurs vous font grand honneur, et à moi grande honte.*» (p. 161).

-Le «*vieux lord*» est ainsi décrit : «*Sa voix tremblait comme une voile au vent, mais il parlait bien distinctement ; son visage était comme neige, mais son regard, sans aucune larme, était ferme.*» (p. 163).

-Pour Mackellar, la «*maladie*» d'Henry «*fut peut-être une grâce déguisée*» (p. 173).

-Mackellar considère que, «*s'il est difficile de charmer les serpents, il n'est pas bien dur de fasciner un petit bout d'homme qui porte des culottes depuis peu.*» (p. 217).

-Au moment du départ de ses maîtres vers les États-Unis, il a l'impression que ceux qui «*restaient au pays étaient les vrais exilés*» (p. 221).

-Il raconte : «*Ce fut [...] lorsque nous étions plus en joie que d'habitude, que le coup tomba sur moi.*» (p. 227), la nouvelle du départ vers les États-Unis de James et Secundra.

-James affirme : «*J'ai [...] assez [d'argent] pour me montrer dangereux, pas assez pour me montrer généreux.*» (p. 227).

-Il plastronne : «*Vous m'avez vu battu ; j'ai bien l'intention que vous me voyiez victorieux.*» (p. 228).

-Mackellar lui déclare : «*Je ne crois pas que vous ne pourriez pas être un si méchant homme, si vous n'aviez pas reçu tout ce qui est nécessaire pour être bon.*» (p. 231).

-Il remarque chez James «*cette sensibilité extérieure unie à cette insensibilité intérieure*», sa «*grossièreté impudente [qui] se cachait sous le vernis de ses belles manières*» (p. 235).

-Dans la tempête, il prononça une «*prière impie*» (p. 238).

-À James qui se vante d'avoir «*le caractère d'un roi*», et se plaint : «*C'est ce qui fait ma perte !*», il rétorque : «*Cela a plutôt fait la perte des autres.*» (p. 251).

-Parlant de James, qui se livre à son travail de tailleur, il se demande «*ce qu'il pensait*», et ajoute : «*Dieu seul le sait, ou peut-être Satan.*» (p. 264).

-C'est avec «*indifférence*» qu'il voit arriver, dans le port de New York, un «*grand bateau*» qui, pourtant, «*apportait la mort aux frères de Durrissdeer*», et allait les envoyer «*dans des contrées sauvages, solitaires et glacées, pour y mourir*» (p. 269).

-Ivre, Henry «*ouvrit la porte en prenant des précautions bruyantes*» (p. 281).

-Mackellar se reprochait, à son égard, «*tour à tour [s]on inhumanité et [s]a faiblesse sentimentale*» (p. 282).

- Il lui commandait : «*Si vous êtes un cogneur, cognez, et si vous êtes un mouton, bêlez !*» (p. 283).
- Entre la bande d'Harris et le couple James-Secundra, «*comença [...] un conflit implicite, dont l'enjeu était la vie d'un côté, les richesses de l'autre.*» (p. 292).
- Pour Mackellar, «*l'enfer peut avoir de nobles flammes.*» (p. 311).

Des hyperboles :

Si Stevenson céda plusieurs fois à la facilité coutumière de l'emploi de «mille» pour désigner un grand nombre indéterminé (James «*s'opposait à Lord George sur mille détails*» [p. 38] - Burke envisage, pour aller vers le Nord, un «*voyage terrible et mille dangers*» [p. 90] - Le «*marchand d'Albany inventait mille retards*» [p. 95] - Le «*vieux lord*» rappelait «*de mille manières, la grandeur de la perte*» que la famille avait subie [p. 185] - À Mackellar, James proclame : «*Vous pourriez vivre mille ans sans comprendre mon caractère*» [p. 249] - Henry imagine «*la perpétration - de mille manières différentes - du même crime horrible, et ensuite, le spectacle des os du Maître, dispersés par le vent.*» [p. 284] - James se vante de ses capacités : «*J'aperçois mille ouvertures.*» [p. 269] - «*J'introduirai dans cette famille un coin qui les brisera tous en mille morceaux.*» [p. 224]), par ailleurs, il fit preuve de plus d'originalité :

-Mackellar considère que «*même un aveugle aurait vite découvert qu'une ombre planait sur cette maison*» (p. 48).

-Jessie Broun, «*cette femme scandaleuse*» (p. 132), «*qui n'avait pas la réputation d'être une grande vertu*» (p. 52), lui fait «*des avances qui l'obligeaient à rentrer sous terre.*» (p. 53).

-Elle considère que l'argent qu'il lui apporte «*est l'prix du sang*» (p. 53).

-Pour Mackellar, il ne faut pas attendre d'elle de la «*reconnaissance*» : «*Vous tireriez plutôt du lait d'un rocher*» (p. 54).

-Subissant un reproche du «*vieux lord*», Mackellar sentit «*la colère embraser son cœur*» (p. 55).

-Alison considérait son mariage «*comme un martyr*» (p. 56).

-Elle et le «*vieux lord*» conversant se tournaient vers Henry «*en souriant comme vers un enfant qui dérange*» (p. 56).

-Henry «*adorait, comme l'on dit communément, jusqu'au sol qu'Alison foulait de ses pas*» (p. 58).

-À la naissance de sa fille, «*le mouchoir qu'il tenait à la main, à force d'être pétri, était devenu une petite boule, pas plus grosse qu'une balle de fusil*» (p. 58).

-À Burke, Stevenson attribua de nombreuses hyperboles significatives de son tempérament irlandais :

- Devant le trouble d'Alison apprenant que James est encore vivant, il estime : «*Je mériterais d'être exécuté pour n'avoir pas su annoncer la nouvelle avec plus d'art devant une dame.*» (p. 63).

- Sur la «*Sainte-Marie-des-Anges*», une «*petite coque de noix*» (p. 78), lui et James furent «*réveillés par le terrible fracas de la tempête*» (p. 69).

- Il rapporte que, pour James, Teach est «*le plus minable des hommes*» (p. 72).

- Il prétend que «*deux canonniers*», qui ont reçu un boulet, furent réduits «*en chair à pâté*», et que tous les pirates furent «*éclaboussés de sang*» (p. 81).

- Il considère que «*la "Sarah" prenait trop l'eau pour dépasser une bouteille à la dérive*» (p. 81).

- Le sommeil des pirates sous l'effet de la boisson droguée était tel qu'on aurait pu «*leur tirer un coup de pistolet à l'oreille*» sans les réveiller (p. 83).

- Il quitte le bateau des pirates qui est «*muet comme la tombe*» (p. 85).

- Il dramatise la situation des évadés qui se trouvent pris entre les pirates et les marins du croiseur royal, en certifiant : «*Jamais pauvres âmes ne furent plus en péril*» (p. 85).

- Il montre Dutton qui, ayant donné son paquet à l'un de ses compagnons d'évasion, «*surveillait derrière lui, car c'était comme s'il nous avait confié son âme*» (p. 87).

- Il insiste sur la difficulté de la traversée du marais : «*Nous nous enfonceons épouvantablement [...] la chaleur, en outre, était accablante, l'atmosphère singulièrement lourde, et les moustiques pullulaient à tel point que chacun de nous avançait sous sa propre nuée*» (p. 87).

- Il qualifie le discours que lui a fait James d'«*un des plus discourtois qui jamais s'entendirent*» (p. 91).

- Il évoque le voyage en canoë : «*Nous passâmes donc par un tel labyrinthe de rivières, de lacs et de portages que la tête me tourne quand j'y repense.*» (p. 97).

- Il estime que la mort de Chew fut «une terrible calamité» car lui et James furent alors «réduits d'un seul coup à la pire détresse, sans espoir et sans remède» - «Nous perdîmes à la fois notre guide, notre interprète, notre batelier et notre passeport» ; ils avaient à craindre leur «anéantissement» (p. 98).

- Il se fait épique quand il proclame : «Les travaux d'Hercule, si bien décrits par Homère, n'étaient rien à côté de ce que nous endurions maintenant» (p. 99).

- L'incertitude sur la conduite à suivre quand lui et James entrevoient des Indiens les fait plus souffrir «des affres de l'attente et de l'incertitude, pendant ces quelques minutes, qu'on ne le fait habituellement pendant toute une vie d'homme.» (p. 102).

-Il prétend que les «questions» que se posèrent James et lui lors de la rencontre d'Indiens sur le sentier de la guerre «auraient plongé dans la perplexité le cerveau d'Aristote lui-même» (p. 102-103).

- À Durrisdeer, il dit, de James : «Je l'admire et le révère jusqu'à la semelle de ses souliers» (p. 108).

-À Burke, James indique : «Je suis l'homme le moins patient du monde» (p. 67).

-Au cours du voyage d'Écosse en Amérique, «le vent soufflait furieusement et la mer était extrêmement violente» ; les voyageurs furent «réveillés par le terrible fracas de la tempête» (p. 69) ; puis «le navire démâté fut secoué par d'énormes vagues» (p. 70).

-Mackellar dit de James : «on ne peut concevoir un homme plus insensible à la peur» (p. 104).

-Devant les demandes d'argent de James, Henry s'écrie : «Même si je ruine le domaine et me retrouve nu-pieds, je vais gaver cette sangsue» (p. 107).

-«Chaque changement» de conduite de sa femme était pour Henry «un coup de poignard» (p. 110).

-Alison s'exalte dans l'éloge de James : «Le Maître a toujours été très insouciant, mais le cœur chez lui est excellent ; c'est la générosité même.» (p. 114).

-Dans une lettre, James reproche à Henry de l'avoir «envoyé promener jusqu'en haut de Griffel» (p. 107), une colline qui domine le Solway.

-Pour Mackellar, Henry, après que «sa femme lui ait fait amende honorable», «ne semblait pas toucher terre» (p. 114).

-Il fustige la «rapacité impitoyable» (p. 115) de James.

-Il annonce que «l'enchaînement des événements» ne pouvait que conduire à une «catastrophe» (p. 118).

-Son affrontement avec le nouvel arrivant est si intense qu'il confesse : «Même si le sort d'un royaume en avait dépendu, je n'aurais pas eu le courage de parler.» Mais il se soumet, «le cœur plein de colère et de désespoir» (p. 124).

-Il devine «le martyre de Mr Henry» (p. 128).

-Il considère que «ses défauts, déjà assez déplorables chez n'importe qui d'autre, semblaient dix fois plus déplorables chez Mr Henry» (p. 129).

-Il rapporte : «Je me faisais du souci, au point d'en avoir presque un échauffement de la bile ; que dis-je, rien que d'y penser, je sens l'amertume m'envahir le sang» (p.129).

-Il juge la conduite de James : «Assurément, jamais dans le monde il n'y eut plus diabolique machination : si perfide, si simple, si impossible à combattre» (p. 129) - «La ruse était menée de main de maître, et aurait pu tromper un ange» (p. 129).

-Henry se plaint : «Personne n'a jamais été soumis à une telle épreuve !» (p. 146).

-Lors de la partie de cartes du 27 février 1757, James «se livra à l'une de ses métamorphoses [...] il passa de la conversation polie habituelle à un torrent d'injures» (p. 148).

-Ayant été frappé par Henry, James «sembla transfiguré», et s'écria emphatiquement : «Un coup ! Je n'en recevrais pas du Dieu Tout-Puissant !» (p. 150).

-Mackellar regrette de ne s'être pas assez opposé au duel : «Je serais prêt à donner mes deux mains pour annuler ces pas que je fis ; mais un lâche est, au mieux, un esclave.» (p. 151).

-Il avoue que, au cours du duel : «Avec le froid, la peur et l'horreur de la situation, je n'avais plus ma tête à moi.» (p. 152).

-Alors James «connut la froide agonie de la peur» (p. 153).

-Après le duel, Mackellar était «anéanti par le froid de la nuit» (p. 154).

-Il déclare à Alison : «*La haine de cet homme [James] brûle dans mon cœur comme un grand feu*» (p. 157).

-L'ayant alertée, il entendit, s'échappant de ses lèvres, «*un soupir tel qu'il n'en avait jamais entendu : on eût dit qu'elle était ensevelie sous une montagne, et qu'elle cherchait à déplacer ce fardeau.*» (p. 157).

-Apprenant au «*vieux lord*» la conduite de James à l'égard d'Henry, il mentionne qu'il «*le poursuit de ses quolibets inhumains, que personne ne pourrait supporter.*» (p. 160).

-Il ose lui indiquer qu'il a «*été abusé par un simulateur diabolique*», et affirmer : «*Je veux l'arracher de votre cœur*» (p. 161).

-Découvrant qu'il n'y a «*aucune trace du corps*» de James, «*son cœur se mit à battre à tout rompre, ses cheveux se hérissèrent sur son crâne*» (p. 164).

-Il resta «*là, à écouter, jusqu'à ce que les oreilles [le] pincent*», les tendant d'autant plus qu'«*on aurait entendu voler une mouche dans tout le comté*» (p. 164) : en plein hiver écossais et dans la nuit !

-Henry dit de son frère : «*Je l'aimais au début ; je serais mort pour lui [...] J'aurais donné ma vie pour lui*» (p. 167).

-«*La grave maladie*» d'Henry «*fut le dernier malheur absolu*» qui le frappa. (p. 173). Pourtant, Mackellar connaît la fin de l'histoire !

-Il dit avoir été «*la seule personne à la surface du globe*» qui comprenait Henry (p. 174).

-Il qualifie James d'«*homme qui gagnait son pain en versant le sang de ses compagnons*» (p. 177).

-Il envisage que, si on renvoyait James, «*le pays s'enflammerait contre*» Henry et lui (p. 178).

-Alison, soucieuse de l'honneur de la famille, assure : «*Nous mourrions plutôt que de rendre publiques les lettres*» que l'Écossais James échangea avec le Secrétaire d'État anglais (p. 178).

-Henry se plaint : «*Rien ne peut tuer cet homme. Il n'est pas mortel. Je l'ai sur le dos pour toute l'éternité... pour toute l'éternité de Dieu !*» (p. 183).

-Pour Mackellar, la naissance d'Alexander «*combla la coupe de son pauvre maître*», et «*jamais père ne fit preuve d'autant d'affection et d'adoration*» (p. 187).

-Il appelle «*esclavage*» la conduite d'Henry avec Alexander (p. 191).

-À ses yeux, celui-ci «*répétait tout à fait le comportement de son père*» (p. 192), et était, en même temps, «*une deuxième édition de son frère*», c'est-à-dire James (p. 193).

-Henry déclare à Mackellar : «*Je ne toucherais pas à un seul de vos cheveux*» (p. 195).

-Au moment du retour de James, le cœur d'Henry «*battait à tout rompre*», et Mackellar, estimant qu'«*aucune constitution ne pouvait supporter une tension aussi violente*», décida «*de mettre un terme à cette situation monstrueuse*» (p. 207).

-Henry déclare vouloir rester à Durrissdeer «*en dépit de tous les diables de l'enfer*» (p. 208).

-Puis il renonce à être «*un monstre d'ingratitude*» (p. 210).

-Mackellar se rend compte que «*l'oeuvre du temps*» avait fait, de chacun des visages des trois cousins de Durrissdeer, «*un "memento mori"*» (p. 211).

-Devant la possibilité de la perversion d'Alexander par James, Mackellar «*recula comme si un grand trou béant s'était ouvert sur [s]a route*» (p. 218).

-Au moment de préparer la fuite vers les États-Unis, «*le danger du retard s'inscrivait devant [lui] en lettres majuscules*» (p. 218).

-Quand la famille est partie, il constate : «*Une sensation d'isolement me brûla les entrailles comme un feu.*» (p. 221).

-Dans son affrontement avec James, ils s'observaient «*mutuellement... pour scruter les visages et même, pourrait-on dire, les cœurs*» (p. 224).

-La description de «*sa disposition d'esprit*» face à James est très appuyée : «*Parfois, il me dégoûtait comme s'il eût été difforme - et parfois, je m'éloignais de lui comme s'il eût été une créature à moitié spectrale*». Il lui inspire de «*l'horreur*» au point «*de sentir quelque chose trembler en [lui] dès qu'il s'approchait*», au point d'avoir «*parfois envie de hurler*», de «*lui taper dessus*» (p. 235).

-Sous l'ouragan, Mackellar fut «*terrifié*» (p. 236), ne pouvant «*plus bouger*» tandis que son «*cerveau semblait gelé*» (p. 237).

-Il prononça alors une «*prière impie*», qui serait encore dépassée par «*des paroles plus irrévérencieuses*» accompagnées de «*supplications encore plus sacrées*» (p. 238).

- Après le passage de l'ouragan, il «se retrouve titubant et meurtri, comme si l'on [l'] eût soumis à la torture» (p. 238).
- Parlant d'un comte qui haïssait un baron «d'une haine terrible», James assure que «ses entrailles se nouaient quand l'homme approchait de lui» (p. 246).
- James «s'adaptait aux oscillations du navire avec un équilibre parfait, que le poids d'une plume aurait pu rompre.» (p. 246).
- Mackellar reproche à James «d'arracher le cœur de celui qui est né [son] frère» (p. 250).
- À New York, rebuté par le gouverneur, James se plaint en usant du pathos le plus poussé : «Il ne me reste donc plus qu'à mourir à la porte de Milord, où mon cadavre fera un ornement des plus réjouissants.» (p. 257).
- Quand, à ce moment-là, il entend la proposition de son frère, Mackellar certifie : «Je ne crois pas avoir vu jamais personne aussi pâle que le Maître» (p. 258).
- Au sujet de James, il fait cette hypothèse : «Le déshonneur public qu'il avait connu à son arrivée [...] le faisait souffrir jusqu'à la moelle des os ; il était dans ces dispositions d'esprit où un homme, selon l'adage ancien, est prêt à se couper le nez pour punir son propre visage [adaptation du proverbe français : «Qui coupe son nez dégarnit son visage» qui a donné en anglais : «Don't cut off your nose to spite your face»]» (p. 259).
- En exerçant la fonction de tailleur, James voulait que «le nom de Durie fût traîné dans la boue» (p. 260).
- Henry assène à Mackellar, qui est choqué par sa haine : «Vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'avez jamais eu sur le cœur de telles montagnes d'amertume.» (p. 263).
- Mackellar, ému devant James s'astreignant «à ses travaux d'aiguille», considère que «jamais homme de la création, et le Maître moins que tout autre, ne put supporter une si longue suite d'avanies.» (p. 266).
- Henry marque son mépris pour son intendant en supposant : «En dehors du montant de votre caution, vous ne valez peut-être pas un farthing [«un sou»], pour autant que je sache.» (p. 266).
- Est évoqué «quelque pauvre diable de Grub Street, gribouillant pour manger, sans se soucier de ce qu'il gribouillait» alors qu'il «jette un sort par-delà quatre mille miles [sic] d'océan» et «envoie ces deux frères en des contrées sauvages, solitaires et glacées, pour y mourir» (p. 269).
- Mackellar raconte que, à la réception des «pamphlets», Henry «se releva comme un personnage mû par des ressorts, et ses traits étaient tellement défigurés par la fureur que, s'il ne l'avait pas vu chez lui, [il] ne l'aurait pas reconnu» (p. 270).
- Henry se plaint : «Le monde entier est ligué contre moi.» (p. 279).
- Mackellar voit en lui «un pauvre soiffard à l'esprit confus» (p. 281).
- Il se rappelle «une scène [...] qui, à l'époque, [lui] fit presque éprouver un sentiment d'horreur» (p. 281).
- Henry étant ivre, «une jubilation fiévreuse semblait bouillir dans ses veines» (p. 281).
- Mackellar lui reproche d'oublier «femme, ami, enfant» et d'«être simplement embourbé dans l'égoïsme» (p. 283).
- Henry imagine «la perpétration - de mille manières différentes - du même crime horrible, et ensuite, le spectacle des os du Maître, dispersés par le vent.» (p. 284).
- Au cours de l'expédition de Sir William Johnson, «l'alcool coulait à flots» (p. 285).
- La «carrière» de Harris en Inde «avait comporté bien pire que la débauche» (p. 290).
- James, en compagnie de Harris et de ses complices, «était assis au milieu de ces chacals, alors que sa vie ne tenait qu'à un fil, comme un bon citoyen, détendu, plaisantant chez lui au coin du feu.» (p. 292).
- Il prétendit alors pouvoir, avec un «bâton», faire de Harris, «en cinq minutes», «une charogne brisée, réduite en bouillie et bonne pour les chiens» (p. 297).
- «Les renseignements qu'apportait Mountain [...] changeaient la face du monde pour Milord.» (p. 305).
- Mackellar considère que Henry, au cours de l'expédition, «n'était pas vraiment humain» (p. 307).
- Il estime que, contre le froid, il leur fallait se couvrir d'«une infinité de fourrures» (p. 312).
- Il se plaint d'«un vent monstrueusement froid» (p. 313).

- Les membres de l'expédition furent «transformés en statues de pierre» par «le spectacle de Secundra enfoncé jusqu'aux chevilles dans la tombe de son défunt maître» (p. 317).
- Le spectacle de James déterré «inspira une horreur jamais ressentie auparavant» (p. 320).
- «On aurait pu croire de tels efforts [ceux que fait Secundra pour ranimer James] capables de donner vie à une pierre.» (p. 321).

Des comparaisons :

- «Le bruit [«que Mr Henry avait battu Jessie Broun»] se répandait comme une traînée de poudre», et «la chose grossissait comme une boule de neige» (p. 42).
- Henry a «un air de chien battu» (p. 52).
- Le «morceau de verre» placé dans le vitrail qui figurait les armes de la famille «était comme une relique» (p. 57).
- Henry «portait cet amour [celui d'Alison] dans son regard comme l'éclat d'une lampe» (p. 58).
- Selon Burke, lui et James ont connu «une aventure aussi romanesque qu'une légende du roi Arthur» (p. 65).
- Le bateau des pirates est un «pandémonium» (p. 71), «un asile flottant» (p. 72).
- Teach paraît «comme un vrai personnage de carnaval» (p. 75).
- James est, auprès des pirates, «comme un père au milieu de tous ses jeunes enfants, ou comme un maître d'école avec ses élèves» (p. 79)
- Au moment de l'évasion de James et de ses compagnons, Teach les «regarda comme un bébé effrayé» (p. 85).
- Les pirates ayant été drogués, le navire «est muet comme la tombe» (p.85).
- James reproche à Burke : «Vous me cherchez querelle, comme un enfant, pour des bricoles !» (p. 91).
- Les fugitifs se trouvent sur «une sorte de péninsule étendue comme les doigts de la main ; et le poignet est le passage à la terre ferme» (p. 92).
- Pour Burke, la forêt était si dense que lui et James devaient se «frayer un chemin comme des vers dans un fromage» (p. 99).
- Burke, ayant sauté «sur une grande bûche couchée», se retrouva «enfoncé jusqu'aux genoux dans l'amadou», s'appuya «sur ce qui ressemblait à un tronc massif, et tout s'envola [...] comme une feuille de papier.» (p. 99-100).
- Les Indiens entrevus dans la forêt «s'avançaient l'un derrière l'autre, comme une file d'oies» (p.102).
- À ce moment-là, James montra un «visage grimaçant, laissant voir ses dents, comme un homme qui meurt de faim» (p. 103).
- À sa première rencontre avec James, l'esprit de Mackellar «allait et venait comme la navette d'un tisserand» (p. 121).
- James se désigne comme le «fils prodigue» (p. 126).
- Appelant Henry «ma bonne mouche», il lui signale qu'il pourra se «débarrasser de [son] araignée quand [il lui] plaira.» (p. 130-131)
- Sa connivence avec le gouvernement britannique étant révélée, James eut un «rire qui sonnait faux comme une cloche fêlée» (p. 143).
- Le «vieux lord» restant favorable à James, «le pardon [...] s'échappait de lui par pure faiblesse, comme les larmes de la sénilité.» (p. 144).
- Mackellar vit «la mer silencieuse et noire comme une carrière d'ardoise.» (p. 145).
- James se vante, devant Henry et Mackellar, de les «faire griller comme des châtaignes» (p. 149), c'est-à-dire de les faire passer au feu de sa moquerie.
- Au moment du duel, il remarque : «Les ténèbres formaient un toit au-dessus de nos têtes.» (p. 151) - «Le froid de la nuit me tombait dessus comme un seau d'eau.» (p. 152) - «Les flammes s'élevèrent, aussi droites que dans une chambre.» (p. 152).
- James «laissa échapper un juron, comme dans un petit sanglot» (p. 153).
- Atteint par l'épée d'Henry, le corps de James «se tortilla un instant, comme un ver qu'on écrase» (p. 153).
- Henry fut, par Mackellar, «forcé à avaler, comme un enfant,» «un verre d'eau-de-vie» (p. 154).

-À la nouvelle du duel, Alison «*vacille comme si elle eût été frappée par le vent*» (p. 157).

-Le «*vieux lord*» «*se dresse dans son lit comme un lion qu'on attaque*» (p.160).

-«*Sa voix tremblait comme une voile au vent [...] son visage était comme neige*» (p. 163).

-Au moment où Mackellar découvre qu'il n'y «*aucune trace du corps*» de James, il constate que «*la nuit était déserte, comme une église vide*» (p. 164).

-«*L'obscurité [l'] oppressait comme une foule*» (p. 164).

-Il découvre, «*comme si un voile se déchirait, à quel point elle [Alison] avait supporté cette calamité exceptionnelle avec noblesse, et [ses] reproches avec générosité.*» (p. 166).

-Henry est d'abord accablé, «*la tête posée sur la main, comme un homme de pierre*» ; puis, son père lui montrant son affection, il «*s'accrochait à son cou avec frénésie, comme un enfant terrorisé.*» (p. 167).

-À Mackellar, la pensée d'une intrigue amoureuse entre James et Alison «*fut douce comme le miel*» (p. 170).

-Quand Henry est malade, «*sa voix avait le débit continu d'une rivière*» (p. 173).

-Il eut «*un sourire furtif, singulier, comme en ont les écoliers pris en faute*» (p. 182).

-Le «*vieux lord*» «*semblait n'avoir oublié la parole qu'à la manière d'un enfant qui oublie sa leçon*» (p. 185).

-Mackellar trouvait le son des voix d'Henry et d'Alexander «*plus agréable que le chant des oiseaux*». (p. 187).

-Henry, devenu indifférent à sa femme, passait devant elle sans la remarquer «*davantage qu'un chien couché devant le feu*» (p. 191).

-James regarde fixement Burke «*comme une image dans une pagode*» (p. 200), alors que la scène est en Inde !

-Secundra Dass était «*tout recouvert de bandes de toile comme une momie*» (p. 204).

-Au second retour de James, Mackellar sentit «*son courage s'élever comme une alouette par un matin de mai*» (p. 204).

-Il ose lui déclarer : «*Votre vie commence à se refermer sur vous comme une prison.*» (p. 205).

-James dit «*avoir une faim de loup*» (p. 206).

-Henry menace un domestique coupable de «*déloyauté*» : «*Je te chasserais de la maison comme un chien.*» (p. 207).

-Mackellar, décidé à surveiller James, prévoit : «*Il aura un chien à ses basques*» (p. 208). Plus loin, il veut être un «*chien de garde*» «*tenant l'ennemi à l'œil*», prenant son «*tour de surveillance comme les autres*» (p. 226).

-Considérant que, quand James est «*à table*», «*on aurait dit que son autorité avait complètement disparu*», il l'imagine comme un fauve auquel on aurait «*arraché toutes ses dents*» (p. 211-212).

-Pour Mackellar, «*la langue du Maître*», qui «*sondait si douloureusement*» les membres de la famille, agissait comme «*la main d'un rebouteux séparant les muscles pour les sonder avec habileté et appuyer fort sur l'endroit blessé*» (p. 216).

-Les histoires d'un «*vieux marin*» sont «*pleines de jurons, aussi nombreux que des corbeaux sur une charogne*» (p. 217).

-Devant la possibilité de la perversion d'Alexander par James, Mackellar «*recula comme si un grand trou béant s'était ouvert sur [s]a route*» (p. 218).

-Pour lui, Alexander est «*l'Ève de leur paradis éphémère ; et déjà le serpent s'avavançait en sifflant sur sa piste.*» (p. 218).

-James se réjouit de voir Mackellar, partant avec lui et Secundra Dass, se «*faire tremper comme une soupe par ce gros temps*» (p. 228).

-Pour Mackellar, la «*langue des Tropiques*» que parlaient Secundra et James était «*aussi inintelligible que le pépiement des oiseaux*» (p. 232).

-La «*Sans Pareille*» était «*pourrie comme un fromage*» (p. 233).

-Mackellar croit pouvoir remarquer, chez James, que «*la parole*» de la Bible «*lui passait bien au-dessus de la tête, comme le tonnerre d'été*» ; qu'elle n'était «*pour lui qu'une source de divertissement, comme le son d'un violon que l'on râcle dans un estaminet*» (p. 235).

- Il se le figurait *«comme une marionnette en carton - comme si en frappant un bon coup sec dans l'étoffe de l'apparence, on n'eût rencontré que le vide en dessous.»* (p. 235) ; la *«marionnette en carton»* était un souvenir de celles dont Stevenson a raconté, dans son essai, 'A penny plain and two pence coloured', qu'il s'était amusé avec elles dans son enfance.
- Comme Mackellar envisageait la mort de James, il n'y voyait *«qu'un petit rayon d'espoir ; mais, très vite, il s'intensifia pour devenir comme le soleil dans tout son éclat.»* (p. 237)
- Fasciné par les *«oscillations»* de la "Sans Pareille", il regardait *«ce phénomène, comme les oiseaux, dit-on, regardent les serpents»* (p. 240).
- Les voiles *«claquant au vent», «le bateau faisait un vacarme d'usine»* (p. 240).
- James se montre sur le bateau *«agile comme un écureuil»* (p. 247).
- Mackellar dit que sa *«conscience [...] s'éloigne instinctivement»* de James, *«comme l'œil fuit une lumière aveuglante»* (p. 248).
- James *«s'était vanté de sa méchanceté en l'arborant comme un blason»* (p. 249).
- Mackellar rétorque à James que *«le guerrier»* qu'il croit être n'est que comme *«un bandit de grand chemin qui tue de son sale bâton une vieille à bonnet de laine, et cela pour une pièce d'un shilling et un cornet de tabac à priser»* (p. 250).
- Pour lui, *«le monde»* est une *«forêt de coupe-jarrets et d'escrocs»* (p. 251).
- À New York, repoussé par le gouverneur, James est *«blanc comme un linge»* (p. 257).
- Pour Mackellar, *«la folie de son maître [Henry] s'était tout simplement frayé un passage, comme les flammes longtemps contenues d'un volcan»* (p. 271).
- L'épaule d'Henry en proie à l'ivresse était *«froide comme la pierre»,* et *«son visage [...] était tout gonflé et couvert de larmes, comme celui d'un enfant»* (p. 283).
- Les *«pensées secrètes, criminelles»,* d'Henry *«surgissaient sans relâche de ses propos, comme des lapins sortant d'un talus»* (p. 284-285).
- Mackellar avoue que *«voir l'hiver approcher, et coucher à la belle étoile, si loin de toute habitation, [l']oppressait comme un cauchemar»* (p.286).
- Comme Mountain vit que James paraissait *«un homme bien décidé», «tout son courage l'abandonna comme le rhum s'échappe d'une bouteille»* (p. 294).
- *«Harris et Pinkerton [...] se jetèrent sur le Maître comme des harpies»* (p. 295).
- Harris est un de *«ces demi-crétins»* qui *«ont une sorte de ruse, comme le sconse a sa puanteur»* (p. 297).
- «L'écueil sur lequel [James] se brisa fut Hastie»* (p. 298).
- La nuit, les chercheurs de trésor *«s'allongèrent tous autour du feu, à la manière des forestiers, têtes vers l'extérieur, comme les rayons d'une roue»* (p. 302).
- À la vue de l'un des siens *«scalpé», «la bande était aussi pâle qu'une compagnie de fantômes»* (p. 302).
- Dans l'hiver nord-américain, *«le faible éclat du soleil ressemblait à celui d'une pièce d'un shilling»* (p. 313).
- À Mackellar, Henry paraît être *«mort»,* un *«soldat mutilé, attendant vainement sa démobilisation, s'attardant, malgré les rires, sur la ligne de front»* (p. 314).
- Le son de la pioche de Secundra, qui *«surgit tout d'un coup dans la nuit», «ébranla le camp comme une sonnerie de trompettes»* (p. 315).
- Les coups de pioche de Secundra étaient *«répétés comme des sanglots»* (p. 317).
- Surpris, *«il s'élança», «vif comme la flèche»* (p. 318).
- Il *«creusa aussi vite qu'un fox-terrier»* (p. 320).

Des métaphores :

- Au moment de la discussion au sujet du choix du fils Durie devant participer à la rébellion, James accuse Henry : *«Tu voudrais me faire un croc-en-jambe»* (p. 35).
- Pour Mackellar, James est une *«fausse idole»* (p. 55), et il répète qu'il est, aux yeux d'Alison, une *«idole»* qu'il lui aurait fallu *«détrôner»* (p. 115).
- Pour Burke, James avait été *«conçu par la nature aussi bien pour être le fleuron d'une cour que pour moissonner des lauriers sur les champs de bataille»* (p. 65).

-Burke affirme n'être pas «*du petit-lait*» (p. 67).

- Craignant les dangers à venir, il pense que lui et James s'étaient «*précipités de la vergue au billot*» (p. 94), la «*vergue*» étant l'espar disposé en croix sur l'avant des mâts, et où étaient pendus les pirates, tandis que le «*billot*» était le bloc de bois sur lequel on appuyait la tête d'un aristocrate condamné à la décapitation.

-James se montre si avide d'argent qu'il est qualifié de «*sangsue*» (p. 107, 139), qui «*suçait le sang et la vie de Durrisdeer*» (p. 111).

-La mère de Mackellar «*était le sel de la terre*» (p. 116), souvenir d'une expression qu'on trouve dans l'«*Évangile selon Matthieu*» (5, 13) et symbolisant le rôle des croyants dans le monde en tant que préservateurs de la bonté et de la vérité, qui s'explique parce que le sel, à l'époque du Christ, était précieux pour sa capacité à conserver les aliments et à leur donner du goût ; ainsi, les disciples étaient appelés à apporter une saveur nouvelle et à préserver la bonté dans la société.

-La menace qui pesait sur Durrisdeer était une «*flèche*» qui «*était lancée*» et qui «*devait maintenant suivre sa course*» (p. 118).

-Pour Mackellar, Henry «*s'empêtrait dans les rets de son frère*» (p. 130).

-Henry, parlant de James, décida : «*Il faut qu'il boive sa Jessie Broun jusqu'à la lie*» (p. 133).

-La séduction d'Alison par James est décrite en termes militaires : il «*commença le siège [...]. La première tranchée fut ouverte par accident.*» (p. 135).

-Sa connivence avec le gouvernement anglais étant révélée, il apparut que James était «*touché à un défaut de la cuirasse*» (p. 141) ; dans le texte originel, on trouve : «*struck in a joint of his harness*».

-Après qu'il ait été révélé que James «*était un espion à la solde du Gouvernement*», il fut vite de nouveau «*au pinacle*» (p. 144).

-Au «*vieux lord*», Mackellar lance : «*C'est la porte des douleurs... qui conduit au Christ, qui conduit à Dieu : oh ! elle est grande ouverte.*» (p. 163).

-Protestant contre la destruction, par Alison, d'un document compromettant pour James, il lui reproche : «*Vous me retirez l'épée que je tenais à la main*» ; mais elle lui rétorque que ce document «*n'eût été qu'une épée de papier face à lui.*» (p. 178).

-En proie à sa «*maladie*» qui fait fluctuer ses propos, Henry «*faisait, tour à tour, l'autruche et le taureau*» (p. 182)

-Devant la question soudaine et surprenante d'Henry, Mackellar comprit qu'il avait «*intérêt à prendre le taureau par les cornes*» (p. 183).

-Pour Henry, sa femme avait «*toujours été le fardeau qui pesait sur ses pensées et l'aimant qui attirait son regard*» (p. 191).

-Mackellar, osant enfin «*adresser une remontrance*» à Henry, «*resta fidèle à son drapeau*» (p. 194), et «*brûla ses vaisseaux*» (p. 195).

-Alison, s'opposant aux efforts de Mackellar pour faire changer Henry d'attitude, lui assène : «*La corde est tendue à se rompre.*» (p. 196).

-Pour Mackellar parlant de la conduite de James avec Burke, en Inde, «*l'idée de trahison tarit complètement la faible source de son amitié*» (p. 202).

-Au retour de James, il le désigne comme «*l'oiseau de malheur*» (p. 204).

-À ce moment-là, Henry annonce à Mackellar : «*Nous devons débarrasser la maison de la vermine.*» (p. 206).

-Mackellar évalue la méchanceté de James : «*C'était toujours une vipère, mais qui crachait maintenant son venin sur une lime*» (p. 212).

-James menace : «*Je serai pour vous du vitriol dans la maison*» (p. 213).

-Mackellar, se reprochant son manque de vigilance à l'égard de James, reconnaît «*que le chien de garde était profondément endormi quand il fut soudain réveillé*» (p. 226).

-Pour lui, «*la haine et la peur ne constituent pas une bonne compagnie*» (p. 234).

-Il considère que, chez James, «*la grossièreté impudente [...]* se cachait sous le vernis de ses belles manières» (p. 235).

-Il constate, à New York, que «*la maîtresse*» d'Henry était «*la haine*», qu'elle «*lui donnait sa mine radieuse*» (p. 262), que «*sans aucun doute, il buvait à longs traits le nectar de la haine*» (p. 263).

- Prenant la notion de la «*maison*» de Durrisdeer au pied de la lettre, James menace Mackellar : «*Prenez garde, quand le toit s'écroulera, de ne pas être sous les ruines, vous aussi.*» (p. 269).
- Harris et ses complices sont qualifiés de «*chacals*» (p. 292).
- Mackellar voit se dresser une «*tapisserie de pins gelés*» (p. 314).
- Pour lui, la vie présente un «*fleuve de contingences qu'il nous faut, à tout prix, traverser tous les jours*» (p. 314).
- Ayant entendu le son de la pioche de Secundra dans la nuit, Sir William proposa «*une partie de chasse au clair de lune*» (p. 316).

Des personnifications :

- Mackellar prétend que ses «*cheveux blancs reposeront plus paisiblement sur l'oreiller quand cette dette aura été payée.*» (p. 30).
- Du fait des demandes d'argent de James, «*le domaine, en quelque sorte, gémissait sous ce fardeau*» (p. 111).
- Au moment du duel, il annonce à son frère : «*Si c'est qui vous tombez, je file loin de ce pays pour rejoindre mon argent, qui m'a précédé*» (p. 152).
- Pour Mackellar, le gouvernement, n'arrêtant pas James, «*s'était endormi profondément*» (p. 131).
- Pour lui, les «*yeux*» du «*vieux lord*» l'«*implorèrent de dire la vérité*» (p. 162).
- Il statue : «*La haine et la peur ne constituent pas une bonne compagnie ; mais je les ai goûtées en d'autres lieux, je me suis couché et levé en même temps qu'elles, j'ai mangé et bu avec elles, mais jamais, ni auparavant, ni ensuite, je n'ai été empoisonné aussi complètement, corps et âme, que je le fus à bord de la "Sans Pareille"*» (p. 234).
- Il dit que sa «*conscience [...] s'éloigne instinctivement*» de James (p. 248).

Des tableaux :

- «*Le 26 février 1757*», la région de Durrisdeer connut «*un temps hors de saison, un retour au cœur de l'hiver : aucun vent, un froid glacial, le monde tout recouvert de givre, le ciel bas et gris, la mer silencieuse et noire comme une carrière d'ardoise.*» (p. 145).
- Le 27 février régnait toujours ce «*temps rigoureux*» : «*Le froid empêchait de respirer ; les gens qui passaient fumaient comme des cheminées ; les bûches étaient empilées dans la vaste cheminée de la grand-salle ; quelques oiseaux printaniers, qui s'étaient déjà égarés dans nos contrées nordiques, assiégeaient les fenêtres du manoir, ou bien trottaient sur le gazon gelé, comme affolés. Vers midi, il y eut un bref rayon de soleil, révélant un beau paysage hivernal et givré de collines et de bois tout blancs. [...] De chaque ferme, de chaque maison de paysan, s'élevait une fumée qui montait droit dans l'air. Quand le jour déclina, la brume se reforma au-dessus de nous, la nuit qui tomba était sombre, sans un vent, sans une étoile, et excessivement froide : une nuit des plus hors de saison, digne d'événements étranges.*» (p. 147-148) - «*Il n'y avait pas un souffle de vent ; l'air paraissait figé. Et contracté par le gel [...] Les ténèbres formaient un toit au-dessus de nos têtes. On n'entendait pas [...] d'autre bruit que le crissement de nos pas sur le chemin gelé. Le froid de la nuit me tombait dessus comme un seau d'eau.*» (p. 151-152).
- Mackellar fait part de ce qu'il éprouva à son retour sur «*la scène du duel*» : «*Je crus sentir l'odeur du matin. Au même moment, il y eut une agitation dans les branches des sapins, qui fit à peu près le même bruit qu'une mer paisible, et avec les souffles d'air que nous ressentions sur le visage, la flamme de la chandelle vacilla.*» (p. 168). Puis «*survint une brusque rafale de vent gémissant, qui nous plongea immédiatement dans l'obscurité.*» (p. 169).
- Une promenade d'Henry et d'Alexander a lieu à «*l'époque de l'année où les bois ont pris leurs couleurs de printemps, les aubépines sont en fleurs et les oiseaux dans la saison où ils chantent le plus.*» (p. 188).
- James est de retour par «*une matinée froide et ensoleillée, avec une épaisse gelée blanche ; on entendait le chant particulièrement sonore et suave des merles autour du manoir de Durrisdeer, et le bruit de la mer dans toutes les pièces.*» (p. 203).
- Après le départ de la famille vers les États-Unis, Mackellar est sensible au décor : «*Le jour se leva sur le sommet des montagnes, à l'intérieur des terres, les oiseaux se mirent à chanter et la fumée des*

fermes à monter, au cœur des landes brunes», tandis que «le toit de Durrisdeer étincelait dans la lumière du matin, au bord de la mer» (p. 221).

-À New York, survient «une journée calme de ce qu'ils appellent "l'été indien", quand les bois se transformaient en or, en rose et en pourpre» (p. 264). Puis, le long de l'Hudson, Mackellar admira «les montagnes singulièrement embellies par les couleurs de l'automne» (p. 276).

-Il le fait encore quand l'expédition approche d'une «haute chaîne de montagnes», aux «sommets argentés», «à travers une forêt aux arbres effondrés, quadrillée par des torrents impétueux et parsemée d'énormes rochers» [...] ; sur les hauteurs, la neige tombait toutes les nuits ; mais sur les bois et les basses terres, le givre passait seulement comme un souffle. Toute la journée, le ciel était chargé de vilaines vapeurs dans lesquelles baignait le soleil, dont le faible éclat ressemblait à celui d'une pièce d'un shilling. Toute la journée, un vent monstrueusement froid, mais très pur à respirer, nous avait fouetté la joue gauche. Mais vers la fin de l'après-midi, le vent tomba ; les nuages, privés de renforts, se dispersèrent et s'évaporèrent. Le soleil se coucha derrière nous avec une splendeur hivernale, et la blanche crête des montagnes refléta son éclat mourant.» (p. 313). Dans la nuit, «la lune était portée par un ciel magnifique. Pas un souffle d'air, pas le moindre craquement de brindille ; les bruits de notre camp étaient étouffés et absorbés par le silence qui nous entourait. Maintenant que soleil et vent avaient tous deux disparus, il semblait presque faire chaud, comme un soir de juillet - singulière illusion des sens, alors que la terre, l'air et l'eau étaient contractés à l'extrême par l'intensité du gel.» [...] Le regard se posait, presque avec plaisir, sur cette tapisserie de pins gelés qui se dressaient sur des monticules irradiés par la lune, ou s'enfonçaient dans l'ombre de petites gorges.» (p. 314).

-Au cours de la «marche sur le sol accidenté de la forêt» «pour encercler Secundra en plein travail», «le givre craquait ; parfois la glace éclatait bruyamment sous nos pas ; et, au-dessus de nos têtes, nous avons la masse sombre des pins et la clarté intermittente de la lune. [...] Plusieurs gros rochers dispersés paraissaient noirs comme l'encre, au clair de lune. [...] Quand nous fûmes parvenus presque au sommet du versant, deux ou trois oiseaux prirent leur envol, et leur ombre noire plana dans le ciel éclairé par la lune.» (p. 316-317).

* * *

Ainsi, dans *“Le maître de Ballantrae”* comme dans la plupart de ses œuvres, Stevenson, bien loin de s'en tenir à la plus grande sobriété, eut une écriture variée, riche, extrêmement visuelle ; usa de toute une panoplie d'effets littéraires pour tendre toujours à une nette recherche de l'intensité.

L'intérêt documentaire

Si Stevenson n'eut pas le souci de la reconstitution précise d'une époque, d'un milieu (bien que, dans des lettres, il réclamait à ses correspondants des sources originales pour se documenter), il dispensa tout de même un ensemble d'informations sur différents pays, sur la société du XVIIIe siècle, sur la culture.

* * *

Différents pays

On peut d'abord examiner de quelle façon Stevenson satisfait son désir, bien défini dans *“The genesis of “The Master of Ballantrae””*, d'écrire «une histoire portant sur plusieurs pays», qu'il avait déjà désignés dans sa lettre du 6 janvier 1888 à son agent littéraire états-unien, Burlingame : *«l'Écosse, les États-Unis, l'Écosse, l'Inde, l'Écosse, puis de nouveau les États-Unis»*.

L'Écosse : Ce fut évidemment pour l'évocation de ce cadre de l'action que Stevenson fut le plus précis.

Il donna une grande place au climat de son pays natal dont, d'ailleurs, du fait de sa santé fragile, il ne cessa de se plaindre, le fuyant à travers le monde. En particulier à la fin du chapitre 8, il décrivit *«une nuit de gros temps»* (p. 227), où *«une violente bourrasque fondit sur le golfe de Solway, précipitant la*

pluie sur les grandes fenêtres» (p. 229), amena James à prévoir que Mackellar se ferait *«tremper comme une soupe»* (p. 228), tandis que celui-ci, resté seul, *«écoutait le tumulte de la tempête qui heurtait de front ce pignon du manoir», «les hurlements surnaturels du vent dans les tourelles, et la trépidation continue de tout le bâtiment», «la tempête semblant toujours sur le point d’entrer dans un grand fracas», «le hurlement du vent semblant se moquer de son inaction»* (p. 229). Le lendemain, Durrisdeer se trouva *«dans une brume épaisse et pénétrante»* (p. 230), et Mackellar se plaignit parce que le voyage vers Glasgow se fit *«par le même temps affreux : la brume nous assaillit de près, les cieux ne cessaient de me pleurer sur la tête»* (p. 231).

Avec *«le Solway», «le golfe de Solway»* (p. 229), où l'on pêche le saumon (p. 33,174), on a la mention d'un de ces golfes profonds, analogues aux fjords de Norvège, comme aussi celui de la Clyde (p. 234) où se trouve le port de Glasgow, et celui de la Tweed (p. 279), qui indentent le littoral de l'Écosse. Le Solway est situé tout à fait au Sud du pays, étant même partagé avec l'Angleterre (d'où la mention d'allées et venues de contrebandiers entre Durrisdeer et Cockermouth [p. 140]), ville anglaise sur l'autre rive, où est d'ailleurs arrivé James, qui venait donc d'Angleterre, pays où il était pourtant censé être poursuivi par la justice, et non de France, ce qui aurait été *«une si longue traversée»* [p. 140]).

Sur la rive écossaise, qui comporte *«la côte de Cartmore»* (p. 220), s'élèvent des collines : le *«Griffel»* (p. 107), *«le Muckle Ross»* (p. 119, 188) sur lequel Mackellar remarque *«la fumée d'un signal allumé»* (p. 119), le *«promontoire qu'on appelle Craig Head»* qu'il escalade (p. 119). *«À l'intérieur des terres»,* il y a des *«montagnes»* (p. 221) et *«la lande»* (p. 220, 221, 231) où pousse la *«bruyère»* que cueillent Henry et Alexander (p. 187), des *«collines recouvertes de landes, où l'on n'entendait pas d'autre bruit que le cri des oiseaux dans la bruyère humide et le débit des torrents gonflés»* (p. 231). Henry évoque un moment de bonheur dans sa jeunesse, une excursion de pêche *«un peu en dessous des Aigles... où le torrent coule très encaissé sous un bois de sorbiers»* (p. 280).

Le manoir de Durrisdeer se situerait *«au bord de la mer»* (p. 221), près d'une *«crique»* (p. 109), près aussi d'une *«abbaye»* (p. 36, 220). C'est *«la demeure des ancêtres»* (p. 219) qui y *«ont soutenu plusieurs sièges»* (p. 223), et dont *«les sombres portraits sont alignés dans la grand-salle»* (p. 223). Il a été *«construit à la mode française, ou peut-être italienne»* (p. 46). D'un côté, il s'ouvre, par une *«poterne»* (p. 218, 220) sur un *«chemin forestier»* (p. 218, 220) ; de l'autre, il est précédé d'une *«grande charmille»* [allée bordée de charmes], d'une *«sombre charmille»* (p. 119, 121, 188, 189) où *«le bois est dense et toujours vert»* (p. 121), et qui conduit au bord de la mer. Alors que James qualifie l'endroit de *«morne trou»* (p. 131), au moment de le quitter pour l'Amérique, il apparaît à Mackellar comme *«un lieu voué à la mélancolie»* (p. 230).

Le manoir serait proche de *«la ville de Sainte-Bride»* (p. 31, 207, 208, 216, 228), qui est imaginaire, comme l'est aussi *«l'estuaire de Swift»* (p. 43) sur lequel elle se trouverait, comme le sont aussi les noms Durrisdeer et Ballantrae, même si on trouve «Durisdeer» (avec un seul «r») et Ballantrae dans le Sud-Ouest de l'Écosse. Il s'agissait, pour Stevenson, de bien maintenir le caractère fictif de la famille qu'il avait inventée, tout en veillant, comme cela a été montré plus haut, à accréditer sa fiction ! Tout ceci se situe dans la partie sud de l'Écosse qu'on appelle les "Lowlands", par opposition à la partie nord, les "Highlands", région montagneuse (*«les montagnes des Highlands»* [p. 53]) où survivaient les traditions claniques ; qui est évoquée par :

-*«les bruyères des Highlands»* où se trouve Culloden (p. 41) ;

-*«le loch»*, mot écossais désignant soit un lac très allongé, au fond d'une vallée, soit une vallée envahie par la mer, ce qui est le cas pour celui qu'atteignent James et Burke (p. 68) ;

-*«le Great Minch»* (p. 69), détroit entre la côte nord-ouest de l'Écosse et l'est des îles Hébrides.

L'habitant d'Édimbourg, la capitale de l'Écosse, qu'est Mackellar nous parle de *«Figgate Whins»*, un faubourg où *«les enfants de Leith»*, un beau quartier, écoutaient les histoires d'un *«vieux marin»* qui habitait une maison à laquelle il avait *«donné le nom de Portobello»* (p. 217) ; or Portobello est en fait le nom du faubourg qui, au XVIIIe siècle, s'appelait Figgate Whins !

Ajoutons encore que le pays est divisé en «*comtés*» (p. 164) dans chacun desquels le «*shérif*» (p. 43) est le magistrat chargé de l'application de la loi, tandis que «*le Lord Président*» (p. 37), président du conseil privé du roi, est le juge le plus important en Écosse.

L'Histoire de l'Écosse sert de base au roman.

Stevenson évoqua la lointaine «*époque de David 1er*» (p. 30) qui fut roi d'Écosse de 1124 à sa mort en 1153 ; il accueillit dans son pays une aristocratie anglo-normande qui joua un grand rôle dans l'histoire du royaume ; il réorganisa l'Église écossaise sur les modèles anglais et européen, et fonda de nombreuses communautés religieuses sur les modèles cistercien et augustinien.

Stevenson indiqua que le XVIIe siècle connut les «*histoires de Claverhouse*» (p. 45) ; il s'agit de John Graham of Claverhouse (1648-1689) qui réprima militairement le protestantisme en Écosse sous le roi catholique Jacques II.

A surtout de l'importance l'insurrection de 1745.

Elle fut la dernière résurgence d'une lutte commencée plusieurs décennies auparavant, où se joua l'indépendance politique et religieuse de l'Écosse. Depuis la Glorieuse Révolution de 1688-1689, qui avait vu le roi catholique, le Stuart Jacques II d'Angleterre (et Jacques VII d'Écosse) être chassé du pouvoir par son gendre, le protestant Guillaume III d'Orange, même si, en 1707, avait été conclu l'Acte d'Union entre le royaume d'Angleterre et le royaume d'Écosse pour former le royaume de Grande-Bretagne, les Écossais étaient politiquement séparés en deux partis :

-D'un côté, les Jacobites, appelés ainsi en raison de leur fidélité à Jacques Stuart, qui portaient «*la cocarde blanche au chapeau*» (p. 36) ; qui soutenaient la dynastie détrônée, considéraient comme usurpateurs les rois et les reines britanniques, restaient attachés à un passé, soutenus par les monarchies catholiques française et espagnole.

-De l'autre, les Whigs, les opposants à un roi catholique absolutiste, les partisans du nouveau roi et du pouvoir anglais, qui adoptaient de nouvelles valeurs, se pliaient aux réalités matérielles de la Grande-Bretagne du XVIIIe siècle, avaient de nouveaux projets ; en Angleterre, ils avaient accédé complètement au pouvoir lors de l'avènement de la dynastie hanovrienne, qui gouverna sans partage pendant plusieurs décennies en s'appuyant surtout sur la bourgeoisie commerçante.

Autour du fils de Jacques II, des Jacobites réfugiés à la cour de Louis XIV essayèrent à plusieurs reprises de reprendre le pouvoir, en tentant des débarquements, en 1708, 1715 et 1719, sans succès. Né à Rome en 1720, le prince Charles-Édouard Stuart, surnommé «*Bonnie prince Charlie*», passa son enfance en Italie, et participa au siège de Gaète en 1734 avec les troupes espagnoles. En décembre 1743, son père, Jacques-Édouard (dit «*le Chevalier de Saint-Georges*»), le nomma prince régent, et lui donna l'autorité d'agir en son nom. Il décida de tenter, si nécessaire par la force des armes, de reprendre son trône, qui était occupé par le roi Georges II, le représentant de la nouvelle dynastie des Hanovre qui étaient protestants. Venant de France (où les Stuarts et les Jacobites étaient protégés par Louis XV, d'où la présence sur la côte de l'Écosse du navire «*la "Sainte Marie-des Anges", en provenance du Havre-de-Grâce*» dont le capitaine, cependant, est un Irlandais [p. 68]), avec sept compagnons, Charles-Édouard débarqua, le 23 juillet 1745, à Eriskay, une île des Hébrides ; puis, en canot, il arriva au «*Loch nan Uamh*», à l'ouest de Glenfinnan. Il espérait le soutien d'une flotte française ; mais celle-ci vit sa route barrée par une flotte anglaise. Cependant, il reçut l'adhésion des hommes du clan Donald, qui furent suivis, après plusieurs jours, par d'autres MacDonalld, mais aussi par des Cameron et des MacDonnell, donc des «*Highlanders*» (p. 37), les uns catholiques, d'autres protestants, rassemblés dans un ultime sursaut patriotique, tandis que les «*Lowlanders*» allaient demeurer plutôt loyalistes.

Ce fut en cette année particulièrement tragique pour les Écossais, qui subirent alors un grand traumatisme collectif, que la famille Durie faisant, comme de nombreuses familles, face à un dilemme, jugea prudent d'adopter une stratégie opportuniste ; de se partager entre les deux camps, celui des rebelles et celui du roi, de façon à être sûre de miser sur le «*bon cheval*» quelle que soit l'issue de la lutte ; de s'assurer que leur statut de seigneurs et leur domaine soient préservés. Logiquement, c'était James qui, en tant qu'aîné, aurait dû être celui qui reste au manoir afin de montrer sa loyauté au roi

George ; et ç'aurait été plutôt au cadet, Henry, de s'engager auprès des Jacobites. Mais, si la famille était divisée entre deux figures écossaises typiques : celle de l'aventurier farouche et fougueux, et celle du propriétaire terrien frugal et travailleur, c'était l'aîné qui avait le goût de l'aventure, et qui, malgré l'avis contraire de son père et de son frère, obtint de partir soutenir la cause des rebelles, scellant ainsi son destin.

Il entra donc dans la troupe que le prince Charles-Édouard fut enfin capable de lever. Lorsque celui-ci estima qu'il avait réuni suffisamment d'hommes, le 19 août 1745, il déploya son étendard royal, et revendiqua les trônes d'Écosse et d'Angleterre au nom de son père, James Stuart, le «Vieux Prétendant». Il marcha sur Perth, puis sur Édimbourg qui se rendit rapidement, et où il tint sa cour six semaines au palais de Holyrood. Il défait ensuite la seule armée gouvernementale anglaise à la bataille de Preston Pans, le 21 septembre 1745. En novembre, il se trouva à la tête d'une armée de six mille hommes. Les 14-15 novembre, il fit le siège de Carlisle, ville du comté de Cumberland, au Nord-Ouest de l'Angleterre, dont il s'empara, le domestique Macconochie y ayant vu «*le Maître chevauchant au côté du prince, en haute faveur*» (p. 34), pouvant montrer «*la lettre de Carlisle, qui portait encore l'empreinte du fer à cheval*» (p. 50), ce qui, d'ailleurs, est énigmatique (la lettre de qui? envoyée à qui?). Charles-Édouard décida alors de marcher sur Londres, et atteignit Derby à deux cents kilomètres de la capitale au début de décembre. Mais ses conseillers le convinquirent de se retirer dans les "Highlands". De retour en Écosse, il fut encore, le 28 janvier 1746, vainqueur à Falkirk. Mais il fut poursuivi par le duc de Cumberland, fils du roi George II et général des armées anglaises. Du fait de l'infériorité numérique de ses troupes, il fut, le 16 avril 1746, écrasé par l'armée anglaise lors de la célèbre bataille de Culloden, où auraient péri 8 000 hommes, bataille qui allait laisser longtemps, dans la conscience des Écossais, le sentiment d'une catastrophe car elle mettait fin à leur rêve de restauration et d'indépendance. Charles-Édouard fut alors obligé de se cacher, et ne réussit qu'avec des peines inouïes à regagner la France.

Les historiens, qu'ils soient anglais ou écossais, s'accordent pour dire que la défaite fut suivie d'une répression particulièrement brutale et disproportionnée : pendant plusieurs semaines, les survivants jacobites furent pourchassés et massacrés, tandis qu'une grande partie des prisonniers fut déportée aux Antilles ; la violence de cette répression valut au duc de Cumberland le surnom de «Butcher Cumberland». Par ailleurs, la couronne anglaise se lança dans une vaste opération de mise au pas des "Highlands", foyer de la rébellion jacobite : en 1746 et 1747, des lois interdirent le port d'armes, l'utilisation de la cornemuse et du tartan, et abolirent les juridictions héréditaires d'Écosse, fondement du pouvoir judiciaire détenu par les clans des "Highlands" ; à partir de 1748, on construisit un gigantesque fort militaire près d'Inverness.

Il est dit dans le roman que la défaite fut causée par «*la trahison des Macdonald*» (p. 40) alors que, en fait, ce ne fut que le clan "MacDonald of Sleat" qui forma deux bataillons venus à l'aide du gouvernement britannique. Il est dit surtout, par Tam Macmorland, qui était parti avec James, que celui-ci (qui, page 268, fustige «*ce sot de prince Charlie*») y aurait trouvé la mort. À son retour, il prétendit que Henry avait trahi son frère et ses hommes ; il est vrai que, comme cela avait été prévu, il alla «*offrir son épée*» au roi George II ; que son père et lui correspondirent avec «*Lord Président Culloden*» (p. 305-306), c'est-à-dire Duncan Forbes (1685-1747), qui, pendant l'insurrection de 1745, dissuada un bon nombre de clans écossais des "Highlands" de rejoindre les troupes jacobites, leur faisant entendre la voix de la raison (d'où la comparaison entre sa situation et celle de Sir William Johnson face aux Indiens [p. 305-306]). Quant à «*Lord George*» (p. 38), c'était Lord George Murray, principal commandant de l'armée écossaise.

Ainsi, après la défaite, le «*vieux lord*» et Henry, comme de nombreux Écossais, prirent ouvertement parti pour les Anglais, choisirent de marquer leur fidélité au roi George.

Se présente alors à Durrisdeer le colonel Burke qui «*était l'un de ces Irlandais de la suite du prince [Charles-Édouard] qui firent tant de mal à sa cause, et que détestaient tant les Écossais à l'époque de l'Insurrection*» (p. 60), James ayant «*surpris tout le monde en s'alliant avec ces gens-là*» (p. 60) ; après la défaite de Culloden, ils étaient devenus «*plus impopulaires que jamais*» (p. 65) car le prince, qui n'était plus accompagné que d'Irlandais (dont un dénommé Edward Burke, le personnage de Stevenson serait donc historique !), aurait été incité par eux à quitter le champ de bataille pour se

réfugier en France, alors que les Écossais auraient voulu continuer la lutte sous la forme d'une guérilla, une importante troupe s'étant d'ailleurs rassemblée à Ruthven (localité mentionnée page 65). Mais le prince ne la rejoignit jamais, et, escorté de deux ou trois compagnons et déguisé en femme, erra durant cinq mois dans les Highlands de l'Ouest et dans les Hébrides extérieures, avant de pouvoir embarquer sur un navire français qui le ramena en France, pays où se réfugièrent d'autres Jacobites, d'où la mention des «*exilés de France*» (p. 135), dont Burke et James.

Ceux-ci avaient, après la défaite, refusé d'attendre suffisamment longtemps pour voir s'ils n'auraient pu venir au secours du prince, avaient plutôt pris la fuite, s'étaient retrouvés et s'étaient alliés. Ils rencontrèrent alors «*un homme d'Appin* [une localité de la côte ouest de l'Écosse, dans le comté d'Argyll], *Alan Black Stewart*» dont Mackellar se demande, dans une note aux "*Mémoires*" de Burke, s'il ne «*s'agirait pas d'Allan Breck Stewart, connu par la suite comme le meurtrier d'Appin*» (p. 66), cet homme ayant été un combattant jacobite à Culloden, qui avait, lui aussi, fui le champ de bataille, s'était réfugié en France, était revenu en Écosse pour y recueillir des fonds susceptibles d'aider la cause des Stuarts au moment où, en 1752, fut assassiné, à Appin, un agent du gouvernement britannique, Colin Roy Campbell de Glenure, événement que Stevenson allait mentionner dans ses romans "*Enlevé*" (1888) et "*Catriona*" (1893).

Après l'aventure sur le bateau des pirates, on voit James révéler au «*marchand d'Albany*» que lui et Burke sont des «*Jacobites en fuite*» dont la «*tête est mise à prix*» (p. 93). On peut penser que, si cet homme les accueille à son bord, c'est parce que les premiers colons anglais en Amérique avaient été, eux aussi, des dissidents.

Après l'aventure en Amérique, James et Burke se rendirent en France, pays dont Burke dit que s'y trouve «*le peuple le plus policé de la terre*» (p. 95), où il aurait «*connu des maréchaux*» (p. 72), où il aurait été reçu «*chevalier de l'ordre de Saint-Louis*» (p. 64), distinction qui récompensait les officiers catholiques les plus valeureux ayant au moins dix ans de présence au sein des régiments du royaume, quelle que soit leur condition de naissance. Il révèle que James (qui ne se serait attaché au «*prince*» que parce qu'il y voyait la possibilité d'y gagner argent et haute position ; qu'il n'était auprès de lui qu'un vil flatteur, l'approuvant en toutes circonstances ; qu'il n'était qu'un importun querelleur) profitait, en France, d'une pension versée par le «*Secours Écossais*» (p. 109), le roi de France soutenant ainsi les Écossais qui, du fait de leur participation à la rébellion jacobite, avaient été contraints de quitter le pays, et avaient perdu leurs propriétés.

Quand Burke vient à Durrissdeer, on le voit essayer de s'assurer que Mackellar est «*du parti des honnêtes gens*» (p. 59), et manifester sa méfiance à l'égard de Macconochie qu'il est «*sûr d'avoir vu devant Carlisle*» (p. 60).

Au retour de James à Durrissdeer, Henry ne peut «*mettre cet homme à la porte*» car, du fait de son engagement avec le prince, il est populaire dans le pays qui «*s'enflammerait*» contre son frère (p. 178). James prétendit alors faire face à la menace qu'aurait fait peser sur lui le gouvernement britannique («*qui avait mis sa tête à prix*» [p. 131]). Or Mackellar découvrit, dans ses papiers, «*les copies de ses rapports au ministre des Affaires étrangères anglais, avec les originaux des réponses du ministre : une collection fort compromettante, dont la publication entraînerait le déshonneur total du Maître et la mise à prix de sa personne*» (p. 171) ; en effet, cela prouvait qu'il trahissait les Jacobites, qu'il s'était vendu au gouvernement anglais, qu'il était «*devenu espion à gages*» (p. 256), ce qui explique que son retour se soit fait sans encombre. Mackellar juge que «*l'homme était à [s]a merci.*» (p. 171) ; mais il eut beau révéler cette «*infamie*» (p. 257), cela n'ébranla pas la foi que le «*vieux lord*» et Alison avaient en James.

Le ressentiment contre l'insurrection apparaît encore quand il est question des «*fariboles mensongères d'un pamphlétaire whig déclamant contre l'indulgence à l'égard des Jacobites*» (p. 274).

Lorsque, dans le dernier quart du XIXe siècle, Stevenson donna une place dans son roman à cet événement traumatique que fut l'insurrection de 1745, le passage du temps avait eu pour conséquence que, d'une part, on en faisait un récit collectif transformé par le mythe car, dans une perspective romantique, on y voyait le sursaut épique d'un peuple voué à disparaître, et qui s'éteint dans un ultime combat héroïque, tandis que, d'autre part, les jacobites étaient considérés comme une

organisation sociale attardée et périphérique, que l'avancée du progrès historique conduirait inévitablement à la mort.

Or Stevenson, qui, comme tout Écossais, était conscient de la portée considérable de ces événements dans la construction de son identité, eut, en 1880, le projet d'écrire un grand ouvrage historique sur les Highlands, recueillit même, pendant l'année qui suivit, une importante documentation couvrant notamment les deux épisodes majeurs de l'histoire des Highlands que sont les soulèvements jacobites de 1715 et de 1745, ainsi que les bouleversements qui en découlèrent sur le mode de vie des Highlanders. En effet, toute sa vie, il eut pour l'Histoire un intérêt presque scientifique, sinon une passion souvent sous-estimée, qui a pu aller jusqu'à la monomanie, qui fit même que, en 1881, il postula la chaire de loi constitutionnelle et d'histoire à l'Université d'Édimbourg, sa candidature étant, sur la base de témoignages extérieurs, non seulement concevable mais plausible avant d'être toutefois rejetée. Pourtant, on peut considérer qu'il sacrifia la puissance de ce contenu historique à la conduite du drame, ne fit de l'insurrection qu'une référence pourvoyeuse de destins individuels.

L'Inde

On a vu que, dans "*The genesis of "The Master of Ballantrae"*", Stevenson indiqua que c'est son oncle qui lui donna l'idée de faire intervenir dans son histoire un fakir indien. Il se crut alors obligé d'inventer la rencontre entre James et ce fakir, Secundra Dass, et, pour cela, ce qui satisfaisait son désir d'une action se déroulant en plusieurs points du globe, d'envoyer son Écossais en Inde, de lui donner «*l'intention de faire fortune aux Indes françaises*» (p. 138).

Il pouvait s'appuyer sur le fait que, si, au début du XVIII^e siècle, les Britanniques avaient obtenu la part essentielle du commerce de l'Europe avec l'Inde, les Français y étaient devenus des rivaux redoutables à l'époque de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748). On pourrait penser que ce fut alors que James se «*ménagea une place dans l'Inde avec des soins infinis*» (p. 269), auprès, semble-t-il, d'un «*rajah*». D'autre part, dans sa lettre, datée de juillet 1756, Burke indique que James lui a parlé «*d'une aventure aux Indes*», et, comme il ajoute qu'il y a lui-même «*quelque espoir d'accompagner [son] illustre compatriote, Mr Lally*», on peut penser que son projet correspond à l'expédition en Inde de Lally-Tollendal qui allait échouer, parce que arriva en Inde «*Clive*» (p. 269), le major-général Robert Clive, qui, peu à peu, força tous les rajahs du Bihar, du Bengale et de l'Orissa à reconnaître la domination anglaise, fondant ainsi l'Empire britannique des Indes, et que, en conséquence, à la fin de la guerre de Sept Ans, en 1763, les Français étaient complètement défaits. Ce serait alors que, selon James, son «*rajah fut emporté*», tandis que lui «*échappa à la catastrophe*» (p. 269).

Dans "*The genesis of "The Master of Ballantrae"*", Stevenson reconnut : «*Cette Inde m'était étrange car je ne la connaissais que par les livres ; je n'avais jamais connu aucun Indien vivant, sauf un Parsi, qui était membre de mon club à Londres, qui semblait aussi civilisé et aussi occidental que moi.*» Mais, voulant tout de même lui consacrer un chapitre (en fait très court et quelque peu inutile), il ne fit qu'esquisser l'image qu'il donne du pays, qui n'est faite que de clichés.

Sont des éléments de couleur locale :

-«*Une paire de babouches et un turban*» (p. 199, 201) ;

-«*Une large véranda*» (p. 199) ;

-Le «*riz dont l'étranger faisait sa nourriture*» (p. 219) ;

-«*Un mohur d'or*» (p. 201), une pièce de monnaie valant quinze roupies ;

-«*Une rosée qui, dans ce pays, est très malsaine, surtout pour les Blancs*» (p. 199) ;

-Des hommes «*assis, jambes croisées, à l'orientale*», tous deux étant «*enveloppés de mousselines, comme deux indigènes*» (p. 199) ;

-Un «*cipaye*» (p. 198), c'est-à-dire un soldat indigène recruté par les colonisateurs (la plupart le furent par les Britanniques mais celui de Burke «*avait servi des années sous les couleurs françaises*») et encadré par des officiers européens ;

-Un «*rajah*» (p. 269), un souverain local ;

-Le «*dialecte barbare du pays*» (p. 200), une «*langue des Tropiques*» qui, pour Mackellar, était «*aussi inintelligible que le pépiement des oiseaux*» (p. 232), une des langues de l'Inde, l'hindoustani

(p. 205, 219), nom que Stevenson orthographia d'abord «*Hindustanee*» (trois fois au chapitre 8) puis «*hindoustani*» (deux fois au chapitre 11), ce qui n'est pas très sérieux ! Dans cette langue figure le mot «*sahib*» (p. 200, 201, 202) qui signifie «maître». James aurait appris cette langue, ce qui n'est guère vraisemblable car les colonisateurs européens ne se donnaient évidemment pas une telle peine, et c'étaient les colonisés qui devaient s'astreindre à l'usage maladroit des langues occidentales (comme on le constate quand Secundra parle anglais). Mais, plus invraisemblable encore, on lit que «*Harris parlait plusieurs langues de l'Inde*» (p. 290) !

-Les «*antiques cités de l'Inde*» (p. 217) ;

-«*Coromandel*» (p. 309), la côte de Coromandel, située au sud-est de l'Inde, d'où James a «ramené» Secundra Dass, et où se trouve en effet la ville de Madras, qui était un des comptoirs français.

Par contre, n'ont rien d'indien «*ces derviches mendiants dont nous parle Mr Galland dans ses contes*» et auxquels se compare Burke (p. 198). En fait, ce texte fut, par le traducteur, Alain Jumeau, substitué à celui de Stevenson qui avait écrit que Burke se voyait «*like one of those calendars with whom Mr Galland has made us acquainted in his elegant tales*», c'est-à-dire dans «*Les mille et une nuits*» qui avaient été traduites en français par l'orientaliste Antoine Galland, de 1704 à 1717, et où on trouve en effet la mention de «trois calenders, fils de rois», qui font l'objet d'une histoire, chacun en racontant ensuite une ; ces «*derviches mendiants*» sont tout à fait contestables puisque les derviches sont des religieux musulmans appartenant à une confrérie, en Perse, en Turquie, en Syrie.

Si le choix de l'Inde était important pour Stevenson, il reste que cela entraîna une confusion entre l'Indien qu'est Secundra et les Indiens qui habitent l'Amérique, car l'écrivain ne put utiliser le terme récent qu'est «Amérindiens» !

L'Amérique du Nord :

Après avoir raconté l'aventure de James et Burke sur la «*Sarah*», le bateau des pirates, Stevenson indique qu'ils voulaient «*gagner la colonie*» (p. 87), sans plus. On peut supposer qu'il s'agit d'une des colonies anglaises en Amérique du Nord ; qu'a donc eu lieu, sans qu'il en ait été fait mention, la traversée de l'Atlantique, dont c'est seulement plus loin dans le roman qu'il est précisé que ce cela représente «*quatre mille miles [sic] d'océan*» (p. 269). James et Burke rencontrèrent «*un marchand et ses nègres, dont le port d'attache était Albany, dans la province de New York*», qui «*revenait des Antilles*» (p. 93).

On avait appris auparavant que le «*port de carénage*» dont la «*Sarah*» avait besoin «*était dans l'estuaire d'un fleuve, au milieu des marécages*» (p. 80) ; que les fugitifs se trouvèrent dans un grand marais «*malsain*» (p. 87) où «*la chaleur était accablante, l'atmosphère singulièrement lourde, les fourrés aussi denses qu'une brousse, tandis que les moustiques pullulaient à un tel point que chacun avançait sous sa propre nuée*» (p. 87). On apprend ensuite que les fugitifs sont «*jetés sur la côte des provinces du Sud, à mille miles [sic] de tout établissement français*» (p. 90), sans qu'il soit expliqué de quelle façon ils auraient pu déterminer cette situation ! Ces «*provinces du Sud*» pourraient être la Virginie ou la Caroline, par rapport aux provinces du Nord qui seraient ce qu'on appelle la Nouvelle Angleterre, au Nord de laquelle s'étendait la Nouvelle-France, où les Jacobites, que protégeaient les rois de France, pouvaient espérer trouver refuge.

On peut déceler un trait américain quand il est dit que Burke fait «*griller un peu de maïs*» (p. 101), et que, plus loin, James a pour nourriture «*un repas frugal de porridge de maïs et de lait*» (p. 267), puisque cette céréale ne poussait alors que sur ce continent.

Stevenson, étant venu s'établir à Saranac Lake, au nord de l'État de New York, eut l'idée d'utiliser sa relative connaissance de la région pour situer une grande partie de l'action de son roman dans ce que Alison considère comme un «*pays sauvage*» (p. 208), Mackellar, comme «*un pays barbare*» (p. 220 - le choix du mot peut étonner car ne peuvent être qualifiés ainsi que des êtres humains), où se trouvent des «*contrées sauvages, solitaires et glacées*» (p. 269).

De la «*province*» de New York est bien mentionné le «*climat rude*» (p. 277), très variable : si l'été fait subir «*une chaleur suffocante*», elle est «*très vite remplacée par d'étonnantes pluies torrentielles*» (p. 253) ; en automne, on profite de cette période appelée «*l'été indien*», quand les bois se

transformaient en or, en rose et en pourpre» (p. 264) ; mais il faut se hâter «*avant la chute des neiges*», et, en effet, «*il tomba quelques flocons, même en Albany*», de «*ciels sinistres*», poussés par «*des vents violents*», faisant subir un «*froid extrême*» (p. 277) contre lequel il faut se couvrir d'«*une infinité de fourrures*» (p. 312). Puis, quand Mackellar participe à l'expédition de Sir William Johnson, qui s'est munie d'«*un arsenal de raquettes pour permettre d'avancer lorsque la neige, inévitablement, tomberait*» (p. 313), il indique : «*Le temps était très rigoureux, les journées bien dégagées au début, mais les nuits glacées, dès le départ. Un vent pénible et pénétrant soufflait la plupart du temps, si bien que, lorsque nous étions assis dans le bateau, nous avions les doigts tout bleus, et le soir, tandis que nous nous rôtissions la figure devant le feu, nous avions l'impression d'avoir sur le dos des vêtements de papier*» (p. 285) - «*La nuit était d'un froid mortel ; la rigueur du gel saisissait et mordait à travers les couvertures*», entraînant «*l'engourdissement des jambes*» des «*dormeurs enroulés dans leurs peaux de bêtes*», lui-même étant «*emmitouflé dans son manteau raide en peau de bison*», tandis que son «*souffle fumait de [s]es narines écorchées*» (p. 287). Plus loin, on s'étonne de l'enchaînement : «*Il avait gelé pendant la nuit, le sol était très dur ; et dès le lever du soleil, il y eut un bon dégel*» (p. 294) car, en fait, l'aube est le moment où le plus froid est le plus intense !

On a des aperçus de :

-New York, «*petite ville*» (p. 253) coloniale, de cette «*province*» dont les habitants sont, comme il se doit, des «*provinciaux en émoi à cause de l'animation inhabituelle qui régnait dans le port*» (p. 269-270) à l'arrivée d'un bateau venu d'Angleterre, ce qui marque bien la condescendance des métropolitains !

-L'Hudson, «*un très beau fleuve*» (p. 95), désigné pourtant plus loin comme une «*belle rivière*» (p. 276 - le traducteur a donc laissé passer cet anglicisme !), qui est très large (c'est en fait d'abord un estuaire marin) et qui est navigable très loin, qui est admiré pour ses «*rivages verdoyants*» ; qui, au-delà d'Albany, est imaginé comme «*coulant entre de hautes montagnes recouvertes de bois*», «*tumultueux, parmi les pointes de glace*» (p. 287) ; dont les sources (pourquoi ce pluriel?) se trouvent, selon Stevenson, «*près de Crown Point, où les Français avaient un fort dans les bois, sur le lac Champlain*» (p. 97), le fort Saint-Frédéric qui avait été établi dès 1727 pour sécuriser les limites de la Nouvelle-France face aux incursions des habitants de la Nouvelle-Angleterre, et dont, d'ailleurs, dans le roman, «*un détachement*» recueille les deux fugitifs (p. 103).

Or, ayant dû trop rapidement observer une carte de la région, Stevenson commit ainsi une grave erreur car, en fait, la source de l'Hudson se trouve sur le flanc ouest du mont Marcy (le point culminant des Adirondacks, à 1629 m.) ; il a pris pour un cours d'eau coulant du Nord au Sud la partie sud, longue et étroite, du lac Champlain (désigné, non sans exagération, comme étant une «*mer intérieure*» [p. 312]), dont les eaux se déversent vers le Nord, dans la rivière Richelieu qui, elle-même, se jette dans le Saint-Laurent !

-La ville d'Albany, dont les gens «*s'occupaient beaucoup, à l'époque, de contrebande dans les territoires sauvages avec les Indiens et les Français. Ces activités, parfaitement illégales, relâchaient leur fidélité à la couronne et, comme elles les mettaient en relation avec le peuple le plus policé de la terre [le peuple français !], ils s'en trouvaient partagés dans leurs sympathies politiques. Bref, comme tous les contrebandiers du monde, c'étaient des espions et des agents tout trouvés pour l'un ou l'autre parti.*» (p. 94-95) ; qui «*était pleine des milices de la province, et partout on parlait de massacrer les Français*» (p. 95).

-La région des Adirondacks, l'«*effrayante forêt sauvage*» avec «*ses fourrés, ses marécages, ses rochers escarpés, ses rivières impétueuses et ses chutes d'eau stupéfiantes*», «*décor barbare*» dans lequel James et Burke devaient «*peiner tout le jour, tantôt pagayant, tantôt portant leur canoë sur leurs épaules*» lors des portages (p. 97, 290, 292) ; où l'on entend les «*hurlements des loups et autres bêtes féroces*» (p. 96-97) ; qui est hantée de trafiquants, d'aventuriers patibulaires et d'Indiens sur le sentier de la guerre, et pratiquant leurs «*ruses de guerre*» (p. 289).

-Les coureurs des bois, tour à tour éclaireurs, guides, chasseurs et trappeurs, que sont Chew et Mountain ; celui-ci «*avait non seulement vécu et chassé avec les sauvages, mais aussi combattu et acquis quelque réputation parmi eux. Il pouvait se déplacer dans les bois sans bruit et suivre une piste comme un chien.*» (p. 289), ce qui n'autorisait tout de même pas Stevenson à prétendre que les

«poursuivants» de James aient pu «*retrouver son odeur*» (p. 294) ! il se vante que «*peu d'hommes auraient pu suivre la piste*» de James qui s'était échappé, et «*il décida, par orgueil, de procéder seul à sa capture*» (p. 294) ; on comprend que, quand il monta la garde, il «*vit aux étoiles qu'il avait fini sa faction*» (p. 303) ; mais on s'étonne que ces deux hommes qui sont censés être robustes, être parfaitement accoutumés aux difficultés de la forêt et du climat, se révèlent soudains si faibles dans leurs expéditions au cœur de la nature sauvage, le premier au point d'expirer, le second devant «*soigner de terribles engelures*» (p. 308) et voyant, quand James lui paraît «*un homme bien décidé*», «*tout son courage l'abandonner comme le rhum s'échappe d'une bouteille*» (p. 294) !

-Les Amérindiens, qualifiés d'«*Indiens sauvages*» (p. 265) parce qu'ils sont «*sur le sentier de la guerre*» (p. 95, 97), qu'ils ont «*déterré la hache de guerre*» (p. 285), qu'ils pratiquent avec les «*ruses de guerre des Indiens*» (p. 289), apparaissant alors «*torse nu, enduits de graisse et de suie, et peints avec du blanc de céruse et du vermillon, selon leurs coutumes barbares. Ils s'avançaient l'un derrière l'autre, comme une file d'oies, en trottant d'un bon pas.*» (p. 102), étant des «*diables peints, poussant des cris particulièrement horribles et brandissant leurs hachettes*» (p. 97) avec lesquelles ils faisaient des «*scalps*» (p. 95). Il est question d'«*Indiens des deux camps*» (p. 95), parce que la cupidité ou la fierté les faisaient participer à ce qu'on appelle, du côté français, la guerre de la Conquête, du côté états-unien, la "French and Indian war" (la «*guerre contre les Français et les Indiens*»), des affrontements, qui eurent lieu de 1754 à 1763, soit avant et pendant la guerre de Sept Ans, entre, d'un côté, les Français, leurs milices de la Nouvelle-France et leurs alliés abénakis ou algonquins, et, d'un autre côté, les Britanniques, leurs milices et leurs alliés iroquois ou «*adirondacks*» (p. 98), le mot, qui signifie «*mangeur d'arbres*», étant d'ailleurs un sarcasme qui leur était appliqué par les Hodinosonis ou Iroquois.

En conséquence, les deux fugitifs, James et Burke, qui essayaient de se rendre en Nouvelle-France, connurent, selon Burke, «*la partie la plus critique de leur itinéraire, où ils pouvaient tout aussi bien s'attendre à tomber entre les mains des Français que des Anglais*» (p. 97-98) car les Amérindiens «*ramenaient des prisonniers, et (pire encore) des scalps d'hommes et de femmes, pour lesquels on les payait selon un tarif établi*» (p. 95). Plus loin sont évoquées «*toutes les abominations tragiques de la guerre indienne : maisons incendiées, voyageurs bloqués, hommes des bois prélevant leur répugnant tribut de scalps humains, comme d'habitude*» (p. 306) ; il est raconté que «*ces extraordinaires Indiens sanguinaires suivent parfois une troupe pendant des jours et, en dépit de marches exténuantes et d'une surveillance qui les oblige à ne jamais fermer l'œil, progressent au même rythme et prélèvent un scalp à chaque halte.*» (p. 303). Pourtant, ils sont montrés aussi, alors qu'ils sont sur le sentier de la guerre, comme incapables de déceler deux Blancs perdus dans la forêt (p. 102), et, quand ils les encerclent, de ne leur faire subir aucun «*dommage*» (p. 97) ; il est vrai qu'ils sont parfois intoxiqués par l'alcool (p. 97).

Le voyage dans la sauvagerie américaine peut être vu comme une descente dans l'inconscient, et, pour Henry en particulier, comme une immersion «*au cœur des ténèbres*». Comme les deux frères sont ainsi éloignés de la civilisation, leurs vraies personnalités se font jour. Cela apparut déjà quand James s'y trouva avec Burke, et qu'il y eut une conduite déplaisante, grossière et même enfantine. Puis la sauvagerie révèle bien les pensées intimes d'Henry, sa nature foncièrement mauvaise qui s'était déjà manifestée au moment du duel, mais qu'il avait réprimées.

Interviennent dans la fiction, qui ont pour fonction de l'accréditer, des personnages historiques :

-Le gouverneur qui est nommé «*Clinton*» (p. 95), «*général Clinton*» (p. 256) ; il s'agit de George Clinton (1686-1761), administrateur colonial britannique, gouverneur de l'État de New York de 1743 à 1753. Comme l'action se termine en 1764, Stevenson se rendit compte de son erreur, et demanda que «*Clinton*» soit remplacé par «*Colden*» ; mais ce ne fut fait que dans le texte qui parut dans le numéro d'août 1889 de "Scibner's magazine". La notation, «*l'esprit factieux de son assemblée lui faisait presque perdre la raison*» (p. 95), rend bien compte de la forte volonté d'indépendance qui animait les pionniers.

-«*Sir William Johnson*» (p. 280). Encore un jeune homme, il s'était installé dans la province de New York pour gérer un domaine acheté par son oncle, l'amiral Peter Warren, qui était situé au milieu du territoire des Agniers, l'une des six nations de la Ligue des Iroquois ; il apprit leur langue et leurs

coutumes ; en 1744, il fut nommé agent britannique auprès d'eux ; il organisa les troupes iroquoises et les milices coloniales pendant la guerre de la Conquête, le théâtre nord-américain de ce qui était, en Europe, la guerre de Sept Ans (1754-1763) ; en 1755, il commanda l'expédition contre le fort Frédéric, et défit les Français et leurs alliés indiens ; il fut alors nommé baronnet ; en 1756, il devint «surintendant unique des six nations et autres tribus indiennes» ; en 1759, il prit aux Français le fort Niagara. Tout au long de sa carrière en tant que fonctionnaire britannique parmi les Iroquois qu'il s'efforça de maintenir attachés aux intérêts britanniques, il combina les affaires personnelles avec la diplomatie officielle pour faire l'acquisition de dizaines de milliers d'hectares de terres autochtones, et s'enrichit considérablement. Il établit un poste de traite en terre iroquoise, et épousa une Iroquoise, qui avait pris le nom de Molly Brant, et lui donna huit enfants. Bien intégré à cette communauté, s'habillant comme un Iroquois, il fut considéré par eux comme un frère de sang. Dans le roman, «*Sir William Johnson avait une mission diplomatique dans cette région*» (p. 285), celle de «*porter des paroles de paix parmi les sauvages belliqueux*» (p. 306) car «*on parlait d'hostilités prêtes à éclater*» (p. 305), mission à laquelle il semble prêt à renoncer (p. 306) mais à laquelle il pense à nouveau plus tard (p. 321). Se joignent à l'expédition Henry et Mackellar, celui-ci ayant «*le souci de se montrer civil envers Sir William*», «*de lui tenir compagnie*» (p. 286). Stevenson lui prête de la sagesse : «*La cupidité et la peur donnent des ailes, fit observer Sir William*» (p. 316).

* * *

La société du XVIIIe siècle

Dans «*Le maître de Ballantrae*», Stevenson, s'il se voulut réaliste, ne voulut pas l'être à la façon de Balzac, mais donna cependant un certain tableau des conditions matérielles de la vie à l'époque, insista surtout sur la hiérarchie sociale, et mit en relief quatre grands pôles de l'activité humaine.

Les conditions matérielles de la vie à l'époque :

Elles apparaissent à travers des détails éparés ici et là, comme :

-Les épées (p. 99, 120, 150, 152, 153, 164, celle-ci «*à pommeau d'argent*») et les cannes (dont une «*à pommeau d'or*» [p. 261]) des gentilshommes.

-La «*mouche*» sur la joue, les «*manchettes*» et le «*jabot*» «*d'une dentelle très fine*» qu'arbore James (p. 120) qui est «*tiré à quatre épingles*» (p. 140).

-La «*perruque*» (p. 159) que porte le «*vieux lord*».

-Les «*bougies*» (p. 151) qui deviennent des «*chandelles*» (p. 152) et qui jouent un si grand rôle pendant le duel, James se plaignant d'avoir «*un peu de lumière dans les yeux*» (p. 152), ayant effectivement, comme le confirme Mackellar, «*la lumière dans les yeux*» (p. 153).

-Le «*cornet de tabac à priser*» dont parle Mackellar (p. 250).

-Les «*fers*» qu'on risque de subir quand on est prisonnier (p. 91), avant d'être, en tant que pirate, pendu à «*la grand-vergue*» (p. 74), ou, en tant que gentilhomme, décapité sur un «*billot*» (p. 94).

-Les moyens de transport qu'on peut étudier particulièrement, en distinguant les voyages sur terre et les voyages en mer :

-En Écosse, le voyage de James, Secundra et Mackellar se fait dans une «*voiture*» (p. 227, 228, 230, 232), à deux ou quatre roues, tirée par des «*chevaux en sueur*» et menés par un «*postillon*» (p. 232) ; cette voiture comporte «*un siège extérieur*», siège d'appoint à abattant (p. 227). Mais James indique à Mackellar qu'il pourrait utiliser «*des chevaux de selle*» (p. 228).

-En Amérique, le voyage se fait en bateau sur l'Hudson, puis en «*canoë*» (p. 96), embarcation que Stevenson connaissait bien pour s'en être servi sur les rivières et canaux de Belgique et du Nord de la France, mais qui est ici faite d'écorce de bouleau, d'où le fait qu'il est facilement «*défoncé*» (p. 99).

-Sur mer, on se déplace sur différentes sortes de navires :

-Les contrebandiers du Solway utilisent un «*lougre*» (p. 109, 119, 121, 129, 147, 171), petit bâtiment de pêche ou de cabotage, à trois mâts.

-James et Burke sont embarqués sur le navire des pirates, la «*Sarah*» (chapitre 3), dont aucune caractéristique n'est donnée.

-Puis ils montent sur un «navire» qui était «l'un de ceux que l'on construit aux Bermudes» (p. 92), qui est d'ailleurs appelé plus loin «bermudien» (p. 93, 94, 257), mais dont on ne sait rien de plus.

-Au chapitre 9, James, Secundra et Mackellar montent à Glasgow sur «la Sans-Pareille» ; en note, le traducteur, Alain Jumeau, fait savoir : «transposition du nom anglais "Nonesuch"», Stevenson s'étant sans doute inspiré pour ce nom du fameux "Nonsuch", le ketch de Zachariah Gillam qui avait pénétré dans la Baie d'Hudson en 1668-1669, pour le premier voyage de ce qui allait devenir la "Compagnie de la Baie d'Hudson".

Stevenson eut ainsi l'occasion de décrire une tempête («un ouragan»), depuis la «bourrasque de vent», «la gîte du bateau», son roulis.

Il put étaler tout un vocabulaire nautique : «carène», «carénage» (l'expression «port de carénage» [p. 80] est d'ailleurs en français dans le texte), «pont», «mâts», «voiles» («voile de misaine» [p. 109]), «gaillard d'avant», «gaillard d'arrière» (où se tiennent le capitaine et les passagers [p. 236]), «cabine», «proue», «poupe», «coupée de la poupe», «bordage de poupe», «bastingage imposant» se terminant «en une belle volute sculptée à l'ancienne», «garde-corps», «écoutille», «beaupré», «vergue» et «grand-vergue», «bossoir», «échelle», «capot d'échelle», «bâche goudronnée», «poules», «grosse cloche près des bossoirs d'ancre», «croiseur», «appareiller», «mettre en panne», «calme plat» (p. 253), «quartier-maître» (fonction que vient à exercer James), «chaloupe», «yole», etc.. On assiste aux tirs de boulets et aux abordages.

Les classes sociales :

Le roman est l'histoire d'une puissante famille d'aristocrates, les Durie de Durrisdeer et de Ballantrae, qui constituent une «maison» (p. 30, 33, 47, 48, 155, 157, 166, 185, 188, 237), au sens de «lignée des familles nobles», «la réputation de cette famille» étant d'ailleurs ce qu'Alison oppose à «la réputation d'un homme» (p. 177), James, qui n'en est qu'un membre, tandis que, après le duel, le «vieux lord» pense à la nécessité d'«éviter tout scandale», Mackellar remarquant : «Il était curieux de voir comment nous nous tournions vers cette abstraction commune, la famille en soi, et nous tentions de soutenir ce néant impalpable, sa réputation - non seulement les Durie, mais jusqu'à l'intendant à gages.» (p. 167). Et Henry déclare à l'intendant qu'est justement Mackellar : «Au nom de mes ancêtres, je vous remercie.» [p. 233].

Cette famille occupe un «manoir» qui est «la demeure de ses ancêtres» (p. 219), dont «les sombres portraits sont alignés dans la grand-salle» (p. 223).

Les aristocrates s'attribuent la qualité de «gentilhomme», qui est revendiquée, en particulier et avec une insistance qui devient comique, par le «chevalier de Burke». Quand James est en difficulté avec Jessie Broun, Mackellar se moque de lui en le désignant comme son «fier gentilhomme» qui eut besoin de ses services pour qu'il le débarrasse de «cette maudite folle» (p. 133).

L'aristocratie se marque par des titres :

-Le chef de la famille est le «lord», «un pair du royaume» (p. 223) ; il est, pour ses subordonnés, «Milord», ce qui s'applique d'abord à celui qui, pour plus de clarté, est appelé ici «le vieux lord», tandis que, après sa mort, c'est Henry qui est le «nouveau lord», qui devient «Milord» pour Mackellar (pour lui, c'est «ce nom bien-aimé» [p. 314]) ; qui constate que Henry «éprouva un réel plaisir en accédant au titre, qu'il fut pointilleux à exiger» (p. 187) ; il est appelé «Votre Seigneurie» par le notaire (p. 215, 216), par Mackellar (p. 266), même par James qui, à New York, joue l'humilité (p. 264). Alison est «Milady». Après la mort de Henry et de James, quand Mackellar écrit sa relation, «le présent lord» (p. 187) est Alexander.

-«Maître» («Master» en anglais) est le titre porté par le fils aîné dans certaines familles aristocratiques écossaises ; «le Maître de Ballantrae» est donc James ; mais Mackellar désigne aussi Henry par le mot «maître» !

Est ainsi soulignée l'importance du droit d'aînesse :

C'est un principe juridique qui conférait à l'aîné mâle d'une famille la priorité dans l'héritage des biens, souvent au détriment des cadets. Le premier-né jouissait du privilège de recevoir la totalité ou la majorité des biens familiaux. Ce principe fut particulièrement important dans les sociétés aristocratiques et agricoles, où il visait à maintenir l'intégrité des propriétés familiales et à assurer la continuité des lignées héréditaires. Ce fut le cas notamment, comme on le voit dans le livre, dans l'Écosse d'autrefois.

La Bible avait fait référence au droit d'aînesse dans cet épisode de la "Genèse" : La femme d'Isaac, Rebecca, donne naissance à deux jumeaux, d'abord Ésaü, puis Jacob. Ésaü, qui est donc l'aîné, devient un chasseur expérimenté et aventureux, tandis que Jacob est solitaire et réfléchi. Isaac préfère Ésaü, et Rébecca, Jacob. Un jour, Ésaü rentre affamé d'une de ses chasses ; Jacob, qui est en train de préparer à manger, ne veut le nourrir qu'à la condition qu'il lui cède immédiatement son droit d'aînesse, ce qu'Ésaü accepte. Lorsqu'Isaac est devenu vieux et aveugle, il veut bénir Ésaü avant de mourir, mais seulement après que, étant allé à la chasse, il lui ait préparé un bon plat ; Ésaü part donc à la chasse ; mais Jacob, aidé par sa mère, se présente le premier devant son père, qui le bénit en pensant avoir affaire à Ésaü, et le fait chef de sa fratrie et héritier de ses biens. Lorsqu'Ésaü rentre de la chasse, et se présente à son tour devant son père, il est trop tard ; Isaac ne peut annuler la bénédiction accordée à Jacob, et en donne tout de même une à Ésaü, en lui prophétisant qu'il s'affranchirait de Jacob. Ésaü attend la mort d'Isaac pour pouvoir tuer Jacob ; mais, grâce à Rébecca, ce dernier part vivre chez son oncle, Laban, pour épouser l'une de ses filles. Après que Jacob ait servi Laban pendant vingt ans, Ésaü le retrouve et lui fait comprendre qu'il lui avait pardonné. Ils enterrent ensemble Isaac, qui est mort à l'âge de 180 ans.

C'est pourquoi, l'histoire d'Ésaü et Jacob illustrant la rivalité entre frères pour l'héritage intervient dans l'histoire, où James, étant l'aîné, se plaît à appeler Henry «*Jacob*» (p. 38, 107, 123, 130), en lui disant même : «*Ah ! Jacob ! Voici donc Esaü de retour.*» (p. 123), Mackellar indiquant encore : «*C'est du nom de Jacob qu'il a salué mon maître le premier soir*» (p. 160). Et Henry «*a conscience que, sans le pari tragique de 1745, il ne jouirait pas d'un titre et d'un héritage qui reviennent légitimement à son aîné*» ; «*a le pressentiment que si l'aventure jacobite vient à échouer, sa position de frère cadet, héritier du titre et du domaine, en violation du droit d'aînesse, d'usurpateur légitime, sera intenable*» (Alain Jumeau). Il se soumet à cette loi, reconnaissant : «*Tout lui appartient de droit*» (p. 107). À New York, James revendique son droit d'aînesse : «*Je suis le véritable Lord Durrisdeer [...] vous êtes mon frère cadet [...] vous occupez ma place, à la suite d'un contrat verbal passé par la famille [...] chaque arpent de terre m'appartient, devant Dieu Tout-Puissant [...] chaque fois que vous refusez de m'accorder le moindre sou, vous agissez en voleur, en parjure, et en frère déloyal.*» (p. 256).

Chaque famille de l'aristocratie a un «*blason*». On voit que, dans sa colère à la suite du jeu de pile ou face à Durrisdeer, Alison, par un geste d'une très grande portée symbolique, «*ramassa la pièce d'or qui venait d'envoyer son fiancé à la guerre, et la projeta au travers du blason de la famille qui décorait la verrière de la fenêtre*» (p. 35), le morceau coloré ainsi éjecté étant remplacé par un losange blanc qui est remarqué par Mackellar à son arrivée au manoir (p. 46), qui, «*rappel du drame fondateur*», a «*pris valeur de relique pour les partisans de James*» (Jean Échenoz).

Les Durie manifestent bien l'orgueil des aristocrates dont le souci essentiel est la préservation du patrimoine et, surtout, la préservation de «*l'honneur de la famille*», de l'honneur de la personne. On peut considérer que James se prétend une sorte de héros cornélien quand, à Alison qui lui déclare : «*Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous seriez resté*», il rétorque, comme Rodrigue face à Chimène : «*Je vous aimerais moins bien, ma chère amie, si je n'aimais l'honneur plus encore.*» (p. 35).

Dans la tradition aristocratique, lorsque l'honneur était compromis, s'imposait une réparation par le sang ; d'où le comportement de James qui, après avoir été frappé sur la bouche, déclare : «*J'exige du sang, il me faut du sang pour cela*» (p. 150). L'outrage subi conduit donc au duel, au moment duquel, on remarque la mention de quelques notions d'escrime (la distinction entre le «*fleuret*» que manie l'«*escrimeur*» et l'«*épée*» que manie le militaire [p. 152], le «*salut de salle d'armes*» [p. 152], le «*coup*

déloyal» : James «*saisit de la main gauche la lame de son frère, pratique non autorisée*» [p. 153]). Plus tard, à New York, se voulant encore fidèle aux traditions aristocratiques, James proclame : «*Lorsque mon gant est jeté, ma vie et mon honneur sont en jeu*» (p. 249), faisant ainsi allusion à la coutume des anciens chevaliers qui jetaient leur gant ou gantelet, par manière de défi, à ceux qu'ils voulaient combattre. Et, attachant de l'importance au sang considéré comme porteur des caractères familiaux héréditaires, il les reconnaît chez Henry (qui, d'ailleurs, commence à se conduire comme lui), puisqu'il lui dit : «*Bon sang ne saurait mentir*» (p. 264).

C'est cet honneur de la famille que, à New York, James accuse Henry de «*dégrader en sa personne*» (p. 258). Or celui-ci, s'il vivait alors dans «*une demeure très convenable, entourée d'un beau jardin, avec un bâtiment extraordinairement vaste, servant à la fois de grange, d'étable et d'écurie*» (p. 254), était désormais «*absorbé par l'agriculture*» (p. 261), ce qui marque bien son passage de la hauteur aristocratique européenne, qui, d'ailleurs, interdit de travailler de ses mains, à l'esprit pragmatique et mercantile états-unien, qu'il entend d'ailleurs imposer à son aîné : «*Si vous ne savez pas travailler manuellement [...] il est grand temps de vous mettre à apprendre*» (p. 257-258) ; James s'y plie, en devenant, par manière de défi, simple tailleur !

Si, découragé par les épreuves à subir dans les Adirondacks, il s'écrie : «*Quand je pense que je dois laisser mes os dans cette misérable forêt ! S'il avait plu à Dieu je serais mort sur l'échafaud comme un gentilhomme.*» (p. 100), c'est que, aux aristocrates condamnés à mort, il était permis de finir leur vie «*honorablement sur l'échafaud*» (p. 131), sur «*le billot*» (p. 94), pour y être décapités.

Les roturiers sont représentés par

-Mackellar, qui «*se rendit compte de ce que peut faire la distinction [«élégance, délicatesse et réserve dans la tenue et les manières»]*» qu'ont les aristocrates, et déplora «*sa propre médiocrité en ce domaine*» (p. 130) ; qui est empreint du sentiment de son infériorité.

-Les domestiques : le «*majordome*», John Paul, «*la femme de chambre de Milady*», Christie (p. 219), le vieux Macconochie, «*McManum, le palefrenier*» (p. 182).

-Les paysans, les «*métayers*» (p. 41, 118, 140, 174, 250), que les seigneurs peuvent «*pressurer*», ce que n'a pas fait James (p. 41) car, propriétaire désinvolte, qui fut «*un gestionnaire exécrationnel*» (p. 215), il se moquait du fait que «*dans le bureau de l'intendant à Durrisdeer*», ils lui «*font gravement injure*» (p. 250) ; il est d'ailleurs parti à la guerre avec une troupe formée «*surtout de fils de métayers*» (p. 36), ce qui le rendit donc populaire dans le pays. Plus tard, Mackellar constate : «*Nous avons bien contribué à changer l'opinion en notre faveur dans le pays, et l'inconduite de cet homme achèverait certainement ce que nous avons commencé*» (p. 216), les «*soi-disant sages*» du pays ayant «*très nettement pris position*» (p. 216) contre James.

-Jessie Broun, qui «*n'avait pas la réputation d'être une grande vertu*» (p. 52), était même une «*garce*» (p. 53), une «*femme scandaleuse*» (p. 132), «*une dévergondée*» (p. 132), une «*traînée*», une «*catin*» (p. 41), une «*femme de scandale, presque toujours ivre*». Elle «*avait eu un enfant*» (p. 41) de James, et «*n'a pas été bien traitée*» par lui (p. 54), car il se conduisit avec «*une grande cruauté*» (p. 216), ce qui ne l'empêchait pas de pleurer sa mort (Mackellar considérant cependant que «*son chagrin était très affecté*» [p. 53]) ; puis, lorsqu'il fut de retour, «*de rôder dans les parages de Durrisdeer*» (p. 132). Elle «*garde un comportement frivole et désinvolte*» (p. 53), étant «*rarement dessoûlée*» (p. 132), lâchant «*une bordée d'injures particulièrement choquantes chez une femme*» (p. 53), étant «*très liée aux contrebandiers par sa manière de vivre*» (p. 132).

-Les contrebandiers, qui, pour aller d'une rive à l'autre du Solway, naviguaient sur un «*lougre*» (p. 171, 183), puis «*ramaient très discrètement dans la baie*» (p. 163), «*échouaient leurs barques*» (p. 168), «*s'activaient sur la plage*» (p. 48), «*les ruines*» [de l'abbaye] leur «*servant d'entrepôt*» (p. 45). Ce sont des «*matamores*» (p. 119), d'«*abominables coquins*» (p. 172), des «*gaillards prêts à tout, qui étaient généralement armés*» (p. 118), d'«*affreux gredins qui allaient toujours armés*». Ils étaient les

«ennemis jurés» (p. 120) de Mackellar, le «*considéraient avec antipathie, sinon avec mépris*» (p. 171) ; il indique : «*La contrebande ne se préoccupait guère du secret, mais se pratiquait (dans notre contrée) par la force autant que par la discrétion*», en utilisant des «*signaux*» (p. 118) en particulier «*sur le Muckle Ross*» (p. 119). Leur capitaine, Crail, refuse, comme le lui demandait James, de faire tomber Jessie Broun «*dans un guet-apens*» (p. 132). Ils ont amené James à Durrissdeer, et, après le duel, «*s'étaient certainement emparés du Maître*» (p. 169). Mackellar constate : «*Nous dépendions toujours de la discrétion des contrebandiers*» (p. 169).

-Les marins de la "Sans Pareille" qui sont, selon Mackellar, «*grossiers et ignorants*» (p. 233).

-Les pirates, Stevenson ayant fait de nouveau vivre cette société qu'il avait déjà si puissamment dépeinte dans "L'île au trésor".

Ce sont des «*gaillards turbulents, indisciplinés, qui chantaient et hurlaient*» (p. 70), des «*rouspéteurs invétérés*» (p. 79), des buveurs presque toujours «*aux trois quarts ivres*», pouvant arriver «*à un point qui dépassait largement les limites de ce qui est humain*» (p. 83), pour lesquels «*chacun éprouve*» une «*haine immense*» (p. 92). Ils font flotter un pavillon noir, appelé «*le Jolly-Roger*» (p. 73) que Stevenson avait déjà mentionné dans "L'île au trésor". Ils se livraient à «*un autre passe-temps : la comptabilité*» (p. 79), le calcul de leur part du butin («*argent et bijoux*» [p. 257]), et se montraient «*avides d'avoir un peu plus*» (p. 80).

«*Leur chef était un horrible scélérat au visage noirci, aux favoris frisés en bouclettes*» (p. 70). Par une curieuse analogie avec James, il est appelé, lui aussi, «*Maître*», est, comme lui, «*fier de son rang*», «*ostensiblement bouffi d'orgueil*» (p. 72). Mais il est aussi désigné comme étant «*fou furieux*» (p. 80, 84), ayant «*quelque chose du méchant garnement ou du débile mental*» (p. 71), ne gouvernant que «*par la terreur*» (p. 72), Jean Échenoz le qualifiant de «*médiocre psychopathe*». Il disait s'appeler «*Satan*» (p. 71) et avait débaptisé son bateau, la "Sarah", pour lui donner le nom d'"*Enfer*" (p. 71). Mais, en fait, «*il se nommait Teach, c'était un pirate tristement célèbre*» (p. 70-71), Mackellar indiquant cependant dans une note : «*Il ne faut pas confondre ce Teach de la "Sarah" avec le célèbre Barbe-Noire. Les dates et les faits ne concordent pas du tout. Il est possible que le second Teach ait emprunté le nom et imité le comportement du premier dans ce qu'il avait d'excessif*» (p. 86). Il faut préciser que «*Barbe-Noire*» était le surnom d'Edward Teach (ou encore Edward Thatch), un pirate anglais né vraisemblablement à Bristol vers 1680 et mort le 22 novembre 1718, donc quelque trente ans auparavant, après avoir, dans les Antilles et sur la côte est des colonies britanniques en Amérique, commis un grand nombre de vols et d'atrocités. Est aussi mentionné un autre célèbre pirate, Roberts (p. 76).

Il va de soi que Teach s'emparait de nombreux navires, et que ses hommes massacraient tous leurs équipages, en leur infligeant «*le supplice de la planche*» (p. 71, 80) que Stevenson avait déjà évoqué dans "L'île au trésor", où Jim Hawkins se demande : «*Combien de braves hommes obligés de marcher, les yeux bandés, sur la planche?*», car c'était la méthode d'exécution pratiquée à certaines occasions par les pirates, les mutins et autres rudes marins qui, pour s'amuser de la torture psychologique de gens faits prisonniers, les obligeaient à marcher, les yeux bandés et les bras ligotés, sur une planche de bois suspendue sur un côté du navire élevée au-dessus de l'eau, pour qu'ils finissent par y tomber et s'y noyer. Pour y échapper, James et Burke décident de se joindre aux pirates, faisant comme bien des «*pauvres victimes*» qui offraient aux pirates «*leur aide avec empressement, plutôt que de connaître le supplice de la planche*» (p. 80).

Lors d'un combat, Teach donna «*un spectacle des plus grotesques*» puisqu'il apparut comme «*un vrai personnage de carnaval*», «*la ceinture remplie de pistolets*», «*mâchant des bouts de verre, si bien que le sang lui coulait sur le menton, et brandissant un poignard*» (p. 75) puisqu'«*il était assez bon pour aller à l'abordage et effrayer les sots avec son visage barbouillé et ses jurons*» (p. 76).

Pourtant, si Teach se prenait pour le diable, face au véritable diable qu'était James, il n'était guère qu'un «*diablotin de pacotille*» (Jean Échenoz). James, le considérant comme «*la dernière des nullités*», le traitant d'«*espèce de boucher, de brute alcoolique et débile*» (p. 76), s'engagea dans un combat avec lui, le domina, même si l'autre «*fit tourner son poignard pour le lancer, un art qu'il maîtrisait parfaitement, comme beaucoup de marins*» (p. 75), cet exercice ayant déjà été exécuté par

Israël Hands contre Jim Hawkins dans *“L’île au trésor”*. James lui dérobe le butin accumulé, et abandonne le bateau au moment où il allait être pris par un navire de la “Royal Navy”, s’échappe avec Burke et deux pirates. C’est qu’il ne voulait *«pas jouer au pirate couvert de goudron»* (p. 73), car, en effet, les pirates qui étaient capturés pouvaient subir cette punition où celui qui était alors le sujet de la vindicte populaire était immobilisé, dévêtu jusqu’à la taille, couvert de goudron de pin chaud soit versé, soit appliqué au pinceau sur sa peau, avant que des plumes y soient collées ; puis demeurait dans cet état plusieurs jours, le but de ce supplice étant à la fois la blessure physique et l’humiliation. Mais les pirates capturés risquaient surtout la pendaison, ce qu’il faut comprendre quand Burke craint de *«finir au bout de la grand-vergue»* (p. 74).

-Les membres de la bande d’Harris : Le *«capitaine Harris»* est *«un dangereux aventurier, fortement soupçonné de piraterie dans le passé, et exerçant maintenant le métier peu raffiné de trafiquant avec les Indiens»* (p. 272), qui s’était *«sorti récemment d’un procès déshonorant»* (p. 272). Il lui *«restait quelque chose d’une allure militaire, ou peut-être n’était-ce qu’un comportement affecté, car ses manières étaient vulgaires»* (p. 273). Il se tenait *«dans une pièce infecte, assis devant une chandelle vacillante et une bouteille vide»*. Lui et ses complices sont qualifiés de *«gaillards guère intelligents»* (p. 291), formant *«la lie de la racaille des colonies»*, tous *«méritant la potence»* (p. 288). En proie à *«la cupidité»* (p. 291), ce qui *«les rassemblait tous»* était *«la recherche de trésors mal acquis»* (p. 277) ; *«ce qu’ils voulaient, c’était le trésor»* (p. 298), dont ils se seraient emparés après avoir assassiné James ; mais ils en furent empêchés car *«aucun de ces hommes ne ferait confiance aux autres»* (p.301).

Est-ce par un accès de satire anticléricale que Stevenson crut bon d’ajouter à cette racaille Hastie, *«cet étudiant déchu en théologie»* (p. 300), qui *«avait fait des études, pour entrer dans les ordres à l’université d’Édimbourg, avant que son inconduite n’anéantit ses projets ; et que, maintenant, il se rappelait et mettait en pratique ce qu’il avait appris»* (p. 298)?

Ainsi, le romancier a su embrasser vigoureusement toute une société !

En plus du droit d’aînesse dont nous avons déjà parlé, il désigna trois autres piliers sur lesquels elle reposait :

* * *

La religion :

On ne sait à quelle confession adhéraient les Durie, alors que la rébellion de 1745 fut animée par un catholique, le prince Charles-Édouard Stuart, contre un protestant, le roi Georges II ; que l’Irlandais Burke est évidemment catholique lui aussi. On est seulement sûr qu’est protestant un de leurs domestiques, le majordome John Paul, puisque, comme il était tombé malade, *«le pasteur vint le voir»* (p. 52).

Quoi qu’il en soit, catholiques ou protestants, les chrétiens qui peuplent le roman ne cessent d’invoquer Dieu, le Ciel, la Providence, etc. :

- James lui-même, si la religion le laisse indifférent, s’il se moque des *«dévotions»* de Burke (p. 69), s’il prononce ce *«juron»* : *«Dieu me damne !»* (p. 248), s’il dit à Mackellar : *«Dieu vous préserve»* (p. 245), s’il se réfère conventionnellement à Dieu quand il s’agit de revendiquer son droit de propriété de Durrisdeer : *«Dieu Tout-Puissant»* (p. 256), proclame tout de même : *«S’il avait plu à Dieu, je serais mort sur l’échafaud, comme un gentilhomme»*, tout en se tenant *«dans une attitude fort peu chrétienne»* (p. 100), et en révélant son orgueil titanesque quand, ayant été frappé par Henry, il s’écrie : *«Un coup ! Je n’en recevrais pas du Dieu Tout-Puissant !»* (p. 150).

-Le capitaine de la *“Sainte-Marie-des-Anges”*, qui prit James et Burke en Écosse, reçoit de celui-ci ce reproche : *«Bien que très honnête homme (et Irlandais de surcroît), c’était l’un des moins compétents»* (p. 69) ; il *«ne savait rien faire d’autre que d’invoquer la Sainte Vierge, une très bonne chose au demeurant, mais certainement pas l’essentiel de la navigation»* (p. 70).

-Le capitaine de la "Sans Pareille" qui, après la tempête, «remercia» Mackellar pour ses «prières» : «C'est vous qui avez sauvé le bateau» (p.238), et cite des mots du "Psaume 127" de la Bible : «Si le Seigneur ne garde pas la cité, c'est en vain que les guetteurs guettent !» (p. 239).

-Alison :

-Après le duel, elle incite Mackellar : «Que Dieu vous donne la force et vous inspire la miséricorde» (p. 158).

-Ailleurs, elle lui marque sa reconnaissance : «Dieu merci, je peux me reposer sur vous !» (p. 270).

-À New York, elle «remerciait le Ciel tous les jours de ce que son père lui eût légué un tel paradis» (p. 261).

-Henry :

-Il espère battre James en duel «s'il plaît à Dieu» (p. 150).

-Évoquant à son fils le «diable» qu'était James et le duel, il se rassure : «Dieu merci, nous en sommes sortis sains et saufs... Dieu merci, il reste encore pierre sur pierre dans les murs de Durrisdeer !», et il invite Alexander, s'il revenait sur le lieu, à «se recueillir et à dire une petite prière», avant de s'exalter : «Ô Seigneur, je Te rends grâce, et mon fils Te rend grâce pour Tes nombreux bienfaits. Accorde-nous la paix, un moment ; défends-nous du méchant. Frappe-le, ô Seigneur, sur sa bouche mensongère !» (p. 189).

-S'opposant à l'idée de quitter Durrisdeer, Henry s'écrie : «À Dieu ne plaise que je refuse de vous entendre ; mais rien ne me fera changer d'avis.» (p. 208-209).

-Se soumettant tout de même à la volonté d'Alison et de Mackellar, il s'exclame : «Dieu sait à quel point je vous aime et vous honore.» (p. 210).

-À New York, il déclare à son frère : «Dieu sait, je préférerais vous voir bandit de grand chemin» (p. 257).

-Burke :

-Il s'adresse à Dieu, s'écriant, en racontant le passage sur le bateau de Teach : «Dieu nous pardonne !» (p. 72), le priant, au moment de l'évasion du bateau avec James, pour «que le brouillard dure» (p. 85), le bénissant pour leur avoir accordé leur «délivrance» (p. 94), se disant convaincu que «la bénédiction divine avait accompagné [leurs] efforts» (p. 96), se félicitant qu'il lui ait donné «pas moins de cinq» frères (p. 101).

-Il est convaincu de l'action sur terre d'une puissance surnaturelle ; il affirme : «le Ciel nous guidait» (p. 86), mais craint son «courroux [...] car, «sous ces climats, [il] regardait souvent [leurs] exploits d'un œil sombre» [p. 78] ; il considère que «la Providence avait voulu qu'il y eût un violon sur le bateau des pirates» (p. 71) ; que, lorsque lui et James purent s'évader, leurs «pas furent guidés jusqu'au bout de manière providentielle», en commentant : «Quelle humiliation pour la dignité de l'homme» (p. 96). Il voit «la main de la Providence se manifester trop ouvertement pour qu'on ne la remarque pas» dans le fait que, le jour même où James parla d'Alison en face de New York, avait lieu son mariage avec Henry (p. 101). Il pense que, en Inde, il n'aurait pu échapper à la pendaison que par «une intervention de la Providence» (p. 201).

-Avouant : «Je ne vois que les saints pour nous sortir de là» (p. 72), il sollicite aussi leur secours : «En secret, je bénissais les saints» (p. 72), et il les remercie «de l'avoir ainsi échappé belle» (p. 86).

-Il affirme que, «ainsi que nous l'enseigne l'Église, les Vérités de la Religion, après tout, s'appliquent très bien, même à nos affaires quotidiennes !» (p. 96).

-Mackellar :

-Quand Henry lui reproche : «Apparemment, vous avez insulté Mr Bally», il se soumet : «J'obéirais, quel que soit l'ordre, et même jusqu'à commettre un péché, Dieu me pardonne !» (p. 133).

-Il lui dit encore après le duel : «Dieu nous pardonne» (p. 153).

-Venu prévenir Alison, il s'écrie : «*Comme Dieu me voit et nous juge*» (p. 156). Il la remercie : «*Dieu vous bénisse pour avoir dit ce mot !*», et émet cet espoir : «*si Dieu vous en donne la grâce*» (p. 158).

-Prenant la défense d'Henry, il demande au «*vieux lord*» : «*Pensez à ce pauvre pécheur que vous avez engendré*», ajoutant sans transition et avec exaltation : «*C'est la porte des douleurs... qui conduit au Christ, qui conduit à Dieu : oh ! elle est grande ouverte.*» (p. 162-163).

-Voulant éluder le meurtre, il s'écrie : «*Plût à Dieu que ce fût un rêve !*» (p. 165).

-Il assure à Alison : «*Dieu sait que je ne suis pas aussi dur que j'en ai l'air*» (p. 165).

-Il se fait menaçant avec elle : «*Que Dieu vous pardonne, s'il y est disposé, car moi, je ne le suis pas.*» (p. 178).

-Exprimant son incertitude sur la conduite d'Alison avec James, il pense qu'elle ne sera pas connue «*avant le jugement suprême*» (p. 170) ; que, victime de l'indifférence d'Henry, elle subit une «*sorte de châtement*», «*la situation s'étant retournée contre elle, comme la Providence seule sait le faire*» (p. 191).

-Il considère que c'est dans des «*tissus délicats*» que «*l'âme réside et accomplit sa mission terrestre*» (p. 186).

-Il se plaint que «*Celui qui nous jugera sur ce que nous aurons fait dans notre vie est Le Même qui nous a créés fragiles.*» (p. 186), protestation qui a quelque chose d'hérétique !

-Il dicte à Henry cette prière à Dieu : «*Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Car c'est à Toi qu'appartiennent le Règne, la Puissance et la Gloire, pour les siècles des siècles. Amen.*» (p. 190).

-Henry lui demandant s'il pardonnerait à James, il répond : «*Non. Dieu me pardonne !*» (p. 191).

-Henry s'étant soumis, il pense qu'il «*resta là à remercier Dieu du fond du cœur*» (p. 210).

-Avouant à James qu'il prend «*un certain plaisir à être en [s]a compagnie*», il s'écrie encore : «*Dieu me pardonne*» (p. 213).

-Ayant osé affronter James, il s'écrie : «*Grâce soit rendue à la Providence, je n'étais plus obligé de garder la mesure avec cet homme*» (p. 225).

-Devant l'orgueil de celui qui s'identifiait à Alexandre, il fait preuve d'humilité en lui opposant : «*Si j'avais été saint Paul j'aurais gâché cette carrière tout comme vous me voyez le faire avec la mienne.*» (p. 250).

-Il a des visions d'Henry en proie à un «*désespoir obsédant*» (p. 271) qui étaient pour lui «*un avertissement venu du ciel*» (p. 232).

-Dans la tempête, il s'écrie : «*Dieu me garde !*» (p. 237).

-Puis il fait «*une prière impie pour demander sa propre mort*», reproche à Dieu d'avoir fait de lui «*un lâche, dans le sein de [s]a mère*» (ce qui le disculpe !), constate ensuite : «*Dieu ne m'écouta point*» ; mais, en croyant aveuglément soumis, il considère que «*ce fut une grâce de Sa part*» (p. 238). Plus loin, il rappelle avoir «*avec beaucoup d'impiété mais de sincérité, proposé à Dieu un marché en essayant de L'engager comme exécuteur de ses basses œuvres.*» (p. 278).

-Après avoir essayé de précipiter James dans la mer, il pense qu'il «*doit demander pardon à James et à Dieu pour cette tentative*» (p. 248).

-Parlant de James qui se livrait à son travail de tailleur, et se demandant «*ce qu'il pensait*», il ajoute : «*Dieu seul le sait, ou peut-être Satan*» (p. 264).

-Au moment où il offre son argent à James, il s'exclame : «*Que Dieu me juge...*» (p. 268).

-Voyager dans la forêt et vivre à la dure lui «*semblait une façon de braver la puissance divine*» (p. 286).

-À proximité de la tombe de James, il pense qu'il était «*désormais parti dans un monde où les méchants cessent de nuire*» ; «*qu'il avait, d'une certaine façon, de la chance d'en avoir ainsi fini avec les inquiétudes et les fatigues humaines, la dépense quotidienne d'énergie et ce fleuve de contingences qu'il nous faut, à tout prix, traverser tous les jours, sous peine de honte ou de mort.*» Il ne put s'«*empêcher de penser qu'il était bon d'en avoir fini avec ce long voyage*» (p. 314).

Pourtant, Mackellar, quand la lettre de Burke révéla la «*menace*» qui pesait sur les Durie, «*dout[a] presque du pouvoir de la Providence (et à coup sûr de Sa volonté) de suspendre l'enchaînement des événements*» (p. 118).

D'autre part, d'une façon générale, on se scandalise des «*jurons*», que ce soient ceux que «*lancent*» les poursuivants de James (p. 295) ou celui de Sir William voyant Secundra «*en train de déterrer*» James : «*Espèce de chien sacrilège !*» (p. 318) ; et on considère les criminels comme des «*mécréants sanguinaires et prêts à tout*» (p. 288). Comme la croyance en Dieu entraîne celle en le diable, il est invoqué dans de nombreux jurons ; ainsi James lance à Burke : «*Que le diable vous emporte, Francis*» (p. 89).

En fait, plutôt que de religion, il faudrait parler d'une religiosité tout à fait conventionnelle.

* * *

L'alcool :

Il tient une grande place dans le roman, où il est toutefois considéré de plusieurs manières différentes :

Il peut être une marque d'aimable convivialité :

-Lorsqu'un notaire vint au manoir, «*on apporta une bouteille de vin*», et on but «*un verre ensemble*» (p. 213).

-Mackellar laisse à James «*l'usage de la cave, qui est assez bien garnie*» ; il ne manquera pas de vin (p. 222) ; aussi lui propose-t-il de boire «*une bouteille paisiblement ensemble*» (p. 226).

Il peut être un cordial comme lorsque le marchand d'Albany donne aux deux fugitifs «*un gobelet d'alcool*» (p. 93) ou comme quand, à la suite du duel, Mackellar verse «*un verre d'eau-de-vie*» à Henry, et en prend lui-même un, car il était «*encore anéanti par le froid de la nuit*» (p. 154).

Mais l'alcool est le plus souvent bu pour se désinhiber, atteindre un autre état psychique, connaître l'ivresse, et, ainsi, tomber dans des conduites dégradantes. Le roman en donne de multiples exemples :

-James part à la guerre avec des hommes qui «*étaient tous assez ivres au moment où ils se mirent en route*» (p. 36).

-Des domestiques ayant «*découvert la guinée*» jetée par Miss Alison, allèrent boire «*à l'auberge*», d'où, ivres, ayant «*moins de lucidité*», ils rapportent au manoir la nouvelle que seul Tam Macmorland était revenu de Culloden (p. 38).

-Quand Tam Macmorland «*avait bu*», il «*se mettait à larmoyer*» (p. 41).

-Le domestique Macconochie est «*un vieil ivrogne, toujours prêt à médire, à jurer et à brailler*» (p. 49).

-Un autre domestique, le «*majordome*» John Paul, tomba malade, et, pour Mackellar, «*la maladie avait pour cause la boisson*» (p. 52).

-Dans une taverne de Sainte-Bride, «*des individus hurlaient et chantaient, bien qu'il ne fût pas encore neuf heures du matin*» (p. 52).

-Jessie Broun est «*rarement dessoulée*» (p. 132) ; quand elle reçoit Mackellar elle envoie «*chercher de l'alcool*», et veut qu'il boive «*un verre à sa santé*» (p. 53) ; on se débarrasse d'elle en lui donnant «*un estaminet*» (p. 132) «*particulièrement mal fréquenté*» (p. 133).

-Selon Burke, comme la prise d'un bateau pouvait faire acquérir «*un ou deux tonnelets d'eau-de-vie*» (p. 80), les pirates vont de «*beuverie*» en «*beuverie*», se gorgeant de rhum dont «*un baril était en perce sur le pont*» (p. 74), n'étant «*jamais sobres tous en même temps*» (p. 72). Il avoue : «*Nous étions tous passablement ivres*» (p. 73) - «*Je ne pouvais m'élaner si je n'étais pas aux trois quarts ivre*» (p. 78). Cependant, si, à la perspective d'un abordage, ils y vont de «*fanfaronnades d'ivrogne*» (p. 73), James, qui traita Teach, de «*sauvage ivre*» (p. 77), de «*chien d'ivrogne*» (p. 74), de «*brute alcoolique et débile*» (p. 76), qui «*n'était bon à rien, tant qu'il n'était pas gorgé de rhum*» (p. 79), s'employa, une fois devenu «*quartier-maître*», à «*servir l'alcool en juste quantité*» (p. 79). Quand il signale à Teach qu'il a «*pris en chasse un navire du roi*», Burke commente : «*Je n'ai jamais vu autant d'ivrognes aussi brutalement dégrisés*» (p. 74). Lui, qui avait «*entendu bien des tapages d'ivrognes dans [s]a vie*» (p. 83), assiste à «*une scène de beuverie indescriptible*», indiquant que les pirates «*en*

étaient arrivés, dans leur bacchanale, à un point qui dépassait largement les limites de ce qui est humain, si bien qu'aucun mot ne peut raisonnablement décrire les bruits qu'ils faisaient alors» (p. 83).

Au cours de l'évasion, Grady «réclame continuellement du rhum» (p. 88).

-La pérégrination dans les Adirondacks oblige les fugitifs à «prendre sur leurs réserves de rhum» car «la véritable activité du trafiquant avec les Indiens [est] de tenir une taverne ambulante dans la forêt», où pourtant, selon Stevenson, ils avaient aussi leur «bouteille de "scaura" (c'est ainsi qu'ils appellent leur alcool infect)» (p. 97), au sujet duquel il a été impossible de trouver quelque autre référence (ce pourrait être la boisson fermentée aux propriétés intoxicantes que certains Indiens de l'Amérique du Nord obtenaient à partir de la sève de l'érable). Il reste que, dans l'ensemble, les autochtones n'eurent leur premier contact avec l'alcool que lors de l'arrivée des Blancs ; qu'il est rapidement devenu une monnaie d'échange contre des fourrures ; qu'il a causé et cause toujours bien des méfaits car il est bu souvent en dehors des repas et excessivement, étant considéré comme un moyen de favoriser l'expérience du rêve, qui est très valorisée ; cela sans qu'ils aient les enzymes permettant une assimilation sans problème ; d'où une sorte d'intoxication très profonde, souvent accompagnée de violences («Dès qu'ils étaient un peu ivres, adieu toute raison, toute décence ; ils n'avaient plus qu'une seule idée, obtenir davantage de "scaura"» [p. 97]). Cela entraîna la promulgation, par les autorités politiques et religieuses, de diverses lois pénalisant la vente d'eau-de-vie aux autochtones.

-À Henry, qui a appris que James est en vie, il «fallait du vin» ; il «envoya chercher un "magnum" du meilleur», et, ce qui «était tout à fait étranger à ses habitudes», «vida un verre après l'autre, comme un homme qui ne se soucie pas de sauver les apparences» (p. 105). Puis, comme il se verse un autre verre, Mackellar le retient, et il reconnaît : «Vous avez raison» (p. 107).

-Mackellar n'avait jamais vu James «sous l'empire de la boisson» (p. 148) ; mais, dans la nuit du 27 février 1757, «il avait bu sans retenue et était peut-être un peu échauffé (même s'il n'en laissait rien paraître)» (p. 148).

-Burke avoue avoir été, en Inde, «complètement pris de boisson» (p. 198).

-Mackellar évoque son souvenir d'un «vieux marin» devant lequel les enfants s'enfuyaient «quand il avait un peu bu», lui jetant des pierres «quand il était complètement ivre» (p. 218).

-À New York, Mackellar est envoyé chez le «capitaine Harris», qu'il trouve «devant une bouteille vide» ; qui lui demande de lui «payer à boire» (p. 273) ; qu'il voit sortir après un long conciliabule avec Henry, et, comme celui-ci avait fait apporter «un panier de vin» (p. 272), tous deux apparaissent «très affectés par leurs libations», «s'appuyant l'un sur l'autre pour bavarder» (p. 273).

-À Albany, Mountain s'est promené «en buvant et en jasant», ce qui lui fit révéler que «l'expédition semblait partir pour une expédition prometteuse» (p. 277), se conduisant donc comme le chevalier Trelawney dans «L'île au trésor».

-À Albany, Henry «sortait beaucoup», et rentra en trahissant «l'empire de la boisson» (p. 278), d'où, chez ce «pauvre soiffard à l'esprit confus», «une dégradation notable» au regard des «vertus qu'il avait manifestées autrefois» (p. 281) ; «il faisait de plus en plus d'excès de boisson» (p. 281), et Mackellar «rappelle seulement une scène» sur laquelle il s'étend longuement (p. 281-284), indiquant qu'à une chanson succédèrent des pleurs (d'où ce commentaire : «Je ne connais rien de moins respectable que les larmes d'un ivrogne» [p. 282]). Comme il «a bu plus que de raison», il lui conseille de se mettre «la tête dans l'eau froide» (p. 279). Il l'admoneste : «Si vous buviez avec plus de modération, vous auriez de meilleures chances. Selon un vieux dicton, la bouteille est mauvaise consolatrice.» (p. 280) - «C'est une conduite puérite ; je pourrais pleurer moi aussi, si j'avais tenu à me remplir la panse de vin. Mais je me suis couché en toute sobriété.» (p. 283). Il se rappelle un soir où il l'entendit «monter l'escalier en titubant et en chantant», «ouvrir la porte en prenant des précautions bruyantes», et, tandis qu'«une jubilation fiévreuse semblait bouillir dans ses veines, il restait là, à sourire d'un air satisfait, face à la chandelle» (p. 281), avant de «pleurnicher» (p. 282).

-Au cours de l'expédition de Sir William Johnson «l'alcool coulait à flots» (p. 285).

-La plupart des membres de la troupe de Harris «faisaient de la contrebande de rhum» ; «tous étaient débauchés et buveurs», «un nommé Hicks» étant «un ivrogne de savetier» (p. 288).

* * *

L'argent :

Plus que par la religion ou par l'alcool, le roman est envahi par l'obsession de l'argent que, d'ailleurs, connut un Stevenson continuellement tendu à sa recherche.

Aussi mentionne-t-il différentes monnaies : le «*sou*» (p. 47) - le «*farthing*» (p. 113, 181, 266) qui est le quart d'un penny, c'est-à-dire la plus petite unité de compte - le «*penny*» (p. 109) - le «*shilling*» (p. 227, 250, 313) qui valait douze «*pence*» [le pluriel de «*penny*»] - la «*demi-couronne*» (p. 67) qui valait deux shillings et demi - la «*guinée*» (p. 35, 38, 130) qui est une «*pièce d'or*» (p. 35) équivalente à la «*livre*» qui valait vingt «*shillings*».

L'obsession de l'argent se manifeste :

-Chez les contrebandiers ;

-Chez les pirates : ils se livraient à «*la comptabilité*» [p. 79], le calcul de leur part du butin, «*argent et bijoux*» [p. 257], et se montraient «*avides d'avoir un peu plus*» [p. 80] ;

-Chez les membres de la bande d'Harris qui sont en proie à «*la cupidité*» [p. 291], car ce qui «*les rassemblait tous*» était «*la recherche de trésors mal acquis*» [p. 277] ; «*ce qu'ils voulaient, c'était le trésor*» [p. 298].

-Chez James, surtout, qui, pour se venger d'avoir abandonné son titre, son héritage et sa fiancée, entreprend de déposséder son frère de son argent, ne cesse de lui en demander. De ce fait, il est, par Henry et par Mackellar, qualifié de «*sangsue*» (p. 107, 139), qui «*suçait le sang et la vie de Durrissdeer*» (p. 111). À son premier retour, Mackellar s'indigne : «*Le séjour du Maître n'avait pas de but plus noble (même si on essayait de l'enjoliver) que d'extorquer de l'argent. Il avait l'intention de faire fortune aux Indes françaises [...] et c'était la somme qui lui était nécessaire pour cela qu'il était venu chercher. Pour le reste de la famille, cela signifiait la ruine*». En effet, il fallait «*aliéner une partie des terres*» (p. 138, 216). Quand ceci arrive, Mackellar constate : «*Toute l'intrigue de cet homme avait atteint son but, il s'était bien rempli les poches avec notre or*» (p. 139). À son second retour, il glisse subrepticement : «*Je suis venu les poches vides*», puis se fait plus précis et menaçant : «*Vous seriez mieux avisé de me donner de l'argent pour me voir partir*» (p. 213). Quand le reste de la famille s'est esquivé, il se plaint d'avoir à demander à Mackellar «*de l'argent de poche*» (p. 222), et réclame même «*une allocation pour Secundra Dass*» (p. 223). Quand il décide de partir, comme il ne néglige pas le moindre petit profit, «*pour une modeste participation*», il cède à Mackellar «*un siège extérieur sur la voiture*» qui doit les conduire à Glasgow, lui disant même : «*L'argent de votre siège a de l'importance pour moi*» (p. 228) !

-Chez Henry qui apprend à Mackellar que James «*a quelque besoin d'argent*» (p. 106), et le charge de lui en envoyer, afin d'éviter son retour en Écosse ; qui, les demandes d'argent que fait James, et auxquelles il cède, portant un grave coup aux finances du domaine, et l'obligeant à des économies qui le font passer dans le pays pour un «*grippe-sou*», James le traitant de «*chien de grippe-sou*» (p. 107, 112).

-Chez l'intendant Mackellar (sa fonction pourrait d'ailleurs expliquer que Stevenson ait choisi d'en faire le narrateur de l'histoire) qui, lorsque Henry veut céder aux demandes d'argent de James, lui objecte que «*les réserves étaient bien bas*», que «*l'argent pour l'hypothèque [...] était la propriété de Mrs Henry*», qu'il ne fallait pas «*détourner cet argent de sa destination*» pour ne pas perdre «*le bénéfice des économies*», et «*enliser le domaine de nouveau*» (p. 106) ; qui dut aller à Édimbourg pour «*obtenir un nouveau prêt*» [p. 106]. Pour assurer l'intégrité du domaine de Durrissdeer, il faut bien que lui et Alison s'emploient à remédier aux énormes saignées de la «*sangsue*» en imposant de draconiennes économies : Alison renonce à sa «*visite annuelle à Édimbourg*» (p. 111) ; ils veillent à réduire les dépenses avec un soin extrême : «*Nous avons arraché farthing après farthing*» (p. 113) ; ils sont tout de même obligés d'entamer le patrimoine, de vendre à un prix désavantageux une large portion du domaine, soit «*la terre d'Ochterhall*» (p. 139), ce qui fournit une grosse somme d'argent à James, qui se permet pourtant de reprocher à Mackellar : «*Vous êtes très attaché à l'argent [...] vous aimez l'argent plus que tout le reste*» (p. 268).

Stevenson mentionna même avec précision :

-Le fait que James avait reçu «*huit mille soixante livres [...] en sept ans*» (p. 113).

-Le regret par Mackellar de «*la perte sèche de deux cents livres*» quand Henry «*battit McManus, le palefrenier*» (p. 182).

-«*Les actes nécessaires*» par lesquels «*l'administration légale des domaines écossais fut confiée*» au notaire Carlyle et à Mackellar (p. 213), sans «*allocation*» (p. 214) pour James qui ne devait pas savoir où la famille s'en allait.

-La réclamation par James d'«*une allocation*» (p. 214)

-Le choix laissé par Henry à James : lui payer son «*retour au pays*» ou lui allouer le «*minimum d'argent*» avec lequel «*on peut décentement survivre à New York*», «*somme*» qu'il aurait «*par paiement hebdomadaire*» (p. 257), l'esprit d'économie des Écossais étant donc encore accentué par le mercantilisme états-unien !

-«*La pancarte portant ces mots, disposés à peu près ainsi* :

JAMES DURIE,
CI-DEVANT MAÎTRE DE BALLANTRAE,
VÊTEMENTS PROPREMENT RACCOMMODÉS.

SECUNDRAS DASS,
GENTILHOMME INDIEN DÉCHU,
ORFÈVRE FINE

(p. 260)

Avec la précision que Secundra, étant «*un excellent artiste en travaux d'orfèvrerie de toutes sortes*» (p. 259), leurs gains auraient été suffisants non seulement pour les faire vivre, mais auraient pu «*être mis de côté pour une future occasion*» qui est «*la recherche de ce trésor qu'il [James] avait enfoui longtemps auparavant dans les montagnes*» (p. 259), de ce «*trésor considérable*» (p. 264) pour la recherche duquel il lui faut «*trouver des hommes et des moyens de transport*» (p. 265).

-La minutieuse proposition financière que fait à Henry James qui veut aller à la recherche de son trésor : «*Avancez-moi seulement ce qui sera nécessaire : soit une somme globale, à la place de mon allocation ; soit, si vous préférez, un prêt que je vous embourserai à mon retour.*» (p. 265). Et son refus.

-La description de la minutieuse transaction qu'opère Mackellar : il prétend avoir «*trouvé un bon placement pour ses petites économies*», mais regrette qu'elles soient «*en Écosse*» ; il demande donc à Henry de lui «*avancer la somme, en échange d'un billet de [s]a main*» (p. 266).

-Le refus d'Henry, qui, d'une manière tout à fait surprenante, lui oppose : «*En dehors du montant de votre caution, vous ne valez peut-être pas un farthing*», car il a compris que son intendant sollicite cet argent pour venir en aide à James (p. 266) : «*Vous n'aurez pas un sou.*» (p. 267).

-L'offre de «*cinq cents livres*», «*les économies d'une vie de labeur*» (p. 267), que fait à James Mackellar, parce qu'il était «*résolu à faire partir le Maître*».

-Le refus de James (p. 268).

-Les «*cent livres*» qu'Henry aurait données à Harris (p. 273).

Si Mackellar, constatant que James n'est pas dénoncé au gouvernement britannique par les gens du pays, croit pouvoir en conclure qu'il n'y avait pas, parmi eux, une personne «*qui eût une once de cupidité*» (p. 131), s'impose plutôt le jugement qu'il porte par ailleurs : «*Si la nature humaine, même chez les pires individus, est parfois capable de bonté, elle demeure avant tout cupide.*» (p. 302). Et on peut se permettre d'ajouter que se trouve peut-être bien confirmée dans le roman la réputation de grand souci de l'argent, sinon d'avarice, qu'ont les Écossais !

* * *

Un vaste panorama culturel

Stevenson, ayant, dans *“Le maître de Ballantrae”*, fait vivre des aristocrates, et surtout ayant confié la narration à celui qui avait été *«un jeune homme frais émoulu de l’université»* (p. 48), ne pouvait manquer de parsemer le roman d’allusions culturelles, qu’on peut relever en les classant. On trouve :

-Des allusions à la Bible dont James était un *«connaisseur»*, *«familiarisé avec le texte»* (p. 235), tandis qu’elle *«constituait toute la bibliothèque»* de Mackellar (p. 234) :

-Pour celui-ci, Alexander est *«l’Ève de leur paradis éphémère ; et déjà le serpent s’avançait en sifflant sur sa piste»* (p. 218), rappel de l’épisode de la *“Genèse”* (3) où la première femme céda à l’incitation que lui fit un serpent de manger du fruit de l’arbre de l’Éden permettant de connaître le bien et le mal, ce qui fut la cause de l’éviction d’elle et d’Adam du Paradis terrestre.

-On a signalé plus haut les mentions de l’histoire d’Ésaü et de Jacob qui est un épisode de la *“Genèse”*

-Sont encore mentionnés :

-*«Les récits de la générosité de David»* (p. 235) : On en a plusieurs exemples dans le premier *“Livre des rois”* :

-David, qui avait été obligé de fuir la folie paranoïaque de Saul, se trouva deux fois en position de le tuer facilement, mais se montra généreux à son égard, se contentant de couper un morceau de ses vêtements pour lui faire savoir qu’il l’avait épargné, espérant ainsi vaincre sa haine par sa douceur ; puis il lui parla de la manière la plus touchante.

-Victorieux des Amalécites, David envoya immédiatement un cadeau à ceux qui l’avaient soutenu dans son errance.

-Il ne montra pas d’esprit de revanche contre les gens de Jabès qui étaient allés chercher les corps de Saul et de ses fils.

-Face au meurtre indigne d’Abner, le chef de l’armée adverse, il manifesta immédiatement son refus d’une telle pratique.

-Passant par-dessus ses préventions personnelles, il accueillit magnifiquement Méphibosheth, le petit-fils de Saul, qui n’avait rien à faire valoir.

-*«Les psaumes de sa pénitence»* (p. 235) : Ce sont sept psaumes de David :

- le psaume 6 où, malade, il demande pardon à Dieu qui l’a frappé, et le prie de guérir les plaies de son âme ;

-le psaume 31 où il ressent le bonheur d’une âme à laquelle Dieu a pardonné ses péchés, et représente cette grâce sous la figure d’un malade qui guérit ;

-le psaume 37 où il ressent les plaies profondes que la longue habitude du péché a faites en lui, et prie Dieu de le regarder avec pitié ;

-le psaume 50 où il exprime ses regrets et ses prières après que le prophète Nathan lui ait reproché le crime qu’il avait commis avec Bethsabée ;

-le psaume 101 où il déplore la captivité du peuple de Dieu dans Babylone, et demande le rétablissement de Sion ; où une âme pauvre et désolée demande, à son exemple, d’être rétablie par la grâce ;

-le psaume 129 où, pécheur abîmé dans ses crimes, il n’attend de secours que de l’infinie miséricorde de Dieu ;

-le psaume 142 où, accablé de maux, il prie Dieu de ne pas le traiter selon la rigueur de ses jugements, mais de le conduire dans ses voies.

-Est encore cité le psaume 127 (1) quand le capitaine de la *“Sans Pareille”*, remerciant Mackellar pour sa prière, prononce : *«Si le Seigneur ne garde pas la cité, c’est en vain que les guetteurs guettent !»* (p. 239).

-*«Les questions solennelles du Livre de Job»* (p. 235) dans lequel Dieu autorise Satan à infliger des épreuves à Job et à sa famille, cet homme supportant avec résignation la perte de ses biens et de ses enfants, les souffrances de la maladie, les réprimandes de trois de ses amis, tout en affirmant et maintenant qu’il est vertueux, et que son infortune n’est pas une punition, ce qui soulève

la possibilité, selon sa femme, que Dieu puisse agir en fonction de caprices, raison pour laquelle elle l'enjoint de le maudire et de mourir ; il lui répond : «L'Éternel a donné, l'Éternel a repris, béni soit Son Nom». Au paroxysme du "Livre", Dieu demande à Job : où était-il, lui, Job, lorsque lui, Dieu, créa le monde? Et il lui explique ensuite qu'il ne faut pas apprécier ses jugements avec des conceptions d'être humain ; cela pourrait être une humiliation de Job ; mais, paradoxalement, il est réconforté par le fait qu'il a vu Dieu, et qu'il n'est pas mort. Finalement, Dieu restaure la richesse de Job et de sa famille, et aussi, probablement, sa santé, ce qui semble indiquer que la foi parfaite est récompensée.

-«*La poésie émouvante d'Isaïe*» (p. 235) : Le "Livre d'Isaïe" traite de la déportation du peuple juif à Babylone puis de son retour et de la reconstruction du Temple de Jérusalem sur les ordres du grand roi achéménide Cyrus II. Il présente un ensemble d'oracles, et, spécialement, les poèmes du chapitre IX (y est célébrée la fin de l'oppression étrangère et la naissance d'un prince dans un chant de couronnement royal) et du chapitre XI (y est célébré Josias).

-James se désigne comme le «*fiils prodigue*» (p. 126), et son père lui dit : «*Vous avez été le frère aîné de la parabole*» (p. 127), se référant à l'une des paraboles de Jésus, qui se trouve dans l'"Évangile selon Luc" (15 :11-32). Elle met en scène trois personnages : le père ; le fils aîné, qui suit les commandements de son père ; et le deuxième, le fils prodigue. Celui-ci, lassé, part à la découverte du monde, dilapide sa fortune, se retrouve sous le joug d'un autre maître, plus dur, qu'il finit par abandonner, pour retourner vers son père qui, heureux de son retour, lui prépare une fête, ce que l'aîné ne comprend pas. La parabole finit sur l'explication du père : «Il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé», remarque qu'il faut mettre en parallèle avec la conclusion de la parabole de la brebis égarée : «Je vous le déclare, c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel, pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance». Mais il faut toutefois signaler que, dans le roman, le fils prodigue n'est pas repentant !

-James mentionne «*les Dix Commandements*» (p. 248) qui furent édictés dans le livre de la Bible intitulé "L'exode" ; s'adressant à Mackellar qui a tenté de le précipiter dans la mer, et qu'il croyait «*magnétisé par les Dix Commandements*», il devait penser, en particulier, au cinquième commandement : «Tu ne tueras point».

-Mackellar s'identifie à «*saint Paul*» (p. 250), Paul de Tarse (Ier siècle), apôtre de Jésus.

-Des allusions au monde grec :

-«*Les antiques récits d'Homère*» (p. 67) : ce sont l'"Iliade" et l'"Odyssée". Plus loin, il est dit que «*les travaux d'Hercule, si bien décrits par Homère, n'étaient rien à côté de ce que nous endurons maintenant*» (p. 99) ; or, en fait, Homère n'a pas décrit les travaux d'Hercule (la connaissance des classiques qu'a Burke, sinon Stevenson lui-même, n'est donc pas parfaite !).

-La mention du danger de «*tomber de Charybde en Scylla*», deux monstres marins que dut affronter Ulysse est, en fait, une initiative du traducteur, Stevenson ayant plus simplement écrit : «*we had only exchanged traps, jumped out of the frying-pan into the fire*» !,

-«*Pénélope*» : Dans l'"Odyssée", elle est la femme d'Ulysse ; tandis qu'il est absent depuis vingt ans et qu'il est même présumé mort, qu'elle est courtisée par des prétendants au trône d'Ithaque, elle a promis d'en épouser un lorsque sera terminée une tapisserie qu'elle tisse le jour, mais que, car elle est toujours amoureuse de son mari et certaine de son retour, elle défait secrètement la nuit, tout en essayant de ne pas paraître paresseuse et de mauvaise foi. Elle est évoquée à deux occasions : quand il est mentionné que «*la couture du Maître ressemblait plutôt au travail de Pénélope*» (p. 260) ; puis quand, à Albany, Henry impose à Mackellar des «*tâches interminables*» qu'il renouvelait «*comme la toile de Pénélope*» (p. 278).

-«*La sagacité d'Aristote et des autres philosophes antiques*» qui enseigneraient qu'il n'y a de «*distinctions légitimes*», pas même «*la vie*», «*qui vaille d'être acquise ou sauvegardée au prix de la moindre parcelle de dignité*» (p. 72). Burke aurait donc lu et retenu l'enseignement de "L'éthique à Nicomaque" où Aristote développa l'idée de l'être humain comme fin en soi ; indiqua qu'il se doit de préserver sa liberté («Nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre.») ; lui donna le but de mourir dans la dignité. Pour lui, comme pour Platon, c'est l'intelligence qui fonde la dignité humaine. De plus, la vertu est libératrice, car elle permet à l'être de s'appartenir en

s'affranchissant des dépendances que crée ce que le langage ordinaire appelle l'empire des passions ; liberté et bonheur vont manifestement de pair.

Aristote est encore évoqué par Burke quand il soutient que les «*questions*» que se posèrent James et lui lors de la rencontre d'Indiens sur le sentier de la guerre «*auraient plongé dans la perplexité*» «*son cerveau*» (p. 102-103).

-«*Alexandre*», roi de Macédoine qui fut un grand conquérant, auquel se réfèrent orgueilleusement, d'abord Burke (p. 202, alors qu'Alexandre n'en a pas appelé «*à la postérité en publiant un récit de ses exploits*»), puis James (p. 250).

-Des allusions à l'histoire romaine :

-«*César*» (p. 202), le fameux conquérant et dictateur, auquel s'identifie orgueilleusement Burke.

-Quand Stevenson signale que Mackellar, en parlant de l'«*illusion courante d'envier les autres et de croire qu'un changement de vie nous ferait du bien*», «*cite Horace*» (p. 48), il pensait sans doute à sa «*Satire I*» où il écrit : «*Comment se fait-il, Mécène, que l'homme ne vit jamais content de son sort, qu'il le doive à un choix motivé ou au hasard des circonstances? Pourquoi juge-t-il heureux les gens qui mènent une vie opposée à la sienne?*»

-Quand James déclare : «*J'ai donc fait fuir vos Volsques à Corioles*» (p. 221), il rappelle que, en 493 av. J.-C., un consul romain, qui avait été envoyé contre le peuple des Volsques, avait assiégé la ville de Corioles (et l'avait d'ailleurs prise grâce à un jeune patricien, Caius Marcius, qui allait recevoir le surnom de Coriolanus, et faire le sujet du drame de Shakespeare, «*Coriolan*»).

- Des allusions à des écrivains latins :

- «*Tite-Live*», auteur d'une monumentale «*Histoire de Rome*», est lu assidument par le «*vieux lord*» (p. 46) ;

-Virgile dont l'«*Énéide*» est évoquée à deux reprises :

-quand James se décrit «*tel un nouvel Énée avec Secundra Dass sur le dos*» (p. 269), rappelant ainsi qu'Énée, au moment de la chute de Troie pillée et incendiée par les Grecs, s'enfuit en portant son père, Anchise, sur son dos ;

-quand Alexander est présenté «*dans le rôle de Didon, très impatient d'écouter*» tandis que James est «*tel un Énée diabolique, plein des récits les plus agréables du monde*» (p. 217), la reine de Carthage ayant été captivée par les récits de son hôte qui lui raconta sa fuite de Troie, ce qui lui fit éprouver pour lui une passion qui la conduisit au suicide.

-Des allusions à des œuvres médiévales :

-«*La chanson d'Aimeri de Narbonne*», chanson de geste dans laquelle est conté un combat entre les deux légendaires chevaliers médiévaux, Roland et Olivier, où aucun ne fut victorieux, mais après lequel ils furent unis par une solide amitié ; histoire dont d'ailleurs Hugo s'inspira dans «*Le mariage de Roland*», un de ses poèmes de «*La légende des siècles*», et qui a donné, dans la langue anglaise, l'expression qu'utilisa Stevenson, «*to give a Roland for an Oliver*», traduit par «*donnait un Roland pour mon Olivier*» (p. 235), ce qui signifie un échange, spécialement lors d'une bataille, dans lequel ce qui est donné est égal en mesure et en puissance à ce qui est reçu.

-Selon Burke, lui et James ont connu «*une aventure aussi romanesque qu'une légende du roi Arthur*» (p. 65), qui aurait été (car les sources historiques sont rares et contradictoires) un seigneur breton et grand guerrier ayant organisé la défense des peuples celtes des îles Britanniques et de la Bretagne armoricaine face aux envahisseurs germaniques à la fin du Ve siècle ou au début du VIe siècle, un roi ayant établi un empire rassemblant toute l'île de Bretagne, l'Irlande, l'Islande, la Norvège, le Danemark et une bonne partie de la Gaule ; il fut surtout l'objet de légendes de la part du folklore et de la littérature, en particulier du fait de l'écrivain français Chrétien de Troyes qui lança le genre de la romance arthurienne, qui devint un volet important de la littérature médiévale, la narration se concentrant néanmoins souvent sur d'autres personnages, tels que les différents chevaliers de la Table ronde.

-Des allusions à la littérature anglaise :

-Shakespeare est cité quand Stevenson fait dire à Henry : «*I shall be neither fish or flesh*» («*Je ne serai ni chair ni poisson !*» [p. 34]) car il reprit ces mots de Falstaff : «*She's neither fish or flesh*» («*Henry IV*», III, 3).

-Milton, qui est sous-entendu quand Mackellar dit que James, à son second retour, «*avait toute la gravité et un peu de la splendeur de Satan dans "Le paradis perdu"*» (p. 211), «*Paradise lost*» étant un vaste poème épique d'inspiration biblique montrant, en particulier, la séduction d'Ève par Satan qui déploie, pour ce faire, l'habileté d'un courtisan du XVII^e siècle.

-Richardson (1689-1761), qui est nommé comme étant l'auteur de «*Clarissa*» (p. 234), en fait, «*Clarissa or The history of a young lady*» (1748), roman épistolaire où la jeune et vertueuse Clarisse Harlowe, persécutée et bafouée par sa famille, cherche refuge auprès d'un libertin cynique et sans scrupule, Lovelace, qui la séduit, la drogue et la viole, puis la laisse mourir dans un hospice de Londres, avant d'être tué en duel. On comprend que Mackellar puisse parler des «*parties pathétiques de l'œuvre*» (p. 234).

-Des allusions au monde britannique :

-Michael Scott (p. 279) fut, au XII^e siècle, un philosophe scolastique, un médecin, un alchimiste, un astrologue (celui de Frédéric II) ; mentionné par Dante dans son «*Enfer*» (chant XX), par Boccace dans «*Le décaméron*» (VIII, 9) et par Cervantès dans «*Don Quichotte*» (II, 62), il aurait aussi pratiqué la magie noire, étant resté fameux en Écosse pour avoir obligé le diable à des actions que Mackellar prétend avoir dû accomplir lui-même : «*jeter un pont sur la Tweed*» (ce que le diable aurait effectué en une nuit), «*séparer les trois pics d'Eildon*» (alors que la montagne n'aurait été, à l'origine, qu'un seul cône), enfin, pour l'épuiser, à «*fabriquer des cordages de sable*».

-Mackellar évoque «*quelque pauvre diable de Grub Street, gribouillant pour manger*» (p. 269), cette rue de Londres ayant été, jusqu'au début du XIX^e siècle, réputée pour sa concentration d'écrivains à gages et sous-payés, d'aspirants poètes, de tâcherons de la littérature, d'éditeurs de basse qualité, de libraires modestes.

-On remarque que, pour les «*fariboles mensongères d'un pamphlétaire whig*», Stevenson reproduisit bien les habitudes de l'époque où les noms de ceux qu'on attaquait n'étaient pas donnés clairement mais se laissaient deviner aisément : «*le M...e de B....e*», c'est «*le Maître de Ballantrae*», James, un «*rebelle notoire*» qui verrait «*son titre restauré*» même «*s'il rendait des services bien peu honorables en Écosse et en France*» ; «*son frère, L...d D...r*», méprisable lui aussi «*pour ses tendances politiques*», c'est Henry ; «*l'Héritier présomptif, qui allait maintenant être écarté*» et «*avait été élevé dans les principes les plus détestables*», c'est Alexander (p. 274).

*

* *

«*Le maître de Ballantrae*» se révèle une mine de renseignements variés.

L'intérêt psychologique

Dans les romans d'aventures, les personnages restent souvent unidimensionnels, sans évolution ni profondeur psychologique. Mais «*Le maître de Ballantrae*» est un roman d'aventures où celles-ci sont nimbées d'une aura mystérieuse et d'une ambiance très sombre, toutes deux issues des abîmes de l'âme humaine, dont sont montrés les recoins les plus noirs. En effet, autant et sinon plus qu'un roman d'aventures, c'est un roman psychologique où, Stevenson concevant ses personnages comme des marionnettes dont il tire les fils, le drame familial prend le dessus ; où monte en intensité le combat entre les deux frères ; où on vagabonde dans les méandres de l'esprit humain, là où les frontières de la morale s'effacent, et réservent de bien déroutants retournements de situation ; où on se demande constamment qui dit la vérité dans cet emboîtement de subjectivités se faisant écho sans qu'on sache jamais laquelle est authentique.

L'incertitude tient surtout au fait que la narration a été confiée à deux narrateurs : Mackellar, qui devient même un des importants protagonistes du drame, et Burke, qu'on examinera donc avant d'étudier les membres de la famille Durie, selon un ordre progressif.

* * *

Burke :

C'est un Irlandais, qui partage le mépris des Irlandais à l'égard des Écossais, déclarant : «*Je n'ai jamais rien compris à cet affreux pays ou à ses habitants sauvages*» (p. 65), reprochant à James «*son accent écossais qu'il n'avait pas aussi fort que d'autres, mais suffisamment pour paraître barbare et déplaisant*» (p. 91), lui faisant savoir, en Inde, qu'il a «*un remède pour la gale écossaise*» (p. 202).

Tout en se qualifiant de «*moins superstitieux des hommes*» (p. 101), il fait preuve de la très typique religiosité des Irlandais catholiques.

À ce premier trait comique s'ajoute sa prétention à l'aristocratie, qui est répétée avec une telle insistance qu'elle en devient suspecte :

D'abord «*colonel*», devenu «*par la suite chevalier*» (p. 116), il est, selon Mackellar, «*très attaché au respect qu'on lui doit*» (p. 104), «*avait une haute estime de lui-même*» (p. 108). En effet, animé par l'orgueil, il insiste sur sa qualité de gentilhomme ; il tient à certifier qu'il est «*aussi bien né que n'importe quel lord d'Écosse*» (p. 77) ; il affirme : «*Un gentilhomme doit être le premier partout*» (p. 77) ; il mentionne la nécessité pour lui de «*la poursuite de l'honneur et de la gloire*» (p. 72) ; il ose se targuer d'une supériorité sociale : «*On a souvent fait des commentaires sur le fait que les personnes de qualité [les aristocrates] supportent beaucoup mieux la fatigue que les gens du commun ; si bien que les officiers d'infanterie, qui doivent marcher dans la boue à côté de leurs hommes, leur font honte par leur courage.*» (p. 87) ; il considère qu'on ne peut demander à «*un gentilhomme qui est totalement étranger à cette partie du monde*» qu'est la forêt des Adirondacks d'en connaître «*la géographie*», ajoutant : «*J'ai toujours trouvé ces connaissances très ennuyeuses*» (p. 98) ; il regrette que des «*gentilshommes*» tels que lui et James durent se résigner à abandonner «*jusqu'à leurs épées*», reconnaissant pourtant qu'elles «*les auraient bien encombrés dans les bois*» (p. 99) ; il se voit risquant (ainsi que James), en tant qu'aristocrate, d'être condamné au «*billot*» (p. 94 - la décapitation) ; réfugié en France, il se plaint du manque de considération des autorités : «*Moi-même, qui ai chevauché à la droite des princes, on me berne avec un ou deux étendards, et on m'envoie pourrir dans un trou, au fond de la province [c'est la ville de «Troyes-en-Champagne»]. Accoutumé comme je le suis aux cours, je ne peux m'empêcher de sentir que ce n'est pas l'atmosphère qui convient à quelqu'un qui n'est que soldat*» (p. 117) ; il proclame avoir eu une conduite admirable : «*Même si toute ma vie j'ai recherché des distinctions légitimes, je peux déclarer, la main sur le cœur, à la fin de ma carrière, qu'il n'en est pas une - non, pas même la vie non plus - qui vaille d'être acquise ou sauvegardée au prix de la moindre parcelle de dignité.*» (p. 72) ; il fait encore preuve de forfanterie en déclarant qu'il «*en appelle à la postérité en publiant un récit de ses exploits*», ajoutant qu'il est prêt, en l'occurrence, «*à partager le sort de César et d'Alexandre*» (p. 202), et, comme Mackellar lui a demandé «*quelques notes écrites*», il lui envoie «*les Mémoires complets de sa vie*» en le priant d'ailleurs de «*lui trouver un éditeur*» (p. 64) ; il manifeste son esprit conservateur en portant ce jugement : «*Les clameurs de la rue peuvent troubler l'esprit des législateurs eux-mêmes.*» (p. 77).

Et il ne manque pas d'exprimer de fortes maximes :

-«*En ce monde, je ne connais aucune entreprise où les bénéfiques soient à la hauteur des espérances*» (p. 79).

-«*L'amour de l'or*» est un «*très puissant mobile*» (p. 92).

-«*Les mendiants n'ont pas le choix, et les hors-la-loi ne discutent pas.*» (p. 95).

-«*Une expression offensante, même si elle est vive, semble vraiment une broutille dans de graves circonstances.*» (p. 101).

-«*Il est bon de faire un pont d'or à un ennemi en fuite*» (p. 118).

En conséquence de son orgueil aristocratique, il se montre condescendant à l'égard du roturier qu'est Mackellar, l'appelant «*mon brave*» (p. 108), prétendant ne pas se souvenir de son nom (p. 109), quitte à déployer ensuite une «*politesse excessive*» (p. 109), à redoubler d'obséquiosité dans sa lettre à

celui qu'il qualifie alors d'«*humble et respectable ami*» (p. 116) de la famille Durie, et même de «*gentilhomme*» (p. 117) : «*J'ai vu en vous un jeune homme du plus grand sérieux ; une qualité, je le proclame, que j'admire et révère.*» (p. 116).

C'est encore au nom de son appartenance à l'aristocratie qu'il apprécie puis déteste James, qu'il appelle «*Ballantrae*». Il se félicite d'abord du fait qu'ils étaient «*deux gentilshommes d'excellente famille*» (p. 87) ; il ne cesse longtemps de célébrer son compagnon : «*C'était en tous points l'homme le plus capable que j'aie jamais rencontré*» (p. 79) - «*Ballantrae est un gentilhomme qui possède les talents naturels les plus éminents ; je l'admire et le révère jusqu'à la semelle de ses souliers*» (p. 108), tout en glissant, parlant de leur «*valeur*», que c'est un «*domaine dans lequel nous étions, je l'accorde, à égalité*» (p. 96) ; il apprécie «*la hardiesse chevaleresque du soldat*» (p. 116) ; il reconnaît «*le génie original de Ballantrae*» (p. 82), «*le génie extraordinaire de Ballantrae*» (p. 96), «*le courage et le génie*» (p. 200) ; il «*admire son génie au-delà de ce qu'il peut dire*» (p. 117) ; il trouve que sa façon de jouer «*à pile ou face*» leur amitié ou leur inimitié est «*une proposition trop chevaleresque pour ne pas [lui] plaire*» (p. 67), car, quelque peu romantique, il considère qu'ils s'étaient conduits «*comme deux paladins d'autrefois*», qu'il avait vécu avec James «*une aventure aussi romanesque en soi qu'une légende du roi Arthur*» (p. 65), qui «*n'a pas dû arriver souvent*» (p. 67), qui est, pour lui, «*un des exemples par lesquels nous voyons que les antiques récits d'Homère et des poètes sont encore vrais aujourd'hui - du moins, pour ce qui est des nobles et des gens bien nés*» (p. 67) ; à la fin du récit de l'aventure américaine, il se livre à un «*éloge excessif*» de James (p. 103), selon Mackellar à qui il semble que «*seul le chevalier méritait les louanges*» (p. 103-104).

S'il ne manque pas de se vanter : «*On peut, assurément, relever quelques défauts dans ma conduite*» mais pas celui «*d'avoir tourné le dos à un ami*» (p. 202), plus tard, toujours au nom de l'idéal aristocratique, il regrette la rudesse de James : «*Il me rembarra si malproprement que tout gentilhomme lui en aurait voulu*» (p. 90). Quand son compagnon, découragé par les épreuves que leur présentait la traversée de la forêt des Adirondacks, tourne sa colère contre lui, «*maudissant [sa] race en des termes qui ne convenaient pas à un chef*», il le prie «*d'essayer d'oublier qu'il avait été pirate et de se souvenir qu'il avait été gentilhomme*» (p. 100) ; puis, aussitôt, il exprime sa détestation : «*Cet homme m'inspirait vraiment de l'horreur, car je pensais qu'un soldat et un gentilhomme devait affronter sa fin avec plus de philosophie*» (p. 100). Victime, en Inde, de son «*impudence*», il «*ne le considère pas comme un gentilhomme*» (p. 201). Aux Durie, il révèle, non sans perfidie : «*L'ami que je chéris et le camarade que j'admire est à cette heure dans la belle ville de Paris*» (p. 62), et, dans sa lettre, il ne manque pas de le trahir encore puisqu'il donne «*un petit renseignement qui peut être utile à la famille*» : «*il reçoit du Secours Écossais la plus forte pension de tous les réfugiés de Paris*» (p. 109), «*une pension très avantageuse*» (p. 117), ajoutant : «*C'est d'autant plus scandaleux [...] qu'il n'y a pas un méchant penny pour moi*» (p. 109), oubliant donc qu'il n'est pas Écossais.

À la prétention à l'aristocratie, qui le fait se complaire dans les grandes déclarations et les petites mesquineries, Burke oppose un tout autre aspect de sa personnalité. En effet, lui qui revendique dans sa lettre sa «*simple franchise*» d'Irlandais, tandis que Mackellar décèle sa «*simplicité de caractère*» (p. 103), «*sa grande sincérité*» (p. 104), reconnaît : «*Je ne suis qu'un rustre d'Irlandais*» (p. 63). Il raconte ailleurs comment il sut échapper à la cruauté des pirates, étant parvenu à les amuser en faisant «*usage de son irlandais pour dire quelques blagues*» (p. 71), «*en lançant des plaisanteries irlandaises pour les divertir*» (p. 73), en cherchant «*à obtenir les faveurs de l'équipage servilement [...] par des bouffonneries continues*» (p. 79), en ayant «*assez de force pour danser quelques pas de gigue et hurler quelque obscénité*» (p. 71), en, sous le «*sobriquet*» de «*Pat-le-Violoneux*» (p. 71 où le traducteur, Alain Jumeau, indiqua, dans une note : «*Pat est le diminutif classique des Irlandais, souvent prénommés Patrick, en l'honneur du saint patron de leur île. Le violon joue un rôle important dans la musique folklorique irlandaise, et le violoneux est une figure importante de la tradition populaire. Il est présent dans les grandes occasions, fêtes et mariages.*»), leur jouant du «*violon*», faisant le «*ménétrier*», gagnant ainsi «*leurs bonnes grâces*». Il use encore de «*la manière irlandaise, que l'on s'accorde à trouver très engageante*», de l'effet qu'a l'«*accent irlandais*», avec le «*marchand d'Albany*», sujet qui donne d'ailleurs lieu à une digression (p. 94).

Surtout, ces «*bouffonneries continues masquaient une peur profonde*» (p. 79). Bien qu'il prétende : «*Je ne me laisse pas facilement effrayer, ni vaincre non plus*» (p. 73), il reconnaît avoir toujours été «*un homme d'une sensibilité très délicate*» (p. 78). Il avoue avoir eu peur de la mer, en particulier lors de la tempête ; il s'était senti faible quand il lui «*fallut descendre dans la chaloupe*» (p. 71). Sur le bateau des pirates, il éprouva du dégoût devant les brutalités commises, eut «*les nerfs très ébranlés par ce milieu horrible*» (p. 73), eut si peur au moment d'un combat, qu'il jeta à la mer le «*Jolly Roger*» en pensant qu'il «*aurait pu s'y jeter aussi*» (p. 74), reconnaissant qu'il avait toujours été incapable de se conduire en pirate sans être «*aux trois quarts ivre*» (p. 78). Il avait été effrayé aussi lorsque James lui exposa son plan d'évasion : «*Mon cœur se mit à battre très fort, car je vis qu'une terrible entreprise se tramait*» (p. 83) ; il crut que les marins du bateau royal entendraient «*son cœur battre la chamade*» (p. 85) ; au moment de l'assassinat de Dutton par James, «*ses genoux s'entrechoquaient*» (p. 89), et son «*sens de l'humanité était tellement affecté par cette épouvantable action que le souffle lui manquait presque*» (p. 89-90), James lui assénant alors : «*Je crois bien que vous manquez de courage, après tout*» (p. 89), et l'incitant à «*faire preuve de plus de résolution*» (p. 90) ; mais il ne put s'«*empêcher de verser des larmes*» en commentant : «*Aucun homme de valeur ne doit en avoir honte*» (p. 90), en répétant : «*Je n'ai nulle honte de mon sentiment généreux : la pitié est honorable chez le guerrier*» (p. 90), en admettant avoir eu besoin de boire «*une partie du rhum*» pour être «*en état d'avancer*» (p. 90). À Albany, devant la perspective de rejoindre les Français, il s'inquiète : «*Il n'y avait apparemment que des dangers autour des pauvres fugitifs, et pendant quelque temps, nous noyâmes nos soucis en menant une vie très dissolue*» (p. 95-96). Évoquant les «*fatigues*» et les «*périls de ce voyage*», il se plaint : «*La tête me tourne quand j'y repense*» (p. 97). La découverte dans les Adirondacks du «*corps d'un chrétien scalpé et horriblement mutilé, gisant dans une mare de sang*», alors que «*les oiseaux de ce territoire sauvage, nombreux comme des mouches, tournaient autour en poussant des cris*», lui «*retira toute [s]on énergie et tout espoir en ce monde*». (p. 102). Sa sensibilité se manifeste encore quand le désespoir de James et sa colère contre son frère le touchent, et lui font laisser «*retomber [s]a susceptibilité légitime*» (p. 101).

Voilà donc un personnage avant tout comique, dont la présence n'a été rendue nécessaire que par le choix d'un narrateur principal qui, tout autant que lui, encombre sa narration de considérations d'ordre personnel quelque peu superflues !

* * *

Éphraïm Mackellar

Stevenson avait d'abord pensé lui donner le prénom "Naphtali", allusion au fils de Jacob et de Bilah, la servante de Rachel dans la "Bible". Il choisit ensuite Éphraïm, qui est, toujours dans la "Bible", le nom du fils cadet de Joseph, que celui-ci décida de bénir au détriment de l'aîné, Manasseh, ce qui est comme une allusion à la situation centrale du livre où le cadet hérite au détriment de l'aîné.

Ce narrateur trace son autoportrait.

Il nous apprend que, à son arrivée à Durrissdeer, il venait de «*passer maître ès arts*» (p. 46), qu'il avait donc obtenu un diplôme correspondant à peu près à une licence ès-lettres, à l'Université d'Édimbourg. De ce fait, il peut certifier avec une certaine fausse modestie : «*Je n'étais pas assez obtus pour ne pas réfléchir par moi-même*» (p. 277), et il se montre un esprit rationnel. On constate qu'il cite Horace «*comme un jeune homme frais émoulu de l'université*» (p. 48), et Virgile quand il reprend ses mots : «*quantum mutatus ab illo*» (p. 282). D'ailleurs, cet homme d'écritures et de chiffres, qui «*gagne son pain*» «*avec de l'encre*» (p. 177), qui se plaît dans les livres de comptes, donne aussi une relation des faits qui est marquée par une véritable éloquence, en particulier lors de son plaidoyer pour Henry adressé au «*vieux lord*» : «*Pensez à ce pauvre pêcheur que vous avez engendré, que votre femme vous a donné et qu'aucun de nous ici n'a soutenu comme il l'aurait dû*» (p. 162). Aussi, parlant de Harris et de ses complices, il «*suppose que, pour la plupart, ces gaillards n'étaient guère intelligents*» (p. 291). James remarque : «*Vous avez étudié l'art de la repartie.*» (p. 213), et il peut se vanter : «*Je n'étais pas toujours mal inspiré pour trouver mes répliques*» (p. 225), en particulier lorsque l'autre, se targuant de se conduire comme un chevalier, il lui rétorque qu'il n'est

que comme «un bandit de grand chemin qui tue de son sale bâton une vieille à bonnet de laine, et cela pour une pièce d'un shilling et un cornet de tabac à priser» (p. 250) ; il dénonce ses «curieux sophismes» (p. 250) ; il lui assène : «Votre frère est bon, et vous êtes mauvais... ni plus, ni moins.» (p. 250). Aussi James, qui le trouve «d'humeur à dénigrer», allègue-t-il : «Vous ne pouvez me combattre avec un mot !» (p. 251). Cependant, alors qu'il dit avoir un esprit positif empreint d'une «défiance naturelle» (p. 120), Alison lui reproche sa «naïveté» (p. 178).

Ce célibataire, qu'Alison en vient à traiter de «vieille fille» (p. 196), tandis que, ayant eu «une expression dont la drôlerie le séduisit tout à fait», James s'écrie : «Qui aurait pu deviner que cette vieille commère cachait de l'esprit sous ses jupes» (p. 225) et s'étonne encore : «La vieille commère a du sang dans les veines, après tout !» (p. 248) ; qui déclare : «La vieillesse ne m'affecte pas [...] Je crois que j'ai toujours été vieux» (p. 205) - «J'étais déjà vieux ; je n'avais pas eu de jeunesse ; je n'étais pas fait pour les plaisirs du monde ; je n'avais pas beaucoup de liens d'affection ; ça ne valait même pas la peine de tirer à pile ou face avec une piécette d'argent pour savoir si je serais noyé ici et maintenant dans l'Atlantique, ou si je durerais encore quelques années pour mourir dans mon lit, peut-être aussi affreusement, sans personne à côté de moi.» (p. 237-238), est si peu porté vers les sentiments qu'il avoue n'avoir jamais «considéré l'amour d'un œil très favorable» (Jean Échenoz), reconnaît qu'il n'a «jamais eu beaucoup de sympathie pour la passion amoureuse» (p. 115).

D'ailleurs, il laisse poindre, à plusieurs reprises, sa misogynie :

-Il considère que les femmes sont «toujours les plus hardies parce qu'elles risquent le moins» (p. 41).

-Il est révolté par Jessie Broun, d'autant plus que «cette femme scandaleuse, rarement dessoulée» (p. 132), alors qu'elle le reçoit, «garda un comportement frivole et désinvolte - tantôt singeant les manières d'une dame, tantôt éclatant de rire avec indécence, tantôt lui faisant, comme une coquette, des avances qui [l']obligeaient à rentrer sous terre» ; qui lâcha «une bordée d'injures particulièrement choquantes chez une femme» (p. 53).

-Il a «réprimandé une servante parce qu'elle chantait une petite niaiserie», et, si «ses remarques mordantes lui valurent l'inimitié de tous les jupons du manoir», il «n'y prêta guère attention» (p. 115), avouant : «Je n'ai jamais beaucoup supporté, ni peut-être vraiment compris les personnes du sexe ; et, comme je suis loin d'être entreprenant, j'ai toujours fui leur compagnie.» (p. 116).

-Il statue : «Je crois que les femmes sont possédées par le diable.» (p. 115).

-De façon inattendue et tout à fait injuste, il identifie «cette force puissamment orientée vers le mal» qui se manifeste chez James avec le «sentiment qui pousse une donzelle à minauder devant sa glace !» (p. 251).

-Il déclare que l'«attitude condescendante» d'Alison à l'égard d'Henry, «de la part d'une épouse, l'aurait touché dans son amour-propre et l'aurait ulcéré» (p. 58). Il la juge encore sévèrement : «Mrs Henry ressemblait à beaucoup d'honnêtes femmes ; elle avait la conscience intacte, pourvu qu'on voulût un peu fermer les yeux.» (p. 137).

-Pourtant, se révélant un fin psychologue, sinon un véritable médiateur en matière de relations conjugales, il porte un jugement sur les relations d'Henry et d'Alison, et pense qu'ils auraient pu se rapprocher «si lui avait pu mettre son orgueil dans sa poche, et elle oublier ses rêveries à propos d'un autre homme» (p. 115). Plus tard, il s'adressa «à cette malheureuse femme avec un ton proche de la colère» (p. 156), lui reprochant d'avoir «passé tout son temps» avec James, d'avoir «toujours été aimable» avec lui, d'avoir été «amoureuse de lui» (p. 156) ; lui demandant de ne pas «tourner le dos» à Henry (p. 158) ; lui conseillant : «Parlez-lui... peu importe ce que vous lui direz ; donnez-lui votre main et dites "Je sais tout" ;... et si Dieu vous en donne la grâce, ajoutez : "Pardonnez-moi".» (p. 158) ; en conséquence, elle annonce : «Je vais aller trouver mon mari.» (p. 158) mais ne le fait pas ; il peut donc la réprimander : «Pourquoi n'êtes-vous pas avec votre mari?» (p. 164) ; comme elle déclare : «C'est inutile» et «Vous avez le droit de mettre ma parole en doute», «pour la première fois, il ressentit de la peine pour elle» (p. 165).

D'autre part, reprochant à Henry son «orgueil», il souligne sa désinvolture à l'égard d'Alison : «Elle, c'est la femme ; et vous, vous êtes l'homme, grand, fort ! Elle est la femme que vous avez juré de protéger, et plus important encore, la mère de votre fils !» (p. 210).

On peut aussi déceler chez lui un grand intérêt pour les jeunes garçons. Est étrange sinon inquiétant son souvenir des «enfants de Leith» qui étaient séduits par les histoires que leur racontait un «vieux

marin» (p. 217). On peut se demander si lui-même ne s'intéressait pas à ces enfants, comme il s'intéresse beaucoup à Alexander, à ce «*petit bout d'homme qui porte des culottes depuis peu*» (p. 217) en craignant qu'il soit séduit par ce «*gentilhomme aventurier ayant fière allure et beau langage*» (p. 218) qu'est James, exprimant cette crainte : «*S'il lui venait la fantaisie de le captiver ; et, une fois le charme établi, comme il serait facile de s'en servir pour pervertir l'enfant !*» (p. 218), pour le «*débaucher*» (p. 250), rappelant à Henry : «*Vous êtes le père de Mr Alexander : donnez à cet enfant une chance d'être fier du nom qu'il porte*» (p. 280). À New York, il devient le précepteur de «*Mr Alexander*» (p. 261).

Il aurait pu se contenter d'être un intendant, un «*étranger à gages*» (p. 156), payé «*pour exécuter les ordres*» d'Henry (p. 279). Mais il rend aussi des «*services amicaux*» (p. 127), qui sont toujours dispensés avec beaucoup de politesse, avec cependant cette exception : au moment de venir, après le duel, prévenir Alison, il se dit : «*L'heure n'était pas aux scrupules*», ouvre sa porte «*sans même frapper*» et entre «*effrontément*» (p. 155).

Surtout, comme ce célibataire n'a pas de famille proche, il se fait le «*fidèle serviteur de la maison de Durrisdeer*» (p. 47), se met entièrement au service de la «*noble maison*» (p. 176), indiquant à Alison : «*Il nous appartient, à vous et à moi, de faire preuve de tout notre courage, si nous voulons sauver la maison*», déclarant : «*J'appartiens à Durrisdeer, Mrs Henry, comme si j'y étais né*» (p. 179). S'attachant à la famille, il en devient même le véritable pilier, ayant le souci que «*le déshonneur n'entache pas l'héritage de Miss Katharine*» (p. 157). Se sentant lui aussi victime de James, il l'appelle «*notre persécuteur*» (p. 133), le qualifie d'«*ennemi de la maison de [s]on pauvre maître*» (p. 237). Après le duel, il craint que «*c'en est fait de la maison de Durrisdeer*» (p. 155). Le «*vieux lord*» fait d'ailleurs de lui un des «*exécuteurs*» de son testament (p. 185). Au moment où la famille quitte le manoir, il constate : «*Je n'avais jamais ressenti auparavant à quel point je dépendais du soutien des autres.*» (p. 220-221), et il a alors une pénible «*sensation d'isolement*» (p. 221).

Ce roturier, qui est regardé quelque peu de haut par les aristocrates (James, à son arrivée à Durrisdeer, lui assène : «*Je parierais, mon ami, que je connais aussi bien votre nom que votre surnom. Ce sont bien les vêtements que j'ai devinés en voyant votre écriture, Mr Mackellar.*» [p. 121] ; Alison lui montra d'abord «*plus de condescendance que les autres*» [p. 47] ; Burke, qui lui dit : «*Mr...comment vous appelez-vous déjà?*» [p. 61]), «*se rendit compte de ce que peut faire la distinction* [«*élégance, délicatesse et réserve dans la tenue et les manières*»] des aristocrates), imprégné du sentiment de son infériorité, déplora «*sa propre médiocrité en ce domaine*» (p. 130).

Cet être sédentaire, qui a certifié : «*Ce pays était le mien, son air était bon pour moi et sa langue agréable*» (p. 221), ne s'était jamais attendu à quitter sa «*vieille Écosse*» (p. 228). Aussi, passé en Amérique, engagé dans l'expédition à travers la forêt des Adirondacks, se plaint-il : «*Je ne saurais dépeindre ma mélancolie au cours de ce voyage. Je ne suis pas de ces esprits qui adorent la nouveauté : voir l'hiver approcher, et coucher à la belle étoile, si loin de toute habitation, m'oppressait comme un cauchemar ; car cela semblait une façon de braver la puissance divine, et cette réflexion qui, je le crois, est la preuve de ma lâcheté, était rendue encore plus pénible parce que je connaissais, en secret, le but de notre expédition.*» (p. 286).

N'ayant guère de vigueur physique, et manquant de courage, il déclare n'être pas prêt à se «*mêler spontanément*» (p. 119) aux «*fraudeurs*», aux contrebandiers, dans lesquels il voit un «*exemple de la situation scandaleuse de l'Écosse qui se passe de commentaire*» (p. 119), et qui, un soir, l'avaient attrapé, avaient «*entaillé cruellement le bout de ses chaussures avec la lame de leurs coutelas*» (p. 119), l'avaient «*obligé à danser pour les amuser*», l'avaient appelé «*le Pincé*», sobriquet qu'il a désormais reçu dans le pays, et que se plaît à lui rappeler James parce que ce «*surnom (pour rustique qu'il soit) a toujours le don de déclencher en [lui] un tortillement de gêne*» (p. 149), mais qu'il reprend lui-même quand il lui dit : «*Vous n'auriez jamais accordé dix mots aimables à un Pincé tel que moi !*» (p. 249).

Lui qui, à l'annonce, par la lettre de Burke, de la menace que faisait peser James sur la famille, commenta : «*Il est curieux de penser comme nous avons tous accumulé les éléments de cette catastrophe, pendant si longtemps, et avec un tel aveuglement.*» (p. 118), indique sa tendance aux

«*craintes et aux pressentiments*», le «*pressentiment de la vérité*» qu'il eut à l'arrivée de James (p. 120), «*le pressentiment qu'un malheur allait arriver*» avec lequel il se réveilla un matin, «*au début d'avril 1764*» (p. 203).

À l'arrivée de James, il s'«*enhardit à demi*» (p. 129), mais a vite «*l'esprit complètement égaré*», «*tout absorbé par le caractère monstrueux du retour*» (p. 121). Le voyant agir, et l'entendant s'exprimer, il en vient à se demander s'il a une quelconque profondeur. La nuit du duel lui inspire une peur superstitieuse. Alors que l'affrontement se prépare, sa peur a dû le faire bégayer puisque James se moque de lui en prononçant «*l-l-lanterne*» (p. 151). Il avoue plus loin sa peur des «*épées nues*» (p. 225) et, en effet, comme «*le Maître dirigea sa lame contre [s]a poitrine*», il fut lâche, et «*levant les bras, tomba à genoux devant lui*», s'écriant : «*Non ! non ! comme un enfant*», l'autre ne manquant d'ailleurs pas de le brocarder : «*C'est une bonne chose d'avoir un lâche dans la maison*», de le traiter de «*trembleur*» (p. 151), et il constate : «*Voici comment arriva mon déshonneur.*» (p. 151) ; il avoue encore : «*Le froid de la nuit me tombait dessus comme un seau d'eau ; je tremblais en avançant, et pas seulement de terreur [...] avec le froid, la peur et l'horreur de la situation, je n'avais plus ma tête à moi*» (p. 152) - «*J'aurais bien voulu arrêter le combat, si j'en avais eu le courage. J'ai honte de ne pas l'avoir fait.*» (p. 157). Après avoir constaté qu'il n'y avait «*aucune trace du corps*» de James, il revint vers le manoir, «*tournant le menton par-dessus l'épaule, sursautant, lâche victime de [s]on imagination*» et, «*une silhouette s'avançant à [s]a rencontre, il faillit pousser un hurlement de terreur*» (p. 164). Plus loin, il nous fait part de «*l'émotion qui agitait toujours son cœur dans cette sombre charmille*» (p. 189).

Cependant, à l'issue du duel, même s'il indique : «*La consternation s'empara de moi ; il était clair que Mr Henry n'était d'aucun secours*» (p. 155), comme il se rend compte que son «*devoir était manifestement du côté des vivants*» (p. 154), il prend d'efficaces initiatives : il décide de prévenir Alison en la menaçant, «*sur un ton proche de la colère*» (p. 156) : «*Madame, si vous ne pouvez faire preuve d'un grand courage, je m'adresserai ailleurs ; car si personne ne m'aide ce soir, c'en est fait de la maison de Durrisdeer*» (p. 155). Après avoir constaté la disparition du corps de James, il est «*en proie aux plus folles imaginations*», et est sur le point de «*pousser un cri de terreur*» avant d'oser retourner à «*l'endroit fatal*» (p. 165).

Au cours du voyage vers Glasgow, s'il «*s'assoupissait*», il se trouvait «*plongé immédiatement dans un cauchemar épouvantable et de mauvais augure*» dont il se réveillait «*la gorge serrée, en train d'étouffer*» (p. 231), et, «*dans le sommeil et dans la veille*», il voyait «*la même perspective sombre d'une catastrophe imminente*» (p. 232). Mais, s'il fut hanté par une vision d'Henry désespéré, il estimait pourtant qu'«*il ne s'agissait pas d'une manifestation de la folie*» car il était «*parvenu à un âge fort avancé sans aucune dégradation de son intelligence*» (p. 232), ne se rendant donc pas compte que de tels états peuvent être transitoires.

Sur la «*Sans Pareille*», il éprouve «*la honte*» de «*s'être laissé aller, pendant [leurs] dernières journées à Durrisdeer, à tolérer [James] en quelque sorte*» (p. 235). S'il découvre qu'il a «*le pied marin*», qu'il n'a pas «*le mal de mer*» (p. 234), il souffre «*d'une humeur noire et d'une tension pénible*» (p. 234). Quand vient le «*mauvais temps*», il craint «*pour [s]a vie*» (p. 236). Comme les marins menacent de se mutiner, «*pour la première fois*», il «*porta des armes*» (p. 236). Sous l'ouragan, il est «*tellement terrifié*» (p. 236) qu'il ne peut «*plus bouger et presque plus réfléchir, car son cerveau semblait gelé*» (p. 237) ; il imagine «*le plongeon suprême du navire, les flots se refermant de toutes parts sur la cabine, [s]a brève lutte contre la mort*» (p. 237). Une fois «*l'ouragan sur le déclin*», il fait une prière qui est doublement «*impie*» (p. 238) car il reproche à Dieu d'avoir «*fait de lui un lâche, dans le sein de [s]a mère*» (il n'en serait donc pas coupable !), lui demande de le «*dépouiller de [s]a faiblesse humaine*» (p. 238), et l'implore : «*Ô Dieu [...] je ressemblerais davantage à un homme si je me levais pour abattre cette créature*» (p. 238). Comme lui revient la vision d'Henry désespéré alors qu'il se trouve face à un James orgueilleusement désinvolte dans une position où il est dans un équilibre fragile, il se répète : «*Je ressemblerais davantage à un homme si j'abattais cette créature*» (p. 246) et, en conséquence, «*lui décoche prestement un coup de pied*» (p. 246) ; cela échoue et, tout de suite, il manifeste son fatalisme : «*Il était écrit que je devais me sentir coupable de cette tentative sans en avoir le profit.*» (p. 246).

On voit cet homme faible, qui, en 1764, dit déjà être «*vieux et desséché*» (p. 209), s'affaiblir encore en vieillissant. Aussi, quand, à la réception des «*pamphlets*», Henry «*leva la main au-dessus de [s]a tête, comme pour le frapper*», il «*s'enfuit[[t] en courant aussi vite que [s]es jambes tremblantes voulaient bien [le porter]*» (p. 270).

Cet intendant de Durriseer est aussi, comme on l'a indiqué, le narrateur de l'histoire de la famille. Tirailé entre plusieurs choix, admirant un frère en étant fidèle à l'autre, il a des atermoiements qui font que le texte est, de ce fait, un peu trop emberlificoté.

On a vu que, dès le premier chapitre, il explique pourquoi il lui appartient de rétablir la vérité à propos de la tragédie qui a frappé la famille des Durie : «*Le monde cherche à connaître depuis longtemps toute la vérité sur cette étrange affaire, et la curiosité publique lui fera, à coup sûr, bon accueil. Le sort a voulu que je sois intimement lié à l'histoire et aux dernières années de cette maison ; et il n'y a pas homme au monde qui soit, comme moi, capable d'expliquer les faits, ou désireux de les raconter fidèlement. J'ai connu le Maître ; et sur bien des épisodes secrets de sa carrière, je dispose de récits authentiques ; j'étais presque seul à bord avec lui lorsqu'il fit sa dernière traversée ; je faisais partie de cette expédition d'hiver à propos de laquelle on a colporté tant d'histoires ; et j'étais présent quand il est mort. Quant à mon défunt maître, Lord Durriseer, je l'ai servi et aimé pendant près de vingt ans ; et plus je l'ai connu, plus je l'ai estimé. Somme toute, je pense qu'il n'est pas convenable que tant de témoignages disparaissent ; la vérité est une dette que je dois à la mémoire de Milord ; et je crois que ma vieillesse s'écoulera plus doucement, que mes cheveux blancs reposeront plus paisiblement sur l'oreiller quand cette dette aura été payée.*» (p. 30). Il répète : «*Je ne dois cacher aucune vérité*» (p. 110). Il nous apprend que, une situation ayant eu «*des conséquences très graves*», il doit «*en faire le récit*» (p. 132). Comme «*la question du retour de l'Indien ressemble à une énigme*», il affirme encore : «*Nous avons, naturellement, le désir de connaître la vérité dans cette affaire.*» (p. 311).

Cependant, si les remarques qu'il fait sur les défaillances occasionnelles de Burke (comme la note de la page 66) inspirent au lecteur des doutes sur la fiabilité de celui-ci, et, par contraste, soulignent l'exactitude de son propre récit, cet homme si minutieux reconnaît qu'il fut une époque où son journal fut «*très mal tenu*», où «*la date ne fut pas précisée pendant une semaine ou deux, et son style en général indique que son auteur est au bord du désespoir*» (p. 203).

Surtout, partagé entre ses deux fonctions d'intendant et de narrateur, il l'est surtout entre ses sentiments pour chacun des deux frères. Ayant été très proche des protagonistes dont il se veut le mémorialiste, il prétend essayer de demeurer objectif, nous prévenant quand il risque de ne plus l'être. Nul mieux qu'un serviteur zélé ne pouvait se consacrer au dévoilement scrupuleux des faits. Sa confession permet au lecteur de prendre place aux premières loges du drame.

Mais l'ambiguïté gagne peu à peu son récit. La nature même de ses propres sentiments pour chacun des deux frères devient trouble, puis troublante, s'imposant comme une des pièces maîtresses de la partie qui se joue sous nos yeux. En conséquence, cela remet en cause tant les desseins que son entreprise se proposait de servir que la confiance dont le lecteur était fondé à le créditer. Tout devient sujet à caution : où se tient en effet cette vérité que l'intendant prétendait vouloir rétablir à la gloire du «*maître de Ballantrae*» contre l'autre, son frère? Étudions ses sentiments et leur évolution :

Ses sentiments à l'égard d'Henry qu'il qualifie de «*garçon du genre honnête et entier*» (p. 32) :

-D'abord, le dévouement et la compassion :

À la première page de son récit, il certifie écrire dans le but de le réhabiliter. Et, en effet, dans la plus grande partie du livre, il prend résolument son parti ; on le voit longtemps batailler, homme de raison, contre l'aveuglement passionnel du père et de l'épouse, qui sont subjugués par le criminel, et, surtout, s'employer à le défendre contre celui-ci. Lui, qui, en arrivant à Durriseer, avait «*de fortes préventions contre la famille*» (p. 45), sentit son «*cœur se porter vers*» cet homme «*si manifestement malheureux*» (p. 47), avoir, pour lui, «*des sentiments intenses de curiosité et de commisération*» (p. 47-48). Il devint son ami et «*l'ami de tous ceux qui ne sont pas les ennemis d'Henry Durie*» (p. 166). Et, même, constatant que pesait «*l'ombre du Maître de Ballantrae*», «*auprès de son père et de sa femme*» (p. 48), il devint «*trop partisan [...] pour avoir un autre sentiment que la colère devant* l'«*exclusion*» (p. 56) qu'ils faisaient subir à celui dont il s'employa à traiter les «*affaires*» qu'il avait

avec James. Incapable de supporter l'injustice qui lui est faite, il intervient de façon décisive pour que «*le messenger suivant envoyé par le Maître [...] ne remporte rien d'autre qu'une missive*» (p. 114) et non de l'argent. Si Henry le défend contre James qui voudrait le faire renvoyer, disant qu'il est «*un gentilhomme qu'il estime*» (p. 134), ne voulant pas «*lui causer de nouveaux ennuis*», il lui propose tout de même de partir (p. 134). Il affirme : «*Je ne pense à personne d'autre qu'à mon cher, mon malheureux maître*» (p. 157). Parlant du duel, il certifie : «*C'était un combat loyal, du côté de mon cher maître*» (p. 157). Après le duel, il déclare au «*vieux lord*» : «*Je suis un partisan ; nous avons tous été des partisans ; et c'est en tant que partisan que je suis ici au milieu de la nuit pour défendre une cause devant vous. [...] Je suis ici pour plaider la cause de mon maître.*» (p. 159). Voulant qu'il soit «*pleuré de tout cœur*» par «*sa femme*», il décide de lui faire connaître la persécution qu'il avait subie, de réunir un «*dossier*» (p. 175). Mais il manque d'abord de courage pour le lui présenter, regrette un temps «*la témérité qui l'avait poussé à s'immiscer dans ces affaires personnelles*» (p. 177) ; cependant, ensuite, il s'adresse à elle par écrit, lui présente alors des «*documents*» (p. 176). Devant l'attitude énergique qu'eut Henry au moment où James fut de nouveau de retour, il fut plein d'admiration, «*d'étonnement et de crainte*» car, pour lui, «*il n'était pas d'organisme capable de supporter pareille épreuve*» (p. 207). À la fin, alors qu'il est ému par le sort d'Henry, il confie : «*La pitié me prit à la gorge et me fit sangloter ; je faillis pleurer très fort en me le rappelant et en le voyant ; et, debout près de lui, sous la pleine lune, je priai avec ferveur, en demandant pour lui la délivrance, ou bien, pour moi, la force de persévérer dans mon affection.*» (p. 315).

-Ensuite, la désaffection :

Peu à peu, son allégeance à Henry devint incertaine ; peu à peu, il en vint à critiquer son patron, surtout quand sa dégradation physique, intellectuelle et morale le dérouta. Déjà, devant sa colère à la suite de la visite de Burke et de la demande d'argent de James, il fut «*très affecté en voyant une telle perturbation chez un homme faisant preuve habituellement d'une telle maîtrise.*» (p. 108). Il considère que l'époque, qui suivit la visite de Burke, et la nouvelle que James vivait à Paris, est celle où Henry «*se montra sous son plus mauvais jour*», car il laissa apparaître «*sa mauvaise humeur*», «*son irritation profonde*», maintint «*un silence*» venant «*de la générosité ou de l'orgueil*» (p. 110). Pour lui, si Henry «*savait jouer son rôle avec dignité et inspiration*», il «*manquait d'élégance*» (p. 130). Comme ce père montre de plus en plus de sollicitude à l'égard de son fils à mesure qu'il grandit, il le prévient de ne pas répéter les erreurs commises par «*le vieux lord*» avec James. Il lui signale que sa volonté de satisfaire les demandes de son frère «*n'est pas de la générosité, c'est seulement de l'orgueil*» (p. 113). Lorsque Henry se montre indifférent à l'égard de sa femme, il y voit «*une sorte d'infidélité*», tandis qu'il admire «*la constance et la gentillesse dont elle faisait preuve*» (p. 192). Il dit que, à New York, il fut inquiet devant sa conduite étonnante : «*J'étais maintenant accablé par le sentiment des mystères dans lesquels nous avons commencé à évoluer*» (p. 273).

C'est à Albany que son sentiment change vraiment. Comme, à la réception des «*pamphlets*», il vit Henry exprimer «*une certaine fureur, pénible à supporter, au lieu de ce désespoir obsédant qui l'avait toujours caractérisé dans [s]a vision.*» (p. 271), il y vit une manifestation de «*la folie de [son] maître*» (p. 271). Puis, comme celui-ci menait des tractations secrètes, il ne «*prenait pas la peine de garder [son] intelligence [pourquoi le traducteur a-t-il choisi ce mot pour remplacer «penetration»?] sous le boisseau et parfois [lui souriait] au nez.*» (p. 279). Constatant qu'«*il sortait beaucoup*» et qu'il rentrait en trahissant «*l'empire de la boisson*» (p. 278), il lui reproche un alcoolisme qui, il est vrai, le conduit à «*une dégradation notable*», au regard des «*vertus qu'il avait manifestées autrefois, à la suite de tels revers de fortune*» (p. 281) ; alors que Henry «*faisait de plus en plus d'excès de boisson*» (p. 281), qu'il était devenu un ivrogne lamentable, il l'observe un jour où il s'était enivré, et lui déclare : «*Je ne connais rien de moins respectable que les larmes d'un ivrogne*» (p. 282), disant éprouver «*une pitié qui avait presque un caractère passionné, moins pour [son] maître que pour les fils de l'homme*» (p. 282-283 - cela reste énigmatique !). Mais il l'enjoint d'en finir «*avec cette comédie pitoyable*» (p. 283) ; il le voit «*embourbé dans l'égoïsme*» (p. 283), comme «*un homme dont l'intelligence était affectée*» (p. 284). Il l'admoneste : «*Je refuse d'être complice des demi-mesures. Si vous êtes un cogneur, cognez, et si vous êtes un mouton, bêlez !*» (p. 283). Sa conduite l'inquiétant, il se «*contraint à cette activité ingrate de l'espionnage*» (p. 262), et est «*choqué*» en découvrant la jouissance que trouve

Henry à venir, vampire lui aussi à sa façon, narguer son frère dans sa «*petite boutique*» (p. 262), le met «*en garde*» contre «*ce mauvais sentiment*» (p. 263). Présent lors de l'affront que Henry fit subir à James, il «*hésita un moment entre les deux frères, car nous avons apparemment atteint une crise particulièrement aiguë*» (p. 265) ; mais, James gardant son calme, il «*décida de poursuivre Milord*» (p. 265) pour lui reprocher de ne pas avoir profité de la «*si belle occasion*» (p. 265) qu'était l'offre que lui faisait James de s'éloigner en partant à la recherche de son trésor. Comme il était «*résolu à faire partir le Maître*» (p. 266), il alla jusqu'à lui proposer ses propres économies (p. 267).

Dans le récit de l'épisode final, il éprouve pour Henry une grande pitié, qu'il exprima aussi dans son épitaphe, car il y fut, à son égard, plus mesuré que pour James, et presque sec, évoquant sa «*vie de souffrances imméritées et bravement supportées*» (p. 322). Il avait eu pour lui un attachement raisonné, s'étant efforcé de le servir loyalement jusque dans les moments les plus difficiles.

Ses sentiments à l'égard de James :

Alors qu'il est censé rétablir la vérité à son sujet, ses confidences éveillent le soupçon : James est-il bien celui qui nous était présenté au départ ? Ses sentiments sont d'une ambiguïté qu'il a lui-même bien indiquée : «*Voilà vingt ans que je le connais et toujours je l'ai détesté, toujours je l'ai admiré*» (p. 311). En effet, on constate un jeu d'attraction et de répulsion.

-D'un côté, l'admiration :

Dès sa première rencontre avec lui, il est fasciné par cet être aristocratique. Il est impressionné par sa tenue : «*Je m'étonnais d'autant plus de le voir ainsi mis, qu'il venait de débarquer d'un sale lougre de contrebandiers.*» (p. 120-121). Il le montre se comportant «*avec un mélange d'élégance et de moquerie qui grava profondément ce geste dans [s]a mémoire*» (p. 120). Il admire son «*élégance gracieuse fort étrangère à [leurs] façons de Durrisdeer, c'était une courtoisie simple qui ne [les] humiliait pas, mais [les] flattait*» (p. 125). Il considère que «*tout ce qu'il fit était si convenable, et lui-même si distingué.*» (p. 125). À ses yeux, il «*ne faisait pas un geste qui ne le mît en valeur*» (p. 130). Il en vint à éprouver à son égard «*une jalousie extraordinaire*» (p. 51). Il subit d'autant plus son attraction que «*son ton était tranchant*», au point qu'il se sentit contraint de «*faire ce qu'il [lui] demandait par une sorte d'instinct, parce que, tout ce temps-là, [il avait] l'esprit complètement égaré.*» (p. 121).

Pourtant, après avoir été réduit au rang de domestique en portant ses bagages, il refuse de le faire de nouveau, et se reprend : «*Je n'avais plus envie d'obéir*» (p. 122) ; il tente même de le convaincre de repartir en alléguant «*des convenances à respecter*» (p. 122) ; comme l'autre lui assène : «*Je vais mon chemin, d'un mouvement irrésistible*», il ose même une menace : «*Nous allons voir !*» (p. 122). Mais il doit bien se soumettre, «*le cœur plein de colère et de désespoir*» (p. 124).

Plus tard, ayant appris que le prétendu proscrit est en fait un agent du gouvernement anglais, il indique : «*Je ne nierai pas que je fus tenté par l'envie de le dénoncer ; mais deux considérations me retinrent : la première, c'est que s'il devait finir ainsi sa vie honorablement sur l'échafaud, l'homme serait bel et bien canonisé dans l'esprit de son père et celui de la femme de mon maître ; la seconde, c'est que si j'étais d'une manière ou d'une autre mêlé à cette affaire, Mr Henry lui-même ne pourrait éviter d'être éclaboussé par quelques soupçons.*» (p. 131).

Quand James a été frappé par Henry, il lui sembla «*transfiguré*», et il s'exalte : «*Je ne l'avais jamais vu aussi beau*» (p. 150). Et lui aussi, peu à peu, succombe à son charme pervers. Au chapitre 7, il mentionne que, «*malgré toute sa cruauté, le Maître n'était pas dépourvu d'affection spontanée ; je crois qu'il était sincèrement attaché à Mr Burke au début ; mais l'idée de cette trahison tarit complètement la faible source de son amitié, et son caractère détestable apparut au grand jour.*» (p. 202). Devant le surveiller, il le voit «*toujours aussi beau, aussi habile en paroles, avec une telle diversité d'aventures à raconter*», «*des batailles, des naufrages, des évasions, les forêts de l'Ouest [l'Est de l'Amérique pour un Européen] et (depuis son dernier voyage) les antiques cités de l'Inde*», étant donc «*le personnage propre à captiver une imagination de jeune garçon*» (p. 217).

Au second retour de James à Durrisdeer, après avoir osé lui signaler qu'il vieillissait, il doit reconnaître : «*Le méchant supportait le mieux le poids des années. [...] se tenait toujours bien droit, quoique peut-être au prix d'un effort [...]. Il avait toute la gravité et un peu de la splendeur de Satan*

dans *“Le Paradis perdu”*. *Je ne pouvais m’empêcher de le regarder avec admiration.*» (p. 211). Il lui trouve *«une soudaine ardeur impérieuse qui força [son] admiration»* (p. 224). Il note douloureusement que sa *«beauté n’est jamais si grande que lorsqu’il se surpasse dans l’offense»* (Jean Échenoz). S’il était découragé par *«la dextérité singulière de cet homme à s’insinuer dans leurs soucis»* (p. 216), il en vint à apprécier le fait *«qu’il avait une meilleure opinion de [lui], ce qui chatouillait en [lui] ce misérable défaut humain, la vanité»* (p. 225-226) ; aussi laissait-il le *«cajoler»* (p.226) celui qui l’appelait *«cher et naïf personnage»* (p. 227), qui reconnaissait son *«remarquable bon sens habituel»* (p. 228). Conversant avec lui sur la *“Sans Pareille”*, il se demandait s’il n’était pas *«dupé par son hypocrisie»*, car, dit-il, *«Je croyais (et je crois toujours) qu’il avait pour moi une gentillesse sincère. Fait singulier et attristant ! Dès que ce changement s’opéra, mon animosité diminua, et les visions obsédantes de mon maître disparurent tout à fait»* (p. 252).

-De l’autre côté, la haine :

Mackellar, qui, d’ailleurs, pâtit lui aussi de la conduite de James, indique à Henry qu’il *«ferait bien de mettre en pièces cette fausse idole»* (p. 55). Il se réjouit en voyant la *«persécution»* que Jessie Broun lui fait subir (p. 132). Il devient profondément hostile à ce *«frère dénaturé»* (p. 176).

En véritable psychologue, lui, qui fut, par James, inclus *«dans son jeu diabolique»* (p. 128), et qui *«se faisait du souci»*, se pose à son sujet *«quatre questions : cet homme était-il animé par un sentiment hostile envers Mr Henry? ou par ce qu’il croyait être son intérêt? ou par le simple plaisir de la cruauté, tel qu’il se manifeste chez les chats, et que les théologiens attribuent au diable? ou par ce qu’il aurait appelé l’amour? Mon opinion, habituellement, hésite entre les trois premières explications, mais il y avait peut-être, à la source de son comportement, quelque chose des quatre. Ainsi : son animosité à l’égard de Mr Henry expliquerait la façon odieuse dont il le traitait quand ils étaient seuls ; ses intérêts qu’il était venu défendre expliqueraient son attitude très différente en présence de Milord [«le vieux lord»] ; cette raison plus une pointe d’intention galante, son souci d’être en bons termes avec Mrs Henry ; et le plaisir du mal pour lui-même, les peines qu’il prenait continuellement pour brouiller et opposer ces lignes de conduite.»* (p. 127-128).

Au sujet du duel, il affirme que James *«a été tué au moment même où il portait un coup en traître.»* (p. 157). Après le duel, racontant au *«vieux lord»* et à Alison ce qui s’était passé, il s’exprime pour la première fois franchement au sujet de la méchanceté de James, déclarant à Alison : *«La haine de cet homme brûle dans mon cœur comme un grand feu»* (p. 157), avouant s’être *«réjoui de cette délivrance»* (p. 158) qu’est sa mort. Il est heureux de pouvoir révéler que, du fait de *«la sécurité»* dont James profitait (p. 140), *«le Gouvernement était de mèche»* avec lui ; il est heureux d’obtenir une lettre où il était stipulé : *«Mr Bally court [...] peu de risques [...] en Grande-Bretagne»* (p. 142), puis d’autres documents prouvant sa trahison. Ils le font se réjouir : *«Je gloussai de rire en parcourant ces documents, je me frottai les mains, je chantai à voix haute dans ma jubilation.»* (p. 171). Quand la lettre de Burke révéla la menace que James faisait peser sur les Durie, il *«résolu[t] intérieurement de mettre un terme à cette situation monstrueuse»* (p. 207).

Au second retour de James, *«son courage s’éleva comme une alouette dans un matin de mai»* (p. 204) ; il fut *«content du ton détaché»* (p. 204) avec lequel il s’adressa à lui, lui déclarant, avec, d’ailleurs, une impolitesse assez invraisemblable : *«Vous vieillissez [...] Les rides que je vois sur votre front à vous sont des calamités ; votre vie commence à se refermer sur vous comme une prison ; la mort va bientôt frapper à la porte ; et je ne vois pas à quelle source vous irez puiser vos consolations.»* (p. 205) car, croit-il devoir préciser, *«Je raillais mon ennemi»* (p. 205).

Afin d’être, pour James, comme *«un chien à ses basques»* (p. 208), qui exercerait sur lui une surveillance étroite, il décida de rester à Durrisdier. Cela lui permit de constater que *«son autorité avait complètement disparu et qu’on lui avait arraché toutes ses dents. Nous l’avions connu magicien, capable de maîtriser les éléments, et il était là, transformé en gentilhomme ordinaire»*, ne pouvant plus *«verser le flot de ses calomnies»* (p. 212). Admettant qu’il avait *«surestimé son habileté»*, il ajouta aussitôt : *«Il avait gardé sa méchanceté ; il était toujours aussi perfide ; mais, comme ce qui faisait sa force avait disparu, il restait assis là, impuissant ; c’était toujours une vipère, mais qui crachait maintenant son venin sur une lime.»* (p. 212). Il peut alors lui asséner : *«Nous vous gardons par souci de notre réputation ; dès que vous vous serez déshonoré par votre inconduite, nous vous*

mettrons dehors à nouveau. [...] Avec le décès de Milord [le «vieux lord»], votre pouvoir a entièrement disparu. Je ne vous crains plus, Mr Bally ; je crois même - Dieu me pardonne - que je prends un certain plaisir à être en votre compagnie.» (p. 213).

Cependant, sur la "Sans pareille", il ne peut dominer sa répulsion : *«Parfois, il me dégoûtait comme s'il eût été difforme - et parfois, je m'éloignais de lui comme s'il eût été une créature à moitié spectrale»* (p. 235). Il lui répète *«une vingtaine de fois : "Abandonnez votre projet actuel et retournez avec moi à Durrissdeer"»* (p. 249). Pendant l'ouragan, il se plaît à l'imaginer noyé, *«les poissons s'amusant à lui passer entre les côtes»*, et se reproche d'être *«emporté par l'égoïsme de cette passion vile et dévorante, la haine»* (p. 237). Il fait sa *«prière impie»* (p. 238) pour demander aussi la mort de James, qualifiant d'*«irrévérencieuses»* ces paroles qui furent accompagnées de ses *«supplications les plus ardentes»* (p. 238) ; et, plus loin, il allait encore se reprocher d'avoir *«avec beaucoup d'impiété mais de sincérité, proposé à Dieu un marché en essayant de L'engager comme exécuter de ses basses œuvres.»* (p. 278). Lorsque James lui eût parlé du comte qui haïssait un baron *«d'une haine terrible»*, il lui confia : *«J'ai ressenti cela»* (p. 246). Et, James se disant heureux d'être l'objet de cette haine, il lui *«décocha prestement un coup de pied»* (p. 246) pour le faire se précipiter dans la mer ; mais il échoua car James *«échappa au coup»*, ce qui le laissa *«accablé de terreur, de remords et de honte»* (p. 246). Il lui reprocha encore de *«susciter le chagrin dans une famille qui ne [lui] a fait aucun mal, de débaucher (si possible) [son] propre neveu, et d'arracher le cœur de celui qui est né [son] frère»* (p. 250). Mais il l'appelle bien son *«ennemi familial»* (p. 253).

À Albany, désespéré par la tournure qu'ont prise les événements, *«résolu à faire partir le Maître»* (p. 266), il va jusqu'à lui offrir *«cinq cents livres»*, *«les économies d'une vie de labeur»* (p. 267), en prétendant que c'est parce qu'il ne peut le *«voir dans cette misérable habitation sans remords»*, qu'il veut le *«voir délivré»*, n'éprouvant pas pour lui *«la moindre inimitié»* (p. 268) ; ce serait donc pour lui permettre d'aller à la recherche de son trésor. Mais on peut se demander s'il n'est pas alors secrètement poussé par son admiration. Car...

-Finalement, il éprouve de nouveau de l'admiration et, de plus, de la sollicitude :

Il reconnaît à demi que, alors qu'il était à Albany, ses sentiments avaient changé : *«Mon cœur s'était beaucoup attendri envers notre ennemi. Mais j'ai toujours considéré cela comme une faiblesse de la chair, et même une faiblesse coupable, tandis que mon esprit restait ferme et lui était toujours résolument hostile. Il est vrai encore que c'était une chose de prendre sur mes épaules la responsabilité et le danger d'une tentative de crime, et une autre de rester les bras croisés pour voir Milord [Henry] courir le danger de se souiller lui-même.»* (p. 278). Soumis à deux allégeances, il aurait voulu *«sauver le Maître»*, et ne pas *«faire de Milord un objet de mépris»* ; de ce fait, les deux forces s'opposant, il *«resta inactif»* (p. 278).

L'expédition de Harris, qui a *«été soudoyé en secret par Milord»* (p. 277) lui fait éprouver des *«craintes [...] sur le sort du Maître»* (p. 278). Il regrette qu'il ait affronté Harris : *«C'est là, je pense, que son goût de la bravade l'entraîna trop loin et nuisit à sa cause»* (p. 298) - *«Je ne peux évoquer ces derniers sursauts et tressaillements de mon vieil ennemi sans admiration»* (p. 299). Quand il le montre étant aux abois, poursuivi par la meute d'Harris, il avoue : *«Je ne peux évoquer ces derniers sursauts et tressaillements de mon vieil ennemi sans admiration ; c'est à peine si quelque pitié vient se mêler à ce sentiment, tant l'homme supporta vaillamment l'adversité, tant il lui résista avec audace. Même à cette heure où il se voyait entièrement perdu, où il voyait qu'il avait seulement changé d'ennemi et détrôné Harris pour instituer Hastie, aucune trace de faiblesse n'apparut dans son comportement.»* (p. 299).

Enfin, dans son épitaphe, ne pouvant s'empêcher de révéler son admiration inconsciente, ne laissant aucun doute sur la transformation qui s'était opérée en lui, son hommage alla en premier lieu au frère aîné dans un véritable dithyrambe : *«J. D., héritier d'un grand nom en Écosse, maîtrisant les arts et les grâces, admiré en Europe, en Asie, en Amérique, dans la guerre comme dans la paix, sous la tente des chasseurs sauvages et dans les citadelles des rois, après avoir tant acquis, accompli et enduré, gît ici oublié.»*

Avec les uns et les autres des personnages, cet homme austère qu'est Mackellar se veut un moraliste, même s'il prétend se dissocier «des moralistes» (p. 262).

On a vu qu'il manifeste une religiosité fervente, même si, lisant la "Bible" sur la "Sans Pareille", il se reproche alors d'avoir «*toujours beaucoup négligé ses devoirs religieux, et aujourd'hui encore*» (p. 234-235). Se voulant un chrétien scrupuleux, il s'accuse de succomber à «*ce misérable défaut humain : la vanité.*» (p. 226). Comme, après un vif échange entre eux, Henry voudrait qu'ils se serrent la main, il refuse, prétendant que «*ce n'est pas un sentiment qui convient à des chrétiens*», et qu'il préfère attendre «*quand l'occasion sera plus évangélique*» (p. 191) ; «*la prière impie*» qu'il a proférée le fait s'accuser : «*Je ne saurais jouer le rôle de la malhonnêteté qui consiste à décrire les péchés d'autrui en dissimulant les miens.*» (p. 239). On voit aussi qu'il a «*scrupule à faire état*» de «*la vilaine affaire*» que James eut avec Jessie Bourn (p. 32). À la suite de l'échec de sa tentative de le faire se précipiter dans la mer, il se dit : «*Il était écrit que je devais me sentir coupable de cette tentative sans en avoir le profit*» (p. 246), et révèle qu'il resta «*accablé de terreur, de remords et de honte*» (p. 246). Il dit s'attendre «*à être blâmé*» et «*peut-être*» le mériter, pour avoir vu «*le Maître se confier aux mains de Harris, sans soupçonner quelque manigance*» (p. 277). Devant la déchéance d'Henry qui s'est enivré, il «*se reprochait tour à tour [s]on inhumanité et [s]a faiblesse sentimentale*» (p. 282).

C'est qu'il est à l'écoute de sa «*conscience*», «*la même qui s'éloigne instinctivement de vous*» fait-il savoir à James (p. 248), selon lequel, d'ailleurs, il a «*la prétention d'être un "homme de parole"*» (p. 252). Appréciant défavorablement l'«*éloge excessif*» que Burke fit de James, il se voit comme «*un observateur connaissant mieux la sagesse du monde*» (p.103).

Aussi entend-il montrer la bonne voie aux autres, James l'appelant d'ailleurs «*monsieur le prêcheur*» (p. 231). Il fait la leçon à tout son entourage :

-Harcelant Alison, il compare les conduites que les deux hommes ont eues à son égard, lui reproche d'avoir «*passé tout son temps*» avec James, qui avait déclaré qu'elle était «*amoureuse de lui*» ; il veut lui faire reconnaître que tout ce qui est arrivé «*est de sa faute*» (p.156). Page 56, la «*conscience plus délicate*», qui jugerait que, chez elle, «*la "fidélité" au défunt*» est «*un manque de loyauté envers le vivant*», est évidemment la sienne.

-Il fait aussi la morale à Henry qui, d'ailleurs, proteste : «*Vous pensez que j'ai besoin que l'on me fasse la morale?*» (p. 113). Quand il déclare vouloir rester à Durrissdeer «*en dépit de tous les diables de l'enfer*» (p. 208), pour s'opposer à James («*Il s'imaginerait que je le crains*» [p. 208]), il le tance : «*Vous, qui avez tant souffert, infliger la même souffrance à autrui, est-ce ainsi qu'agit un chrétien?*» (p. 209) ; il lui remontre : «*C'est votre orgueil qui vous pousse à rester et à le braver*» (p. 210). Il ose lui faire remarquer qu'il se conduit avec son fils comme son père s'était conduit avec James. Comme Henry exprime sa «*haine*», il lui déclare : «*Je vous mets en garde, Milord, ne cédez pas à ce mauvais sentiment [...] Je ne sais si c'est pour l'âme ou pour la raison qu'il est le plus dangereux ; mais vous êtes en passe de les tuer toutes deux.*» (p.263).

-À James qui, sur la "Sans Pareille", se définit comme un «*guerrier*», prétend considérer qu'il est lui aussi «*un diable de soldat dans le bureau de l'intendant à Durrissdeer*» pour pouvoir s'opposer aux métayers (p. 250), il rétorque qu'il n'est que comme «*un bandit de grand chemin qui tue de son sale bâton une vieille à bonnet de laine, et cela pour une pièce d'un shilling et un cornet de tabac à priser*» (p. 250). Alors que James proclame sa volonté d'humilier ses adversaires, il lui assène : «*Vanité, vanité*», et ajoute bien : «*moralisai-je*» (p. 251).

-Au moment où le duel devient inéluctable, il admoneste les deux frères, essayant de les convaincre de ne pas se battre : «*Vous devriez avoir honte tous les deux ! Vous qui êtes les fils de la même mère, allez-vous porter atteinte à la vie qu'elle vous a donnée?*», et il estime que son impuissance à les empêcher de le faire est son «*déshonneur*» (p. 151).

-Dans le récit de l'épisode final, méditant sur la misère de la condition humaine, il dégage la dimension universelle du conflit qui oppose les deux frères.

Et ne fait-il pas aussi la morale au lecteur, en lui destinant ces maximes qui parsèment le livre :

-«*Ceux qui ont eu le dessous dans un combat [...] sont toujours prompts à se persuader qu'on les a trahis.*» (p. 40).

-«*Il suffit de parler assez longtemps pour trouver des gens qui vous croient.*» (p. 41).

- «*Un paradoxe de la nature humaine*» est le fait qu'un être puisse «*être le champion de son contraire*», «*noircir ses propres fautes et faire peu de cas de ses propres vertus en les voyant*» chez l'autre (p. 49).
- L'avarice est un «*défaut toujours méprisable, mais intolérable chez les jeunes*» (p. 111).
- «*Il est étonnant de voir comment une pensée intime se trahit [...] comment nous suivons tous le cours de nos sentiments.*» (p. 115).
- «*Dans le meilleur tissu de duplicité, il existe un point faible ; si vous parvenez à l'atteindre, tout se défait.*» (p. 144).
- «*L'amour doit avoir quelque chose d'actif*» (p. 144).
- «*C'est là un des pires aspects du sentiment amoureux : la voix devient plus importante que les mots, et celui qui parle, plus que ce qu'il dit.*» (p. 144).
- «*Deux personnes ne peuvent être plus étrangères l'une à l'autre que celles qui sont à la fois mariées et brouillées, au point qu'elles semblent trop éloignées pour s'entendre, ou bien ne pas parler la même langue.*» (p. 129).
- «*Une grande partie de notre vie consiste à envisager ce que nous ne pouvons éviter.*» (p. 182)
- «*Celui qui nous jugera sur ce que nous aurons fait dans notre vie est Le Même qui nous a créés fragiles.*» (p. 186).
- «*Au comble de la peur, surgit une sorte de courage brutal, le plus brutal de tous, en fait.*» (p. 195).
- «*Il est difficile de charmer les serpents*» (p. 217), ce dont aurait été certainement capable le fakir hindou !
- «*C'est une forme de flatterie des plus engageantes, quand (après de longues années) on rend tardivement justice à la réputation et aux qualités d'un homme.*» (p. 226).
- «*La haine et la peur ne constituent pas une bonne compagnie*» (p. 234).
- «*Aimer ses propres facultés et qualités*» est la «*sorte de faiblesse qui accompagne presque nécessairement la méchanceté*» (p. 236).
- «*La haine*» est une «*passion vile et dévorante, égoïste*» (p. 237).
- Il cite «*l'adage ancien*» selon lequel «*un homme est prêt à se couper le nez pour punir son propre visage*» (p. 259), qui dénonce la tentation de répondre à un dépit de façon non nécessaire, exagérée, autodestructive ; de vouloir prendre sa revanche en provoquant un dommage pire.
- Il considère que Henry «*s'était mis [...] sur cette pente glissante où l'on s'apitoie sur soi-même ; pour un homme affaibli par les peines anciennes et les beuveries récentes, il n'y a d'autre moyen de s'arrêter sur cette pente que l'épuisement.*» (p. 282).
- «*L'attente est mauvaise conseillère chez un homme dont l'intelligence est affectée*» (p. 284).
- «*Le simple fait de simuler le comportement du médecin suffit à éveiller la sympathie.*» (p. 300).
- «*Nos sentiments sont si complexes*» (p. 301).
- «*Si la nature humaine, même chez les pires individus, est parfois capable de bonté, elle demeure avant tout cupide.*» (p. 302).
- «*L'irritation, l'agacement sont nos sentiments dominants, quand nous sommes témoins de la maladie de ceux qui nous sont chers.*» (p. 307).
- «*L'enfer peut avoir de nobles flammes.*» (p. 311).
- «*Il est toujours émouvant d'arriver sur le théâtre d'un événement tragique.*» (p. 317).

Cependant, comme il se doit, il arrive que le moraliste soit pris en défaut ; ainsi quand, ayant affirmé à Henry, qui ne peut pardonner à James, que le pardon est «*un devoir très strict*», à la question : «*Si vous étiez à ma place, lui pardonneriez-vous?*», il est poussé dans ses derniers retranchements, et doit admettre : «*Dieu me pardonne, non.*» (p. 191).

C'est que l'expérience qu'il vit avec cette famille divisée met à l'épreuve sa rationnelle compréhension du monde, en vient à troubler sa morale. Les événements auxquels il assiste lui apprennent que, plutôt que de chercher à les comprendre, il doit reconnaître la possibilité qu'ils soient inexplicables, que peuvent se joindre deux éléments incompatibles : le mystère et la rationalité. Celui qui a été d'abord capable d'établir une nette délimitation entre les deux frères, disant à James : «*Votre frère est bon, et vous êtes mauvais... ni plus, ni moins.*» (p. 250), est ensuite tourmenté par les aléas de son attachement à Henry et de sa fascination pour James (Jean Échenoz a pu le juger ainsi : «*Coincé*

entre son dévouement à Henry et son admiration pour James, il est écartelé dans cette situation impossible : défendre la mémoire de l'un pour, en fait, consacrer la gloire de l'autre», porte sur eux des jugements variables, qui empêchent le lecteur de se faire une nette idée de leur valeur, d'autant plus qu'il connaît un cheminement qui l'a fait devenir comme un composé de l'un et de l'autre. Et on le voit même admettre la dualité entre le bien et le mal qui se trouve en lui.

Mackellar peut apparaître comme l'élément du roman le plus original et le plus intéressant. Loin de n'être qu'un personnage secondaire, il est, au contraire, un personnage de première importance, voire le personnage principal. Mais il est si envahissant que, si, aux méandres de la psychologie, on préfère la ligne pure d'un vrai roman d'aventures, on aimerait mieux se passer de lui !

* * *

Le «vieux lord»

Dans un premier portrait, il est décrit ainsi : il *«n'était pas très âgé, mais il souffrait prématurément des inconvénients de la vieillesse»* (p. 31). Plus loin, il est défini comme *«un vieillard qui a connu des temps plus difficiles et qui commence à ne plus se soucier même du chagrin»* (p. 39-40). Quand Henry est victime d'une *«grave maladie»*, il a un geste qui *«exprimait sa douleur et son mépris pour la condition terrestre»* (p. 173). Le portrait se continuant, on apprend que, dans la grand-salle du manoir de Durrisdeer, *«il se tenait au coin de la cheminée ; il restait assis là, à lire, vêtu de sa robe de chambre doublée, sans beaucoup parler, mais sans jamais adresser à personne de paroles désagréables»* (p. 31), car il se caractérise encore par *«l'aménité de ses manières»*, par *«une civilité des plus flatteuses»* (p. 184), par *«sa courtoisie et sa gentillesse»* (p. 185). *«C'était le modèle du châtelain retiré. Il avait cependant l'esprit fort cultivé par l'étude, et la réputation, dans le pays, d'être plus intelligent qu'il ne semblait»* (p. 31). En effet, il préfère se réfugier dans ses livres d'auteurs latins (p. 184). À *«la nouvelle du débarquement du prince Charles»*, il voulut *«temporiser»*.

Ce qui est important c'est que *«ce gentilhomme si attentif»* (p. 129) faisait preuve, en tant que père, d'une *«incroyable partialité»* (p. 138) en avouant que c'est à sa *«grande honte»* (p. 36). À Henry, il peut assurer : *«Je veux vous rendre cette justice : c'est le meilleur qui me reste »* (p. 38) ; il a *«même de jolies façons de lui montrer sa gratitude»* (p. 50-51) ; il peut dire de ce fils cadet : *«Je sais qu'il est très magnanime.»* (p. 161) ; il lui concède : *«Vous avez mérité ma gratitude et celle de votre frère maintes et maintes fois ; vous pouvez compter qu'elle durera»*, tout en terminant par : *«cela doit vous suffire.»* (p. 127). C'est que *«toute son affection allait à son fils disparu»* (p. 51) ; il reconnaissait : *«James m'est peut-être plus cher [...] c'est lui qui a le caractère le plus affectueux»* (p. 161) ; il disait, dans la même phrase, qu'il est *«un diable de fils»* et qu'il a *«toujours été son préféré»* ; ne lui ayant rien refusé, *«il avait sur la conscience des années d'injustice»* (p. 39). À la nouvelle de la défaite de Culloden et de la probable mort de James, il fut affligé ; d'où son émotion quand il demanda à Burke : *«M'apportez-vous des nouvelles de... mon fils?»* (p. 62). Même quand, s'étant révélé vivant, James exigea que, pour financer son voyage en Inde, soit entamé le patrimoine, qu'une large portion du domaine soit vendue à un prix désavantageux, il demeura entiché de lui. Au retour de James, ils ont *«un geste de tendresse mutuelle»* qui stupéfie Mackellar (p. 125). N'ayant pas été informé des aventures du fugitif et du pirate qu'il a été, il continue à le voir comme une sorte d'ange qu'il avait perdu, comme *«un modèle de patience et de bonté»* (p. 129). Après qu'il ait été révélé *«que son préféré était un espion à la solde du Gouvernement»* anglais, il continue à faire preuve de son *«incroyable indulgence»* (p. 143) à son égard, tandis que, à l'égard d'Henry quand il s'y oppose, il reproche son manque de générosité ; il *«intervint pour [lui] épargner d'être démasqué»* (p.143) car il *«était retombé dans sa partialité paternelle»* ; mais, pour Mackellar, *«ce n'était pas tant de l'amour - qui doit avoir quelque chose d'actif - qu'une apathie et une torpeur de ses autres facultés»* (p. 144). Il proposa *«de boire à la santé du roi et à sa clémence»* (p. 144).

Il devient pathétique au moment où il est prévenu du duel qui a eu lieu : surpris dans son lit, il *«semblait bien vieux et bien pâle [...] petit et frêle»*, *«son visage n'étant pas plus large que celui d'un enfant»* (p.159). Mackellar ose alors lui faire des reproches ; lui faire connaître la *«persécution qu'il [Henry] a dû endurer en privé»*, de la part de James qui *«l'accable des railleries les plus cruelles ; il le*

daube à cause de votre partialité, le traite de Jacob, de péquenot, le poursuit de ses quolibets inhumains, que personne ne pourrait supporter», (p. 160) ; lui signifier : «Vous avez été abusé par un simulateur diabolique [...] il vous a trompé sur le danger qu'il courait ; il vous a trompé complètement, à tout moment de son histoire» (p. 161) ; le prier de penser à son «autre fils» (p. 161). Le vieillard proteste quelque peu : «Henry m'a toujours été très cher, très cher. [...] James m'est peut-être plus cher [...] il a souffert dans ses malheurs ; rappelons-nous seulement comme ils ont été grands et immérités.» (p. 161). Il admet alors : «J'ai été faible ; et, pire encore, je n'ai pas su voir» (p. 161). Il reconnaît être responsable de ce qui est arrivé du fait de sa faiblesse envers son aîné, et de son aveuglement.

Mais, quand Mackellar évoque la conduite d'Alison, il se récrie : «Je n'aime pas qu'on dise du mal de ma fille» [sa belle-fille], et le perspicace intendant commente : «En le voyant si prompt à m'interrompre sur ce sujet, je conclus que ses yeux n'étaient pas aussi aveugles que je l'avais imaginé, et qu'il avait observé, non sans quelque gêne, la conquête de Mrs Henry» (p. 162).

Apprenant que le corps de James a disparu, il marque bien, de nouveau, sa préférence pour lui, supposant qu'il n'est pas mort puisqu'il pose cette question : «Pourquoi l'auraient-ils [les contrebandiers] emporté s'il n'était pas vivant?» ; qu'il s'écrie : «Oh ! c'est une porte qui ouvre largement sur l'espoir.» (p. 166). Et lui, qui, déjà, s'était inquiété de ce qu'«on pourrait voir les chandelles de la route» (p. 163), a le souci d'«éviter tout scandale» (p. 166). Alors que Henry était accablé, «le vieux Lord s'avança d'un pas ferme vers l'endroit où était assis son fils [...]. Quand il fut tout près, il tendit les deux mains en disant : "Mon fils !"» (p. 167). Puis, pendant la «scène» de l'émouvante effusion entre Henry et Alison, il «était comme un spectateur détaché, bienveillant, gardant sa présence d'esprit» (p. 168). Enfin, étant venu sur «la scène du duel», il «regarda le sang versé, avec stoïcisme» (p. 168), puis s'employa à effacer les traces du duel, en montrant de la «présence d'esprit» et en déployant une «activité physique» qui surprennent Mackellar (p. 169).

Cependant, la terrible épreuve l'achemine peu à peu vers la mort. Mackellar s'aperçut «d'un changement chez le vieux gentilhomme [...] qui menaçait apparemment d'avoir des conséquences fatales. Il avait le visage blême et boursoufflé ; quand il était assis au coin de la cheminée à lire son latin, il s'assoupissait et son livre tombait dans les cendres ; certains jours, il avait le pas traînant ; d'autres, il trébuchait dans ses propos» (p. 184). «Sa fin, même si elle ne dura pas longtemps, se produisit par étapes insignifiantes. Ses facultés se dégradèrent toutes régulièrement» (p. 185). On peut penser que, pour cet épisode, Stevenson rendit l'émotion qu'il avait éprouvée à la mort de son propre père, en mai 1887, tandis que, d'autre part, la subversion que manifeste le roman pourrait être due à la liberté que cet événement lui donna.

Dans une manière de sévère et brève oraison funèbre, Mackellar considère que, s'il fut «un excellent homme», il ne fut pas «un père avisé» (p. 194).

* * *

Alison

Stevenson avait, dans une première version, donné le nom de «Clementina» à cette «proche parente» des Durie (p. 33) qu'est «Miss Alison Graeme», qui n'est donc pas une aristocrate, mais qui, quand arriva Mackellar, lui montra, comme il se doit, «plus de condescendance que les autres» (p. 47).

C'est une «jeune fille avenante [...] très vive et volontaire» (p. 33), qui est riche, étant «héritière d'une fortune considérable» (p. 33), possédant aussi, dans la «province de New York», «un vaste domaine» (p. 101). Comme son argent «était très nécessaire pour le domaine» (p. 39), il avait été décidé qu'elle serait la fiancée de James ; étant éprise de lui, elle lui parla durement lorsqu'il décida de partir ; et, à la nouvelle de sa mort, elle laissa éclater sa colère contre Henry («Vous l'avez trahi, au fond de votre cœur» [p. 39]), ayant alors ce grand geste par lequel elle jeta «au beau milieu du blason familial» (p. 35) la guinée qui avait servi au tirage au sort.

Cependant, plus tard, voyant l'«impopularité extrême» (p. 40) dont était victime Henry, «émue de voir son cousin traité de façon aussi injuste» (p. 44), «sa fierté étant touchée, car c'était une vraie Durie» (p. 43-44), elle décida de l'épouser. Mais elle «estimait que c'était un mérite d'avoir consenti à ce

mariage qu'elle considérait comme un martyr» [...] Elle considérait en outre comme un mérite sa "fidélité" au défunt, mais le nom même qu'elle lui donnait serait apparu à une conscience plus délicate comme un manque de loyauté envers le vivant.» (p. 56). Comme elle ne cessait de s'entretenir de lui avec le «vieux lord», on la vit «pleurer, la tête posée sur le genou du vieillard» (p. 57). Elle avait «une attitude condescendante» (p. 58) à l'égard d'Henry qui montrait pourtant «un empressement inlassable», en particulier quand elle attendit un enfant.

Quand Burke se présenta et indiqua que James était vivant à Paris, elle et son mari «se regardèrent fixement à travers la salle ; jamais ils n'échangèrent de regards aussi étranges, aussi chargés de défi» (p. 61) ; puis, «pâle comme la mort, elle s'affaissa», mais vite «se redressa avec une sorte de frisson» (p. 62). Elle refusa la lettre qui lui était destinée (p. 63), qu'Henry lui proposa d'aller lire dans sa chambre, qu'elle lui rendit le lendemain «non décachetée», et qui fut brûlée par Mackellar. Celui-ci estima que, ayant appris que James n'avait pas la moindre considération pour elle, «cette fidélité au Maître, dont elle était fière quand elle le croyait mort, elle avait à en rougir maintenant qu'elle le savait en vie, et son sentiment de honte était l'odieux mobile de son nouveau comportement» (p. 110). En effet, il constata que «les conversations d'autrefois avec Milord [le «vieux lord»] avaient cessé, pour l'essentiel ; elle semblait comme s'excuser auprès de son mari, auquel [...] elle parlait plus souvent» (p. 110), auquel elle faisait «des avances manifestes», «en quelque sorte une cour timide» (p. 111).

Comme elle protesta contre «cette nouvelle folie» que fut, en 1756, l'obligation de renoncer à sa «visite annuelle à Édimbourg» (p. 111), «sa seule consolation» (p. 112), Mackellar fut amené à lui révéler que les restrictions financières auxquelles était soumise la famille étaient causées par les demandes de James ; à lui indiquer le montant des sommes qu'il avait fallu lui verser ; à lui signifier que l'argent du domaine allait «à Paris... à cet homme !» (p. 113). Elle reconnut alors qu'elle avait été «une épouse bien peu attentive» (p. 114). Mais, admettant que «le Maître [James] a toujours été très insouciant», elle continuait à penser que «le cœur chez lui est excellent ; c'est la générosité même.» (p. 114).

Pourtant, Mackellar crut pouvoir constater que, à Henry, «le même jour», elle avait «fait, pour une fois, amende honorable» (p. 114), que s'était produit alors un certain rapprochement entre les deux époux. Comme, plus tard, il lui montra la correspondance entre James et Henry ; ses yeux, alors, s'ouvrirent, et elle devint sensible à l'épreuve que celui-ci subissait.

Il reste que, n'ayant pas été informée des aventures du fugitif et du pirate qu'avait été James, elle continua, comme «le vieux lord», à le voir comme une sorte d'ange qu'elle avait perdu. Mackellar pensait qu'elle aurait dû «oublier ses rêveries à propos d'un autre homme (qui étaient la cause de tout)», car elle gardait «encore, dans son cœur, la meilleure place pour ce satané individu», «son imagination s'envolant vers Paris» (p. 115). Il regrette «son absence de raison» (p. 115), considère qu'elle «aurait pu mieux connaître le caractère de son mari ; après toutes ces années de mariage, elle aurait pu jouir de sa confiance, ou la capter» (p. 129).

Au contraire, James s'étant présenté à Durrissdeer, elle se réjouit de son «retour... d'entre les morts» (p. 126). Comme elle continue à voir en lui «un modèle de patience et de bonté» (p. 129), elle s'est même laissée séduire par lui, Mackellar constatant : «Son amabilité avait un caractère plus tendre [...] Les nuances de sa voix semblaient plus riches ; elle avait dans le regard de l'éclat, de la douceur ; elle devint plus gracieuse avec nous, même avec Mr Henry, même avec moi» (p. 137-138), attitude typique de ceux qui, leur sensualité étant secrètement satisfaite, se montrent plus conciliants avec leur entourage ignorant leur bonheur. Mais il la juge sévèrement : «Mrs Henry ressemblait à beaucoup d'honnêtes femmes ; elle avait la conscience intacte, pourvu qu'on voulût un peu fermer les yeux» (p. 137) ; il lui reproche d'exhaler «un bonheur doucement mélancolique» (p. 138). Quand il fut révélé que James était «un espion du gouvernement» anglais, réagissant en patriote écossaise, elle «se conduisit avec une froideur sensible envers ce héros de roman discrédité» (p. 144). Mais cela n'empêcha pas qu'«ils restaient perpétuellement ensemble» ; qu'il la «courtisait [...] toute la journée [...] sans jamais l'inquiéter et l'obliger à la réserve» (p. 145) ; qu'il «semblait [...] gagner ses faveurs avec une grâce diabolique» (p. 146), Mackellar estimant qu'«elle jouait vraiment avec le feu» (p. 145). D'ailleurs, comme Alexander naquit le 17 juillet 1757, il pourrait très bien être le fils de James ! Cependant, plus loin, le narrateur émet l'hypothèse «qu'il s'était oublié à la fin, qu'il était allé trop loin dans ses avances et qu'on l'avait repoussé.» (p.170)

À la suite du duel, Mackellar ose lui reprocher que tout est arrivé par sa «*faute*» car elle est «*amoureuse*» de James ; elle le regarde alors «*comme si elle était éblouie*» (p. 156) et tente de détourner la question en lui demandant : «*Ne pouvez-vous donc pas faire abstraction de moi dans vos pensées?*» (p. 156). Il l'invite à aller auprès de son mari. Comme il la ramène au drame qui vient d'avoir lieu, elle «*vacille comme si elle eût été frappée par le vent*» (p. 157), et il en appelle à la nécessaire union de leurs forces : «*Il nous appartient, à vous et à moi, de faire preuve de tout notre courage, si nous voulons sauver la maison*» (p. 157). Quand ils se rendent compte que le corps de James a disparu, elle déclare : «*Il n'est pas mort, ce n'est pas possible.*» (p. 165). Puis Mackellar admire «*à quel point elle avait supporté cette calamité exceptionnelle avec noblesse, et ses reproches avec générosité.*» (p. 166).

Henry ayant été victime d'une «*grave maladie*» (p. 173), elle le veille avec Mackellar, qui, voulant lui faire connaître les méfaits commis par James, lui présente un document qui prouvait qu'il était un espion stipendié. Mais elle brûla cette «*correspondance avec le Secrétaire d'État*» (p. 177), non pas pour protéger James, mais pour «*sauver la réputation de cette famille*» (p. 177), pour éviter un scandale qui l'éclabousserait. Au sujet de James, elle demande à Mackellar : «*Quel prix cet homme attache-t-il à l'honneur?*» (p. 178) ; elle ajoute : «*Il s'appuie sur son déshonneur et il en fait sa force.*» (p. 178). Mais elle reconnaît qu'il est «*l'héritier légitime*» (p. 178), indiquant que, «*si cet homme revient*», ils auront «*à souffrir, seulement cette fois, ce sera ensemble*» (p. 179), ce que d'ailleurs ils firent «*pendant tant d'années, sur une base honnête de tolérance et de respect mutuels*» (p. 179).

Comme Henry se montre indifférent, elle subit une «*sorte de châtement*» après avoir été elle-même «*indifférente pendant tant d'années à toutes les marques de tendresse ; c'était son tour maintenant d'être délaissée.*» (p. 191-192). Cependant, quand Mackellar, ayant reproché à son patron son indulgence à l'égard d'Alexander, eut à subir un accès de colère contre lui, si elle reconnut : «*Vos intentions étaient bonnes*», elle estima qu'il était allé trop loin dans son effort pour le faire changer d'attitude, le remit à sa place : «*Rien ne vous apprendra donc quelle est votre position dans cette maison*» (p. 195), lui reprocha sa dureté : «*Il ne peut en supporter davantage*» (p. 196). Alors qu'Henry ne fait que «*se baguenauder dans le domaine*», elle «*passé ses journées [...] avec un certain régisseur, vieux et desséché, du nom d'Éphraïm Mackellar.*» (p. 209).

Au second retour de James, elle apparaît à Mackellar «*complètement transfigurée : c'était une mère de famille bien faite pour présider une grande tablée d'enfants et de subordonnés*» (p. 221). Surtout, c'est elle qui, ayant «*pris [s]a décision depuis longtemps*», stipula : «*Nous devons faire nos bagages aujourd'hui en secret et partir cette nuit en secret. Dieu merci, nous avons une autre demeure ! Le premier navire en partance nous conduira à New York.*» (p. 207). Là-bas, elle allait observer «*depuis une fenêtre, l'humiliation du Maître ; et, depuis ce moment, elle paraissait tranquille*» (p. 261). Et elle en vint à marquer qu'elle appréciait les services de Mackellar, lui disant : «*Dieu merci, je peux me reposer sur vous.*» (p. 270). Après, elle demeure absente du récit.

Ainsi, si Alison ne fut longtemps guère qu'un objet de rivalité entre les deux frères, destinée à l'un, mariée à l'autre, demeurée longtemps fidèle au premier, elle prit une dimension remarquable quand, devenue mère d'un héritier, elle se voua à cette défense de la famille qui l'avait déjà animée auparavant.

* * *

Henry

«*C'était un grand jeune homme brun (chez les Durie, tous les hommes sont bruns), au visage franc, sans grâce ni gaieté, très robuste par son physique, mais moins par sa santé*» (p. 46). Atteint par la maladie dont souffre son père (et à laquelle échappe évidemment l'aîné !), précocement vieilli, il est pâle, falot, terne, modéré, effacé, introverti, «*remarquablement doué pour se taire*» (p. 35), «*très fier et singulièrement obstiné dans son silence*» (p. 42), obstination qu'illustre bien la «*maxime qu'il affectionnait*» : «*"Non vi sed saepe cadendo"*» (p. 40). Quand il demande à son père de comparer les conduites de chacun de ses fils, il proclame : «*C'est aux actes que l'on juge le mieux.*» (p. 139). Mais

il pêche par excès de timidité et de modestie, et on peut considérer que Stevenson, en jetant sur lui le voile de l'ennui, a donc, d'emblée, choisi de le défavoriser.

D'autre part, il se voit reprocher sa «rusticité» (p. 148) par James qui, la nuit du duel, le traite de «lourdaud», de «péquenot», de «balourd», de «benêt», d'«individu sans grâce, sans légèreté ni vivacité ; sans aucun talent pour plaire, sans éclat naturel» (p. 149). Pour Mackellar, il «avait les qualités essentielles du gentilhomme ; quand il était ému, quand les circonstances l'exigeaient, il savait jouer son rôle avec dignité et inspiration ; mais dans le commerce quotidien (il serait vain de le nier) il manquait d'élégance. [...] Plus Mr Henry s'empêtrait dans les rets de son frère, plus il paraissait gauche» (p. 130).

C'est qu'il subit le sort qui n'a fait de lui qu'un fils cadet, ce qui entraîne «la faiblesse de sa position» (p. 146). Cette faiblesse est accrue par la disparition de James, et il savait qu'«on ne peut pas rivaliser avec les morts» (p. 49). Quand se produit la réclamation de son frère, il constate : «Rien n'est à moi, rien [...] Je n'ai que le nom et l'ombre des choses... rien que l'ombre ; mes droits n'ont aucune réalité.» (p. 106). Mais il se redresse : «Je le vauds bien ; je vauds mieux que lui, j'en appelle à Dieu pour le prouver !» (p. 107).

Qu'il l'ait fait brave, consciencieux, droit, vertueux («ni très méchant, ni très habile non plus, mais un garçon du genre honnête et entier» [p. 32]), discipliné («J'aime l'ordre» [p. 106]), travailleur, besogneux, plein de bonne volonté, socialement responsable, d'esprit pratique et conservateur ; qu'il soit l'honnêteté incarnée (pour Jean Échenoz, il est «lourdement lesté d'honnêteté, [...] décourageant de bonne volonté») ; qu'il soit en proie à des tourments, montrant «un trop-plein de scrupules qui s'oppose à la plus aérienne absence de scrupules» (James le met au défi : «Quand en arriveras-tu à me dénoncer, frère scrupuleux?» [p. 131]), il reste que rien de tout cela n'est à son avantage.

S'il pouvait éprouver «une irritation profonde et latente», «il compromettrait sa position par un silence dont» Mackellar «n'ose décider s'il provenait de la générosité ou de l'orgueil» (p. 110). En fait, l'orgueil se manifeste bien quand, voulant défier James, il lance : «Je lui montrerai qui est le plus généreux», Mackellar lui signalant cependant : «Ce n'est pas de la générosité ; c'est seulement de l'orgueil» (p. 113). L'intendant note encore : «Il donnait ce qu'on lui demandait avec une sorte de rage noble» (p. 110). Il s'impose un devoir qui est à l'encontre de désirs qu'il réprime. Alors que lui et Mackellar voient agir des contrebandiers, il lui confie : «Je serais plus heureux si je pouvais partir, à cheval, et risquer ma vie avec ces hors-la-loi.» (p. 48), ne sachant pas que, à ce moment même, James, qui est présumé mort, navigue avec des pirates.

Pour Mackellar, «même si Milord ne fut jamais brillant, il fut toujours remarquable par son bon sens» (p. 274). Rationnel, il est un gestionnaire sans éclat, mais voué à la préservation du patrimoine des Durie ; «sans le poids des souffrances qu'il endurait», il n'aurait pas consenti à «aliéner une partie des terres» (p. 138, 216) pour répondre aux exigences de James.

Du fait de ce manque de séduction physique et de cette sévérité du comportement, il est mal-aimé, et peut reconnaître : «Je ne suis pas quelqu'un qui suscite l'affection. Je jouis de leur gratitude [celle de son père et de sa femme], c'est ce qu'ils me disent tous ; je la possède en abondance ! Mais je n'occupe pas leurs esprits ; ils ne sont pas amenés à penser comme moi, ni à penser à moi.» (p. 146). En dépit de ses bonnes actions, il échoue toujours aux yeux de sa famille, ses seuls partisans étant Mackellar et le vieux serviteur Macconochie, «la seule personne sur laquelle il pouvait compter» quand il envoya une lettre devant permettre de révéler la connivence de James avec le gouvernement (p. 141).

De ce fait encore, ses relations avec les autres sont difficiles, marquées parfois de fortes réactions qui prouvent que, sous son aspect réservé, il cache une forte émotivité.

La relation avec son père :

Elle est très peu évoquée. On ne relève guère que ce qui se produit à la suite du duel : voyant son fils accablé, le «vieux lord» lui montra son affection ; aussi, «avec un cri étouffé, inintelligible, Mr Henry se leva d'un bond et s'accrocha au cou de son père, en criant, en pleurant : c'était un spectacle des plus poignants. [...] Il pleurait, sanglotait, caressait le vieillard, en s'accrochant à son cou avec frénésie, comme un enfant terrorisé.» (p. 167).

La relation avec Alison :

N'ayant été pour elle qu'un substitut à James, n'ayant été épousé que pour le bien de la famille, il la vénère alors qu'elle ne l'aime pas, lui est tout à fait dévoué, en particulier quand leur naît une fille, Katharine, pour laquelle pourtant il ne montre pas de «*sentiment paternel*» (p. 58). Il accepte son «*attitude condescendante*» avec «*un empressement tout à fait inlassable*» (p. 58), et subit ses reproches sans broncher.

Cependant, «*après la révélation du colonel Burke*», elle lui fit «*des avances manifestes*», «*en quelque sorte une cour timide*» (p. 111). Mais il «*se dérobait*» (p. 112). Et, tout aussitôt, comme elle se plaignait de devoir renoncer à son voyage à Édimbourg, et qu'il souffrait de ne pouvoir lui dire que la faute en était à James, dans la table du «*bureau de l'intendant [...] il enfonçait son canif, d'un air lugubre*» (p. 112).

Comme, du fait des renseignements que lui donne Mackellar, elle avait évolué, il «*se sentit soutenu par*» elle, et eut alors «*une expression de grande satisfaction*» (p. 115).

À la suite du duel, l'apercevant, «*il tomba à genoux devant elle. "Oh, ma douce, s'écria-t-il, vous devez aussi me pardonner. Non pas pardonner à votre mari..."*», prouvant ainsi la coexistence chez lui des reproches qu'il lui faisait et de ceux qu'il se faisait. Il ajouta : «*Je n'ai fait que gâcher votre vie. Mais vous m'avez connu quand j'étais gamin ; il n'était pas méchant Henry Durie, en ce temps-là ; il voulait toujours être votre ami. Lui, le petit d'autrefois, qui jouait avec vous...*» (p. 167-168).

La relation avec Alexander :

Lui, qui «*manque de sentiment paternel*» (p. 58) pour sa fille, Katharine, ne se consacre qu'à son fils, pour lequel il a une «*indulgence*» (p. 193), qui va jusqu'à «*l'esclavage*» (p. 191). Mackellar constate : «*Jamais père ne fit preuve d'autant d'affection et d'adoration*» (p. 187), et le met en garde : «*Si vous continuez à traiter Mr Alexander avec une telle indulgence, vous marchez sur les traces de votre père. Prenez garde, Milord*» (p. 195). James remarque aussi qu'il «*faisait preuve d'une indulgence navrante envers son fils*» (p. 217).

La relation avec Mackellar :

Il est prompt à lui faire des reproches : «*Il faut que vous ajoutiez à mes misères. Apparemment, vous avez insulté Mr Bally*», avant de vite reconnaître : «*Vous avez agi parfaitement comme il convenait*» (p. 133), et même déclarer à James : «*Mr Mackellar est un gentilhomme que j'estime.*» (p. 134).

Cependant, quand l'intendant lui signale que le prétendu proscrit devait en fait «*être de mèche avec le Gouvernement*», il le remercie : «*C'est bien là le meilleur service que vous m'avez rendu*» (p. 141).

Mais, de nouveau, à New York, il le tance sévèrement, l'accusant de manquer de loyauté parce qu'il sollicitait de lui de l'argent qui aurait permis à James d'aller à la recherche de son trésor ; d'où un affrontement où il le traite de «*filou transparent*» (p. 266), lui reproche son «*subterfuge*» (p. 267). Et, à la réception des «*pamphlets*», il «*leva sa main au-dessus de sa tête comme pour [le] frapper*» (p. 270).

La relation avec James :

Parlant de son enfance avec lui, il assure à Mackellar : «*Dieu m'est témoin que je l'aimais bien ; j'ai toujours été loyal envers lui.*» (p. 107) ; il en appelle à son père : «*Vous savez que je l'aimais au début ; je serais mort pour lui... J'aurais donné ma vie pour lui et pour vous [...] Nous avons été petits ensemble !*» (p. 167). Mackellar rapporte le souvenir qui lui revient quand il est malade : il se croit alors «*redevenu petit garçon, en train de jouer innocemment avec son frère*», et crie : «*Oh ! Jamie va se noyer... ! Oh ! sauvez Jamie !*» (p. 174).

Plus tard, il ne peut échapper à l'admiration qu'inspire son aîné. La dévotion imméritée dont il bénéficie finit par l'obséder, et la haine le ronger petit à petit.

En 1745, au moment du pari décisif, quand est prise la décision de laisser partir James auprès du prince, il a le pressentiment que, si la rébellion jacobite en venait à échouer, il serait forcé de tenir, en violation du droit d'aînesse, le rôle de «*Maître de Ballantrae*» et de propriétaire terrien responsable, rôle incompatible avec sa position de frère cadet, et intenable parce que, il le sait, même si James promet d'abandonner son droit au titre de lord Durrissdeer, il ne le fera pas. En effet, il fut alors

considéré comme un usurpateur, fut l'objet d'une «*calomnie*» (p. 45). De ce fait, il se contenta d'être, pendant des années, un gestionnaire du domaine attentif et scrupuleux à bien tenir les comptes.

La nouvelle que son frère aîné est vivant bouleverse son existence. Mais, à son retour, il sait se dominer : «*Je ne vais pas faire semblant d'être content de vous voir ; mais je suis tout disposé à vous accueillir le mieux possible dans la maison de nos pères.*» (p. 123). Et il est même capable de montrer ensuite de la gaieté. Cependant, ce fut avec habileté qu'il proposa «*que le Maître apparût en public*» ; en effet, il put voir qu'il «*avait changé de contenance*» (p. 141) car il n'était plus sûr de bénéficier de la faveur des villageois.

Déclarant : «*Je suis très patient... beaucoup trop... beaucoup trop. Je commence à me mépriser.*» (p. 146), il supporte stoïquement toutes les avanies, endure toutes les humiliations, toutes les persécutions que lui fait subir James. Il continue même de soutenir financièrement Jessie Bourn, la femme avec laquelle son frère avait eu une relation ; de satisfaire toutes ses demandes d'argent. Il accepte longtemps l'injustice, non sans se précipiter tête première dans les pièges les plus grossiers, non sans s'enfermer à fond sur tout ce dont son frère se joue. Ces exigences portant atteinte au bon état financier du domaine, il doit imposer une stricte économie, des restrictions qui lui valent une réputation d'«*avare*» (p. 111), de «*pingre*» (p. 113), de «*grippe-sou*» (p. 41), James lui écrivant : «*Je vous connais comme un chien de grippe-sou.*» [p. 107]), lui-même disant : «*Je suis un chien de grippe-sou*» (p. 112).

Il en vient pourtant à se rebiffer contre les exigences de la «*sangsue*» : «*Je ne peux lui donner toute la somme monstrueuse qu'il demande.*» (p. 107), Mackellar constatant : «*Il donnait ce qu'on lui demandait avec une sorte de rage noble*» (p. 110). Est significative aussi sa réaction au moment où il put s'employer à découvrir la connivence de James avec le gouvernement anglais ; disant : «*Je vais le secouer un bon coup*» (p. 141), il montra «*ce sinistre sourire qui ressemblait un peu à celui du Maître*» (p. 140-141), Mackellar pensant «*qu'il avait les mêmes dispositions d'esprit que son frère*» (p. 143) ; il l'entendit se demander «*si "un homme" doit "faire certaines choses", s'il est "sage d'intervenir", et autres propositions générales auxquelles [ils donnaient], l'un et l'autre, un sens particulier.*» (p. 145-146) ; se dire : «*Il faut trouver un moyen*» (p. 146).

Et, comme, un soir, James le pousse trop loin, proclamant qu'Alison l'aime encore, il montre la soudaine audace des timides, ou révèle soudain l'autre face de son caractère puisqu'«*il frappa le Maître sur la bouche*» (p. 150), affirma : «*C'était le geste le plus délibéré de ma vie*» (p. 150), menaça : «*Je crois que vous allez mourir*» (p. 152). Puis, dans le duel, «*dès le début, il prit l'avantage et le garda, assaillant son ennemi avec une fureur éclatante mais contenue*» (p. 152), puis continua en se faisant «*terriblement pressant*» (p. 153), atteignit James, et pensa avoir tué l'être diabolique.

Mais, fortement ébranlé, il reste alors «*avec le même regard fixe, stupide*» (p. 154), s'éloignant de la scène «*en trébuchant bizarrement*» (p. 154), restant «*dans la grand-salle [...] le visage une fois de plus dans les mains, [...] visiblement pris de tremblements [...] secoué de sanglots*» (p. 154).

Après cet événement crucial, comme le corps de James n'est pas retrouvé, il est à demi fou de douleur et de terreur. Prenant conscience d'avoir commis l'irréparable, il n'allait jamais s'en remettre totalement. En effet, il subit une attaque, et, sa santé physique et mentale étant fortement atteinte, il semble perdre, au cours de sa longue maladie, l'intégrité de ses facultés intellectuelles. Comme il parle alors «*sans cesse de ses affaires*», «*on aurait dit qu'il avait «entrepris de justifier les calomnies de son frère, qu'il voulait absolument prouver qu'il avait le cœur sec et qu'il était tout absorbé par le goût du lucre.*» (p. 174). Plus tard, «*son intérêt soutenu de jadis avait complètement disparu*», et, comme «*il s'était éloigné de sa personnalité*» (p. 181), «*son esprit demeurait bien ouvert aux impressions agréables*» (p. 182). Il devient graduellement de plus en plus instable mentalement. Quand Mackellar lui signale que James est probablement encore vivant, il fait, avec consternation, cette constatation : «*Rien ne peut tuer cet homme. Il n'est pas mortel. Je l'ai sur le dos pour toute l'éternité... pour toute l'éternité de Dieu !*» (p. 183) - «*Où que je sois, il y sera.*» (p. 184). Cela révélait que, «*loin d'éprouver du repentir pour avoir voulu le tuer, il regrettait seulement de n'y être pas parvenu*» (p. 184).

Après la mort de son père, il devint lord, et «*éprouva un réel plaisir en accédant au titre [...] fut pointilleux à l'exiger*» (p. 187). Lui, qui avait accepté l'injustice tant qu'était en vie ce père qui montrait sa préférence pour James, laisse alors le désir de vengeance l'emporter et le transformer. Étant

ramené au souvenir du duel, et Mackellar l'invitant au pardon, il se récrie : «*Moi, pardonner !... Je crois que je ferais figure de sot si j'avais l'affectation de le prétendre.*» (p. 190).

Au second retour de James, s'il «*avait perdu la vigueur de ses membres ; il était voûté ; quand il marchait, il semblait presque courir, comme s'il avait réappris à le faire avec Mr Alexander ; son visage avait maigri et paraissait un peu plus long qu'autrefois ; et il avait parfois un sourire d'une complexité singulière, où s'exprimaient [...] l'amertume et le déchirement.*» (p. 211), il fait toutefois preuve de «*maîtrise*» (p. 208). Il se montre «*très calme*» (p. 206), déploie une parfaite politesse. Mais il lui signifie : «*Tout le monde dans cette maison me donne le titre qui me revient. S'il vous plaît de faire exception, je vous laisse imaginer l'impression que cela fera sur les étrangers ; cela peut être interprété comme l'effet d'une jalousie impuissante.*» (p. 206). Et, en fait, il veut «*débarrasser la maison de la vermine*» (p. 206), et entend y rester pour braver son frère, par «*orgueil*», comme le lui fait remarquer Mackellar. Il veut donc s'opposer à la décision d'Alison de quitter Durrissdeer, et, tandis que «*son cœur battait à tout rompre*» (p. 207), sa colère éclate avec «*véhémence*» (p. 208) et il fulmine : «*Rien ne me fera changer d'avis*» (p. 208). Puis, ne voulant pas être «*un monstre d'ingratitude*», il «*serra les dents*», eut «*les yeux baignés de larmes*» (p. 210) et céda. Cependant, dans sa conversation avec le notaire, «*il laissa échapper son animosité*», et déclara : «*Je souhaiterais le savoir en enfer !*» (p. 215).

Aux États-Unis, sa transformation se confirme.

À New York, vivant dans «*une résidence très convenable, située dans un beau jardin, avec des communs fort vastes, granges, resserres et écuries tout ensemble*», se consacrant à l'agriculture, il «*avait le visage radieux de l'homme actif*» (p. 261), était «*populaire dans son entourage*», était devenu l'ami de «*personnages importants de la province*» dont, surtout, le «*Gouverneur*» (p. 255) qui lui «*a promis protection à sa famille*» (p. 256). Plein d'assurance, il prend plaisir à retourner, pour James, la plaie de ses échecs, se montrant dévoré par la même haine qui anime son frère maléfique, ce qui révèle que, s'il a été humilié et offensé, cela n'implique en rien qu'il représente la vertu. Il dit ironiquement avoir «*préparé un accueil pour son frère*» (p. 255), qu'il menace «*de sa canne à pommeau d'or*» (p. 261) et de l'application de «*toutes les ressources de la loi*» (p. 256). Il le met face à ce choix : un retour en Écosse ou une vie à New York avec une allocation lui permettant de vivre décentement (p. 257), ce qui pourrait être considéré comme une preuve de générosité.

Cependant, Mackellar, à qui «*il semblait qu'il y avait quelque chose d'un peu malsain chez*» lui, craignant toujours qu'il «*n'eût plus toute sa raison*» (p. 261), voyant qu'«*il ruminait, avec un plaisir évident, une pensée secrète*», en vient à penser qu'il a «*une maîtresse quelque part en ville*» (p. 261), se lance dans une enquête qui lui fait découvrir que, en fait, il partait se promener pour, cédant à la rancœur, d'abord se contenter de passer devant la «*boutique*» de tailleur de son frère, et échanger avec lui «*des regards durs*» (p. 262) ; pour, ensuite, s'asseoir sur un banc qui y était adossé, ne jeter «*même pas un coup d'œil sur son ennemi*» (p. 262), mais «*en se délectant de son voisinage*» (p. 262), en pensant qu'ainsi il «*brise sa résistance*» (p. 263). Alors que son frère lui a fait part de son admiration ironique : «*Vous savez à merveille comment vous rendre odieux*» (p. 264), il déclare à Mackellar : «*Je traite cette brute à ma façon ; je ne me laisserai ébranler ni par la peur, ni par la bienveillance*» (p. 266). Quand James renonça à cette «*farce*», et lui demanda de l'argent, il «*le regarda dans le blanc des yeux ; un sourire dur se lisait sur son visage, mais il ne répondit rien*», et s'en alla. (p. 265).

Mais survient le «*pamphlet*» qui l'accuse faussement d'avoir été aussi mauvais que James. Alors, raconte Mackellar : «*Il se releva comme un personnage mû par des ressorts, et ses traits étaient tellement défigurés par la fureur que, si je ne l'avais pas vu chez lui, je ne l'aurais pas reconnu*» (p. 270). Comme il allait «*conserver le pamphlet contre sa poitrine, et les phrases dans son cœur*», c'est, pour Mackellar, «*la preuve manifeste de sa folie*» (p. 275), la folie vengeresse qui va le miner et le faire sombrer.

Se plaignant : «*Je suis un homme qui a connu le mauvais sort toute sa vie. Il n'y a toujours que stratagèmes autour de moi. Je mets toujours les pieds dans des intrigues. [...] Le monde entier est ligué contre moi.*» (p. 279), il décide de se débarrasser définitivement de James. D'où le départ à Albany, où il plonge dans une déchéance physique, intellectuelle et morale, qui le rend abject. Alors

qu'il est devenu un ivrogne lamentable, Mackellar se rappelle «*sa sagesse, sa constance et sa patience d'autrefois*» (p. 282). Il n'est plus l'honnête et brave garçon qu'il était ; mais, obsédé par le désir de vengeance, ayant soudoyé des brigands pour qu'ils tuent son frère, il se métamorphose en persécuteur impitoyable.

Au cours de l'expédition avec Sir William Johnson, il «*était plongé dans un état second : il observait les bois avec une sorte de fascination, dormait à peine, et parfois ne prononçait pas vingt mots de la journée*», obnubilé qu'il était par la pensée du «*groupe qu'il guettait comme un fou*», répétant «*qu'il avait "un frère quelque part dans les bois"*», ajoutant : «*Je suis impatient d'avoir des nouvelles de mon frère*» (p. 286). Du fait de la puissance de son imagination (imaginée par Mackellar !), il aurait eu des «*méditations cachées et criminelles*» : «*L'esprit de Milord était presque entièrement obsédé par la forêt sauvage et suivait ce groupe dont les faits et gestes le préoccupaient tant. Il se représentait sans cesse leurs campements, leur progression, l'aspect du pays, et la perpétration - de mille manières différentes - du même crime horrible, et, ensuite, le spectacle des os du Maître dispersés par le vent.*» (p. 284) donc dans un avenir assez lointain ! - «*Il croyait apercevoir un canoë au loin sur l'eau, ou un camp sur la rive.*» (p. 286). Lorsqu'il écoute le récit de Mountain, il paraît, à Mackellar, n'être «*pas vraiment humain ; il avait le visage émacié, sombre, vieilli, sa bouche exprimait la souffrance et découvrait ses dents dans un perpétuel rictus ; et la pupille de ses yeux, semblant se détacher des paupières, nageait sur un fond blanc tout injecté de sang.*» (p. 307).

Comme il est toujours en proie à son obsession, même s'il a appris, par Mountain, que «*tout était fini*» pour James, que «*l'Indien creusait sa tombe*» (p. 301), il s'interroge encore : «*De quoi donc a-t-il prétendu mourir?*» (p. 307). Il pense que son frère, qui n'était «*pas de ce monde*» (p. 308), avait fait semblant de mourir, comme il l'avait déjà fait auparavant. Il déclare qu'il ne serait convaincu que lorsqu'il l'aurait «*vu en train de se décomposer*» (p. 309). Il se demande pourquoi Secundra était «*retourné sur ses pas*» (p. 309), ce que Sir William et Mackellar considèrent comme «*une énigme*» (p. 311).

L'appréciation d'ensemble du personnage pourrait être laissée à Mackellar. Il rappelle d'abord cette image : «*homme doux et sage, d'une fierté digne, fils peut-être trop obéissant, mari bien trop aimant, quelqu'un qui savait souffrir en silence, [qui] n'a jamais fait de mal avant d'être brisé par le chagrin*» (p. 315). Puis il fait graver cette épitaphe : «*Après une vie de souffrances imméritées bravement supportées, il mourut presque à la même heure que son fraternel ennemi.*» (p. 322).

Mais, si le livre oppose d'abord au mauvais James le bon Henry qui, d'abord étouffé par son aîné, timide, zélé jusqu'à l'excès, prend de l'assurance, la conduite de James lui permettant d'ailleurs de se donner le mérite du bon propriétaire responsable, il arrive qu'il perd pied, qu'il se confit dans la haine, qu'il devient aussi mauvais que son aîné, ce retournement du personnage confirmant d'ailleurs qu'il est marqué par une ambiguïté fondamentale.

Cela tient au fait que, la plupart du temps, nous ne connaissons ses pensées et ses sentiments que par l'entremise de Mackellar. Or, comme celui-ci l'admet, il penche longtemps en sa faveur, s'aligne longtemps sur lui, au point qu'il est difficile de savoir dans quelle mesure le Henry qu'il nous fait voir est réel. Il le montre le plus souvent comme le «bon» frère, le met en opposition directe à James. Lui-même, qui ressent obsessivement le besoin de définir le monde et son expérience selon de claires divisions, voit seulement un passé heureux et un présent horrible, se considère comme étant bon tandis que James est méchant. Mais toutes ces dichotomies qu'il conçoit sont, en fait, les composants complexes d'un ensemble ambigu.

Et il y a des indices grâce auxquels il apparaît qu'il partage plus avec son frère que lui et Mackellar ne sont prêts à l'admettre, qu'il contredit la simple dichotomie bien-mal voulue par Mackellar, qu'il révèle sa nature rebelle et ses sombres désirs, qu'il tente d'effacer de sa conscience les sombres aspects de son âme, alors que nous savons que le mal dont il essaie de se dissocier est enraciné dans sa nature, et que ce déni entraîne sa maladie psychique et son autodestruction.

* * *

James

Stevenson lui a donné différents noms (James Durie, le «*Maître de Ballantrae*», Ballantrae, Mr Bally), et aussi différentes apparences, dont il change pour profiter le mieux possible des circonstances, ces différents costumes étant autant de déguisements qui fascinent ceux qui le rencontrent, et autant de stéréotypes romantiques :

- Un typique aristocrate écossais traditionnel ayant une grande ascendance sur les roturiers.
- Un brave et loyal Jacobite, qui plaisait à tous ceux qui étaient animés par le patriotisme écossais. En fait, il ne faut pas exagérer la force de ses convictions politiques : il est clair qu'il ne rejoint le prince Charles que parce qu'il a le goût de l'aventure, qu'il veut s'illustrer dans les combats afin de connaître la gloire, de gagner en influence et de rétablir sa fortune.
- Un agent du gouvernement anglais qui, sur son ordre, serait resté à Durrisdeer pour espionner, jusqu'à ce que «*filtre le honteux secret de cet homme*» (p. 140).
- Un fugitif contraint à devenir un pirate.
- Un nabab en Inde emporté par les convulsions du pays.
- Un malheureux immigrant en Amérique obligé de n'être qu'un modeste tailleur.
- Un explorateur cherchant sa fortune dans les forêts et les montagnes du pays des Adirondacks, emmitouflé dans la peau de bête dont il était vêtu, englouti dans le primitivisme des confins des États-Unis et du Canada, apparaissant, cette fois, ce qu'il est réellement et non ce qu'il voulait paraître.

Dans sa lettre à Sidney Colvin, Stevenson avait bien annoncé : «*Le Maître est tout ce que je sais du diable*», et il accumula sur lui, directes ou indirectes, de nombreuses marques sataniques, faisant de lui un «ange noir, déchu mais éclatant» (Jean Échenoz), un Lucifer. En effet, il est le diable pour d'autres personnages, chacun ayant ses raisons de le désigner ainsi ; pour son père, il est «*un diable de fils*» (p. 36) ; pour Mackellar il est «*un simulateur diabolique*» (p. 161), «*il avait toute la gravité et un peu de la splendeur de Satan dans "Le Paradis perdu"*» (p. 211).

En effet, Stevenson lui accorda une séduction qui est d'abord physique, et à laquelle personne de son entourage n'échappe tant il est charismatique, tant il exerce une véritable fascination.

Il jouit du privilege de la beauté. Mackellar, le voyant pour la première fois, apprécie «*sa grande et mince silhouette de gentilhomme* [«silhouette acérée et élégante», selon Jean Échenoz] ; il indique encore : «*Sa silhouette et ses traits étaient fort beaux ; il était basané, mince, grand ; son regard était vif, alerte et sombre, comme celui d'un combattant, habitué à commander*» (p. 120) ; plus loin encore, il constate qu'il «*possédait toutes les grâces de la famille*» (p. 281) au détriment de son frère. Et il entend lui dire : «*Je n'ai jamais échoué quand j'ai voulu séduire quelqu'un, même vous, mon bon ami*», alors qu'il est son ennemi avec lequel va reprendre la «*guerre*» (p. 253).

De plus, par contraste avec la «*rusticité*» qu'il reproche à Henry, il a du charme, de l'élégance, de la distinction, à la fois, peut-on penser, naturellement et du fait de son séjour en France dont il revient d'ailleurs «*tiré à quatre épingles*» (p. 140). Mackellar le décrit «*vêtu de noir, l'épée au côté et, au poignet, la canne pour la promenade*», saluant d'ailleurs de sa canne «*avec un mélange de grâce et de moquerie*» (p. 120). Il l'observe encore : ce dandy «*portait sur une joue une mouche, qui lui allait plutôt bien ; un gros diamant étincelait à sa main ; ses vêtements, bien que tous de la même couleur, étaient à la mode française, et recherchés ; ses manchettes et son jabot, plus longs que ne le voulait l'usage, étaient d'une dentelle très fine*» (p. 120). Plus tard, l'intendant, dont on peut penser qu'il exprime son sentiment personnel, admire son «*élégance gracieuse fort étrangère à [leurs] façons de Durrisdeer, c'était une courtoisie simple qui ne [les] humiliait pas, mais [les] flattait*» ; il ajoute que «*tout ce qu'il fit au cours du repas [...] était si convenable, et lui-même si distingué*» (p. 125). Plus tard, il allait découvrir qu'il avait dans ses bagages «*du linge et de la dentelle de la plus belle qualité, plusieurs costumes d'un tissu simple et élégant*» (p. 170). Sur «*"la Sans Pareille"*», ce fanfaron «*était bien capable de choisir une posture gracieuse [...] surtout s'il y avait un élément de danger*» (p. 246). À New York, il se présente devant le gouverneur «*vêtu d'un beau costume et portant une élégante épée de ville*» (p. 255). Face à Harris et ses complices, «*le charme de sa supériorité opéra encore une fois*» (p. 295).

Il montre qu'il est intelligent ; qu'il possède des dons d'insinuation, de tromperie et de manipulation ; qu'il peut user, dans sa «noire dissimulation» (p. 32), d'une «duplicité» dont il se vante auprès de Mackellar (p. 227) ; qu'il peut exercer ses machinations avec une subtilité corrosive, jouer de l'intimidation hautaine, de l'ironie féroce, du mépris insultant, du plaisir de terroriser, de la virtuosité dans la nuisance, aller jusqu'à la brutalité. Ayant un grand sens critique, un redoutable réalisme, ce calculateur «ne manque pas de logique» (p. 249), en particulier quand :

-Soucieux d'avoir «la faveur du prince» (p. 38), il «s'était insinué parmi les personnalités les plus en vue, en flagornant les Irlandais» (p. 37-38).

-Sur le bateau des pirates, il prend le pouvoir pour, dit-il à Burke, obtenir «plus de sûreté dans l'immédiat», mais dans «l'espoir d'une délivrance plus rapide, lorsqu'on aurait gagné assez pour rompre l'association» (p. 73). Il «conclut un accord» avec Teach, et conçoit un habile plan d'évasion, Burke admirant alors son «génie original» qui le surprend (p. 82).

-Il feint d'être un proscrit dont le gouvernement anglais aurait «mis sa tête à prix» (p. 131), car «l'un des talents de cet homme était de se servir du danger dans lequel on le croyait» (p. 130), dont il fit, contre Henry, «une arme offensive» (p. 130).

-Il tourne la famille, où il est l'objet d'un mythe, contre Henry, le mettant toujours dans son tort, et l'insultant cruellement, tout en faisant croire que c'est l'inverse qui a lieu. À la famille, il semble qu'il est un héros, sinon un saint, souffrant depuis longtemps et doté d'un cœur généreux, tandis que Henry serait un monstre insensible et cruel. Il entreprend de reconquérir Alison, montrant alors une «habileté très insidieuse», «menant l'affaire avec tant d'habileté» que Mackellar se demande «si elle s'en aperçut elle-même», tandis que «son mari dut en être le témoin sans rien dire» (p. 135). Pour la suborner, il sut d'ailleurs utiliser une chanson où étaient exprimés «les sentiments d'une pauvre fille aspirant à revoir son amant exilé», «paroles et musique semblant sortir de son cœur et de son passé pour s'adresser directement à Mrs Henry» (p. 136), sur le visage de laquelle Mackellar crut voir «comme une pâleur» (p. 137). De façon à ce qu'elle en vienne à le préférer à son propre père, ce «démon insidieux» fit naître «l'amitié [...] chez l'innocente Miss Katharine», et «ce fut le coup ultime porté à Mr Henry» (p. 137).

-Il fut «trop subtil» pour ne pas se rendre compte de l'«ardeur extrême du ressentiment» de Mackellar (p. 235), de son «aversion non dissimulée» (p. 236).

-Il démontre à l'intendant qu'il n'est attaché à Henry que par «pure habitude», et qu'il aurait pu tout autant s'attacher à lui, et serait «aujourd'hui aussi ardent à défendre [s]a cause» (p. 248), ce qui est tout à fait perspicace.

-Au cours de l'expédition avec la bande de Harris, si lui et Secundra ont été «privés de leurs armes», ils «jouaient toujours admirablement la comédie de l'amitié» ; il «était même allé jusqu'à chanter pour divertir la compagnie» (p. 293), et affectait «le comportement de quelqu'un qui souffre d'une indigestion» (p. 293).

-C'est très habilement qu'il fait venir à son chevet Hastie, «cet étudiant déchu en théologie» (p. 300), pour le faire «prier» (p. 301).

Il est instruit, «tenant de son père l'amour des livres sérieux» (p. 32). Mackellar découvre, dans ses bagages, «quelques livres, parmi les meilleurs, les "Commentaires" de César, un volume de Mr Hobbes, "La Henriade" de Monsieur de Voltaire, un livre sur les Indes, un sur les mathématiques» (p. 170), ce qui ferait croire qu'il était intéressé par la stratégie militaire, par la politique et par la philosophie rationaliste. Il s'est, comme il se doit, «familiarisé» avec la Bible, à laquelle il fait d'ailleurs des références ; mais, quand il la reprend, sur la «Sans Pareille», elle n'était «pour lui qu'une source de divertissement» (p. 235), et Mackellar croit pouvoir remarquer qu'«il n'appliquait guère les textes à son propre cas» (p. 235). Considérant que, sur le bateau, «personne autre que lui n'a le plus petit rudiment de savoir», il se trouve cependant «une tendance commune» avec Mackellar, lui disant : «Nous vivons tous deux pour une idée» (p. 252).

Beau parleur, il sait manier les mots, jouer de la grammaire, dérouler un habile baratin. Mackellar remarqua qu'il avait d'abord pris un «accent anglais» (p. 120), un «accent anglais désobligeant» (p. 125) avant d'y renoncer, ce qui prouve que ce n'était qu'un autre de ses déguisements. Dans ses

discussions avec Mackellar, sur la *“Sans Pareille”*, il se plaît à cette distinction : *«Il y a des mots doubles pour tout : le mot qui enfle, le mot qui rapetisse.»* (p. 251). On apprend aussi qu’il *«lisait de sa voix magnifique»* (p. 235). Même si, lors de la partie de cartes, il prétend : *«Les mots me manquent littéralement pour décrire quel ennui on ressent à jouer avec vous.»* (p. 149), il déploie une grande facilité de parole, qui se manifeste en particulier quand :

-Il use de l’écossais pour contraindre ses interlocuteurs à croire qu’il est affectueux, chaleureux et sincère, alors que c’est à de tels moments qu’il est le plus dangereux.

-Devant Harris et ses complices, *«il se lança dans une longue histoire, racontée avec un talent extraordinaire»*, dans laquelle *«il se permit un coup audacieux, avec un résultat excellent»* en ne craignant pas *«d’exposer la vérité»* (p. 296-297).

-Il décoche persiflages et quolibets.

Cet extraverti d’humeur inégale et changeante, impulsif, désinvolte, est habile à jouer la comédie.

De ce fait, le *«vieux lord»* et Alison, longtemps, ne voient pas sa véritable nature. S’il *«ne manquait jamais une occasion de railler en privé»* (p. 128) son frère, *«Milord [le «vieux lord»] et Mrs Henry [...] auraient pu dire sous serment, devant un tribunal, que le Maître était un modèle de patience et de bonté, et Mr Henry un exemple de jalousie et d’ingratitude.»* (p. 128-129). Henry ayant appris que *«Mr Bally court aussi peu de risques que vous en Grande-Bretagne»* (p. 142), son frère aîné confie alors à son père avoir imaginé *«que cette faveur inexplicquée accordée à un rebelle était l’effet de [son] intervention»* (p. 142), et il *«semblait ainsi se tirer d’affaire sans dommage»* (p. 143). Il peut se moquer de Henry en donnant à ses propos *«la plus grande suavité»* (p. 149-150). À son premier retour à Durrisdeer, Mackellar est outré devant son *«impudence diabolique»* (p. 124). En Inde, il se moque honteusement de Burke, qui s’insurge : *«Ballantrae ! [...] comment diable avez-vous l’impudence de me renier en face?»* (p. 200). À son second retour à Durrisdeer, s’il *«était un peu décontenancé»* devant l’accueil de son frère, *«il n’en affecta que plus d’impudence dans son discours et sa manière»* (p. 206). Après la fuite de la famille, conversant avec Mackellar, il sait manier la *«plaisanterie»* (p. 225), s’amuser à prétendre devoir revenir *«aux principes de l’enfance»* (p. 222) pour, *«à la manière d’un écolier»* (p. 225), jouer une *«comédie»* en venant quémander de l’argent auprès de l’intendant qui, pour sa part, prenait alors *«le rôle du père»* (p. 225), tout en montrant *«qu’il aimait s’entendre parler»* (p. 236). Il tenait toujours à mettre en œuvre *«toute son ingéniosité et toute sa méchanceté»* avec *«ostentation et affectation»* (p. 241).

Lui qui *«ne faisait pas un geste qui ne le mît en valeur»* (p. 130) aime la parade, comme on le voit quand :

-Dans les Adirondacks, *«il déclama comme un acteur»* la phrase : *«Quand je pense que je dois laisser mes os dans cette misérable forêt ! S’il avait plu à Dieu, je serais mort sur l’échafaud, comme un gentilhomme.»* (p. 100).

-À New York, se défendant devant le gouverneur et les notables de la province, il déploya ce que Henry appelle des *«singeries»* (p. 257), parla *«avec une intonation ascendante, et l’index levé bien ostensiblement»* (p. 258), *«s’inclina devant chacun, à tour de rôle, ajusta son épée de ville»* (p. 258) avant de s’en aller.

Ce fut d’ailleurs par une autre comédie qu’il se fit tailleur ; qu’il tint à mentionner, sur son enseigne, qu’il avait été *«le Maître de Ballantrae»* ; qu’*«il voulut absolument se donner en spectacle, dans l’espoir qu’une partie du déshonneur éclabousserait»* Henry, que *«le nom de Durie soit traîné dans la boue»* (p. 260) ; qu’il *«s’obstina à faire semblant de travailler»* (p.263), après avoir mené *«une longue vie d’oisiveté»* (p. 235). Il est capable aussi de jouer l’humilité quand il déclare à son frère : *«J’ai une proposition à vous faire ; ou, si Votre Seigneurie le préfère, une faveur à vous demander.»* (p. 264).

Lui, qui certifie : *«Je n’ai jamais rencontré de femme qui ne me donnât, à moi, la préférence ou bien, me semble-t-il, [...] qui ne me gardât sa préférence»* (p. 149-150), est un libertin qui *«avait la réputation dans le pays d’être “un sacré gaillard avec les filles”»* (p. 32), un coureur de jupons qui a eu une relation avec Jessie Bourn, un don juan qui, selon Burke, a montré, en France, *«une aptitude particulière à réussir grâce aux dames»* (p. 117). Mackellar découvre d’ailleurs, dans ses papiers, *«une grande quantité de lettres d’amour datant surtout de l’époque où il était à Paris»* (p. 171). Et il

aurait séduit Alison, assénant à Henry : *«Votre femme... est amoureuse de moi, comme vous le savez fort bien»* (p. 152). On peut le comparer au séducteur cynique et sans scrupule qu'est Lovelace dans le roman de Richardson, *«Clarissa Harlowe»* que, justement, il lit sur la *«Sans Pareille»*.

Du fait même de ces avantages physiques et de la chance d'être l'aîné dans une famille aristocratique du XVIIIe siècle, il nourrit un immense et insatiable orgueil, le privilège qu'est le droit d'aînesse étant chez lui l'objet d'une exigence vitale illimitée. Il manifeste une ambition démesurée, une formidable volonté de puissance pour laquelle on peut le rapprocher du Long John Silver de *«L'île au trésor»*, qui impose *«sa cruauté, sa duplicité et sa puissance»* (chapitre 12). En roué cynique, machiavélique et dominateur, il étale son individualisme et son narcissisme dans un véritable culte du moi, se montrant complaisant avec lui-même jusqu'à l'irresponsabilité :

-*«Il se vantait toujours d'être tout à fait implacable»* (p. 32), était *«un homme qu'il ne fait pas bon contrarier»* (p. 32).

-On pourrait lui appliquer les qualificatifs que Burke donna à Teach : *«fier de son rang», «ostensiblement bouffi d'orgueil»* (p. 72).

-Alors qu'ils sont pris sur le bateau des pirates, tandis que Burke se lamente : *«Je ne vois que les saints pour nous sortir de là»*, il lui oppose : *«Je vais me sortir de là moi-même.»* (p. 72).

-À son premier retour à Durrisdeer, à Mackellar, qui veut le convaincre de repartir, il rétorque : *«Je vais mon chemin, d'un mouvement irrésistible»* (p. 122), à la manière du Hernani de Hugo !

-Ayant été frappé par Henry, il révèle bien son orgueil véritablement titanesque en s'écriant : *«Un coup ! Je n'en recevrais pas du Dieu Tout-Puissant !»* (p. 150).

-Pour Mackellar, s'*«il ne parla à personne du duel, [...] c'était de l'orgueil. Il ne pouvait avouer à personne, ni peut-être à lui-même, qu'il avait été vaincu par cet homme qu'il avait tant insulté et qu'il méprisait si cruellement.»* (p. 172).

-Lors de son second retour à Durrisdeer, Mackellar constate que *«son front était marqué, au centre, de rides impérieuses ; il avait les lèvres serrées, prêtes à donner des ordres»* (p. 211). Et il lui trouve *«une soudaine ardeur impérieuse qui força [son] admiration»* (p. 224).

-Il avait eu juste auparavant *«un sourire qui semblait presque stupide par sa vanité»* (p. 224), une vanité que dénonce Mackellar : *«Vanité, vanité»* (p. 251), tandis que lui parle plutôt de *«vertu»* (au sens de la «virtu» de Machiavel, de la «virtus» des Romains?), de *«grandeur d'âme»* (p. 252).

-Sur la *«Sans Pareille»*, ce mégalomane se complaît dans l'imagination délirante de destins de dirigeants : *«Si j'avais été Alexandre [...] si j'avais été le moindre petit chef de clan dans les Highlands, si j'avais été le plus petit roi des nègres qui vivent nus dans le désert d'Afrique, mon peuple m'aurait adoré. [...] J'étais né pour faire un bon tyran !»* (p. 250-251). À cette dernière évocation, on frémit et on pense au Kurtz de Conrad dans *«Au cœur des ténèbres»* qui est, en effet, ce *«petit roi des nègres»* au fin fond du Congo. Et il propose à Mackellar : *«Devenez mon esclave, mon bien, une chose que je puisse commander, comme je commande les forces de mes membres et de mon esprit ... vous ne verrez plus ce côté sombre que je tourne vers le monde, dans ma colère. Il me faut tout ou rien. [...] J'ai le caractère d'un roi : c'est ce qui fait ma perte !»* (p. 251). En souverain magnanime, il serait *«prêt à épargner»* Henry et sa famille s'ils venaient le lui *«demander à genoux. Et en public aussi»*, tout en ne sachant pas *«s'il existe une salle dont la grandeur lui conviendrait pour cette scène de réparation»* (p. 251). Il affirme *«ne pas accepter la défaite»* (p. 252). Il proclame que, pour lui, la guerre, *«est l'ultima ratio»*, qu'elle consiste à *«profiter de ses avantages implacablement»* (p. 250).

-Mountain le voit *«dans une attitude de prestige et d'autorité»* (p. 289).

-Essayant de retourner le coureur des bois, il le menace aussi : *«Mort ou vif, vous verrez qu'il ne fait pas bon se brouiller avec moi.»* (p. 295).

-Sur la bande d'Harris, il exerce une autorité sans trahir *«la moindre suffisance»* (p. 295). Tentant *«un coup audacieux, avec un résultat excellent»* (p. 296), il leur fait un discours où il trouve *«pour chacun [...] une flatterie particulière»* ; où, surtout, s'opposant à leur chef comme il s'était opposé à Teach (*«Peut-être espérait-il refaire le coup du bateau-pirate et se faire élire comme chef»* [p. 298]), il dénonce la trahison de *«ce chien, ce Harris, qui parle hindoustani»* (p. 296) ; qui *«a été payé d'avance»* par son frère *«pour le liquider»* (p. 297) ; qui va les *«gruger»* au moment du partage

(situation analogue à celle qu'on trouve dans "L'île au trésor") ; il les invite à le «déposer sur-le-champ», déclare qu'il «doit mourir», se dit prêt à «affronter» Harris en un duel où, avec un «bâton», il ferait de lui, «en cinq minutes», «une charogne brisée, réduite en bouillie et bonne pour les chiens» (p. 297). Puis il «sembla ne pas se soucier du résultat des discussions», étant «entraîné trop loin» par «son goût de la bravade», ce qui fait que «l'opinion se tourna finalement contre lui» (p. 298).

L'orgueil et la volonté de puissance pourraient s'accompagner de noblesse d'âme, de grandeur d'esprit. Ce qui pourrait faire croire à de telles qualités, c'est, que se disant capable «d'apprécier à sa juste valeur la fidélité» (p. 247), il vante celle de Secundra Dass qui «serait prêt à mourir ou à tuer pour lui» (p. 248 - on aimerait savoir pour quelle raison !), et Mackellar découvre «qu'il était un ami attentif ou un bon maître [...] pour son Secundra Dass - il veillait à son confort [...] il lui parla aimablement en hindoustani.» (p. 219), tandis que Sir William, «en voyant la fidélité du serviteur», se dit : «Il faut bien imaginer qu'il aurait quelques nobles qualités» (p. 311). Mais l'Indien est le seul être à mériter son affection (ce qui rend d'autant plus intrigante la nature de leurs liens !).

Si Mackellar lui déclare : «Vous ne pourriez pas être un si méchant homme, si vous n'aviez reçu tout ce qui est nécessaire pour être bon» (p. 231), il pense aussi qu'il a une «sensibilité extérieure unie à une insensibilité intérieure» (p. 235), que sa «grossièreté impudente [...] se cachait sous le vernis de ses belles manières» (p. 235).

Avec hauteur et suffisance, il manifeste son mépris sardonique à l'égard de tous les autres êtres (sauf Secundra Dass) avec qui il peut avoir à faire :

-Durrissdeer, qu'il qualifie de «trou», ce qui fait qu'il «se lassait vraiment de la vie de Durrissdeer» (p. 148), qu'il se plaignait de «cette maison où l'on s'ennuie ferme» (p. 149), tandis qu'il dédaigne «ces benêts de petits propriétaires» (p. 226) du pays environnant. Pourtant, Mackellar pense que, au moment de quitter Durrissdeer, «une tristesse naturelle s'abattit sur lui» (p. 230) ; mais ne lui attribuait-il pas son sentiment personnel? Comme le signale le domestique Macconochie, les habitants de Durrissdeer «y z'aimaient pas tellement l'Maitre quand ils l'avaient, j'peux vous l'dire. Pleurer sur son nom ! Jamais on n'a entendu une bonne parole de sa bouche, ni moi, ni personne ; rien qu'des moqueries, des reproches et des jurons terribles» (p. 49) ; il lui reproche une de ses plaisanteries de jeune homme aux dépens de «Wully White, le tiss'rand» : «Une belle occupation d'cogner à sa porte, d'lui crier "Bou !" par sa ch'minée, d'lui mettre d'la poudre dans son feu et des pétards à sa f'nêtre, tant et si bien qu'notre homme crut qu'c'était l'vieux diable cornu qui v'nait l'chercher.» (p. 50).

-Les pirates et, en particulier, leur chef, Teach, qu'il considère comme «le plus minable des hommes» (p. 72).

-Les occupants de la "Sans Pareille" car, estime-t-il, «personne d'autre que [lui] n'a la moindre petite connaissance scientifique» (p. 252).

-La province de New York, «un trou pareil» (p. 257) où l'on ne respecte pas les titres aristocratiques.

-Les habitants de New York, «ces imbéciles» auxquels il conseille «d'y réfléchir à deux fois, et même à trois, avant de [le] mettre au défi» (p. 253).

-Les Irlandais. Lui, qui «avait surpris tout le monde en s'alliant» avec les «Irlandais de la suite du prince» (p. 60) mais ne l'avait fait que parce que c'était un moyen de jouir de la faveur de celui-ci, seul avec Burke, maudit sa «race en des termes qui ne convenaient pas à un chef» (p. 100) ; raille les «Irlandais grossiers» (p. 135) ; le soumet à de constants moqueries et sarcasmes, lui reprochant : «Vous êtes pour moi un danger permanent avec votre maudit accent irlandais» (p. 91) ; se plaignant de se trouver «avec cet Irlandais de malheur, dans cette grande étendue sauvage» (p. 101) ; le traitant de «sale Irlandais vulgaire» (p. 201).

-Mackellar, auquel, comme à Burke, il marque sa condescendance d'aristocrate en l'appelant lui aussi «mon brave» (p. 120) ; en le traitant avec morgue : «Je parierais, mon ami, que je connais aussi bien votre nom que votre surnom. Ce sont bien les vêtements que j'ai devinés en voyant votre écriture, Mr Mackellar.» (p. 121) ; en lui appliquant le sobriquet qu'il a reçu dans le pays : «le Pincé», et en s'amusant du fait que ce «surnom (pour rustique qu'il soit) a toujours le don de déclencher en [lui] un tortillement de gêne» (p. 149). Il prend l'habitude de «se moquer de [lui] à [s]on nez et à [s]a barbe» (p. 225), lui disant : «Je constate [...] que vous avez gardé toutes vos vieilles habitudes : tôt couché,

tôt levé. Allez bâiller ailleurs !» (p. 219). Dans sa relation avec lui après le départ de la famille, il «doit sourire et se montrer courtois envers l'homme qui vient de l'insulter» (p. 160), garder «une politesse scrupuleuse» (p. 224) ; mais il put aussi «changer soudain de manière» (p. 223), se faire «grossier» (p. 225), tranchant, sinon brutal, dans des «assauts d'impolitesse» (p. 225). Sur la "Sans Pareille", après la tentative de Mackellar de le précipiter dans la mer, il ironise : «Je ne suis pas sûr que vous seriez capable de vous illustrer dans cette nouvelle carrière» (p. 248) qui serait celle d'assassin.

-Sa famille pour laquelle il n'a aucune considération, dont il honnit le «petit bien-être mesquin» (p. 251). Parti à la guerre «en assez mauvais termes avec» elle (p. 36), longtemps, il ne daigna pas lui donner de nouvelles ; Mackellar indique : «Miss Alison lui envoyait toujours des messages, mais je ne sais si elle obtint beaucoup de réponses» (p. 37) ; c'est pourquoi eut tant d'importance «la lettre de Carlisle, qui portait encore l'empreinte du fer à cheval» (p. 50), sans toutefois qu'on sache pourquoi !. Plus tard, il n'allait écrire que quand il avait besoin d'argent.

-Surtout, son frère, proclamant : «J'ai un frère, et je me soucie de lui comme d'une guigne.» (p. 67). En fait, il a pour lui une haine féroce, lui reprochant sa disgrâce et la spoliation de ses biens, lui assénant : «Je vous déteste depuis toujours» (p. 150), n'acceptant pas d'avoir perdu son titre et son héritage à cause des événements de 1745. Pour Alain Jumeau, il «semble rompre avec l'ordre naturel en cédant son droit d'aînesse à son frère cadet, y trouvant une façon d'affirmer sa singularité.»

Amèrement tendu sur le besoin de prendre sa revanche, ayant juré la perte de son frère, il revient auprès de lui pour faire tout ce qu'il peut en vue de gâcher sa vie, de se moquer de lui, de le persécuter. Tout en étant, «devant les autres, tout à fait aimable et familier», se montrant charmant avec le reste de la famille, il l'insulte et le harcèle par de subtiles allusions et insinuations, par de multiples «sarcasmes». Il ne perd «jamais une occasion de le mortifier», se vantant de ses succès de séducteur, le raillant en lui signalant que leur père ne l'aime pas, que sa femme a été séduite, que sa fille, Katharine, préfère sa compagnie, et que, en dépit de sa fausseté et de ses crimes, il est le favori de tous. Or, plus il «jouissait de son jeu malveillant, plus il paraissait engageant et souriant» (p. 130). Il impose particulièrement son mépris à Henry lors de son premier retour à Durrisdeer, le raillant en l'appelant : «Ma bonne mouche» (p. 130), en le traitant «de chien grognon» (p. 131), en le mettant au défi : «Quand arriveras-tu à me dénoncer, frère scrupuleux ? C'est l'une des choses qui suscitent mon intérêt dans ce morne trou. J'ai toujours aimé les expériences.» (p. 131), en tramant un «stratagème» (p. 130). Il lui reproche sa «rusticité» (p. 148), employant alors le français pour se moquer de «cette lenteur d'hébéte qui le fait rager» (p. 149), pour s'exclamer : «Quel lourdaud !», répéter encore le mot «lourdaud» (p. 149), qui fut d'ailleurs mal orthographié par Stevenson («lourdeau» !), en lui donnant des synonymes : «péquenot», «balourd», «benêt», «individu sans grâce, sans légèreté ni vivacité, sans aucun talent pour plaire, sans éclat naturel» ; ajoutant : «Mais à quoi bon vous embarrasser avec des expressions françaises qu'un ignorant comme vous ne saisit pas !» (p. 149). Plus tard, il considère que Henry fut «un jeune homme ordinaire, pas très vif», et qu'«il est resté ordinaire et pas très vif, même s'il n'est plus jeune» (p. 248).

Si, sur la "Sans Pareille", dans sa relation avec Mackellar, il lui «donna un exemple de longanimité [...] fit preuve de la cordialité la plus patiente [...] eut des marques d'attention polie» (p. 234) ; si, de ce fait, «régnait entre eux non seulement de la considération, mais [...] de la gentillesse» (p. 252) ; si, se posant donc, non sans ridicule, en justicier sûr de son fait, il promet de l'«épargner parce qu'il était «un honnête homme» (p. 268) ; s'il ne lui en voulut pas d'avoir tenté de le précipiter dans la mer, admirant même sa loyauté à Henry, et concluant avec lui une trêve difficile ; s'il refusa l'offre de son argent, tout en menaçant : «Vous ne vous doutez guère de ce que j'en ferais» (p. 268), son comportement est, par ailleurs, à peu près constamment désagréable, violent, sinon décidément agressif. Il est fier d'être «dangereux» (p. 227, 253). Pour Jean Échenoz, il «a toutes les insolences» :

-À Burke, il déclare avec défi : «Je suis l'homme le moins patient du monde» (p. 67), et Mackellar confirme ailleurs : «le moins patient des hommes» (p. 132).

-Il ajoute : «Je suis un très méchant homme, au fond, et je trouve très désagréable l'affectation de la vertu» (p. 67). Remarquons que le choix, par le traducteur, du mot «méchant» à la place de «pretty bad» lui a peut-être été inspiré par le fait que le Don Juan de Molière est qualifié par Sganarelle de

«grand seigneur méchant homme». D'ailleurs, Mackellar, constatant que, après avoir obtenu son argent, il demeure à Durrissdeer, se demande s'il ne le fait pas *«par méchanceté»* (p. 140).

-Avec son compagnon de fuite, il est tranchant : *«Je propose que nous fassions sur le champ de deux choses l'une : ou bien nous battre et en finir, ou bien conclure un pacte ferme de supporter n'importe quoi de l'autre.»* (p. 67). S'ils sont alors parvenus à éviter le conflit, Burke s'étant montré très soumis, ils ont encore *«une conversation qui faillit se terminer par des coups»*, où *«Ballantrae n'avait plus bien le sentiment de ce qu'est vraiment la politesse»* ; où il le *«rembarra si malproprement que tout gentilhomme lui en aurait voulu»* (p. 90) ; où il lui asséna : *«Vous êtes pour moi un danger permanent avec votre maudit accent irlandais. En toute justice, vous devriez maintenant être dans les fers, sur le croiseur. Et vous me cherchez querelle, comme un enfant, pour des bricoles !»* (p. 91). Pour Burke, il aurait *«contracté, à bord du bateau pirate, une manière de s'adresser à vous qui était tout à fait inouïe entre gentilshommes»* (p. 99). Et il signale encore *«son habitude de rejeter le tort sur les autres»* (p. 99).

-Sur le bateau des pirates, si *«la plupart du temps, il demeurait sérieux et distant»* (p. 79), il finit par s'opposer fermement à Teach : *«Cessez cette comédie. Croyez-vous nous faire peur avec ces grimaces?»* (p. 75).

-Il revient à Durrissdeer plus méchant et retors que jamais, reprochant à son frère d'avoir usurpé son titre et ses biens (et, accessoirement, sa femme).

-Aux contrebandiers qui sont pourtant ses alliés venus à son secours, *«il répondit par une bordée d'injures terribles»* (p. 172).

-Sur la "Sans Pareille", au sujet de son conflit avec Henry, il proclame : *«Cette bataille est maintenant engagée, l'heure de la réflexion est bien passée, celle de la pitié pas encore arrivée. Tout a commencé entre nous lorsque nous avons jeté une pièce en l'air dans la grand-salle de Durrissdeer, il y a maintenant vingt ans ; nous avons connu des hauts et des bas, mais jamais aucun de nous deux n'a pensé à céder ; quant à moi, lorsque mon gant est jeté, ma vie et mon honneur sont en jeu.»* (p. 249).

En proie à sa *«grande cruauté»* (p. 216), mû par une énergie mauvaise, déployant une *«méchanceté diabolique»* (p. 111), tramant des *«manigances diaboliques»* (p. 137), incluant Mackellar dans *«son jeu diabolique»* (p. 128), son esprit infernal mûrissant la haine et la vengeance, il se montre mesquin, vil, sadiquement pervers dans des machinations qui lui donnent un rayonnement sinistre. C'est qu'il est cynique, dépourvu de tout scrupule, de toute morale. En effet, pour lui, *«nécessité fait loi»* (p. 299) ; il estime *«très fastidieuse l'affectation de la vertu»*, ne veut *«pas laisser la porte ouverte à la casuistique - cette malhonnêteté de ceux qui obéissent à leur conscience»* (p. 247), *«se vantait de sa méchanceté en l'arborant comme un blason»* (p. 249) ! Ainsi :

-Il prétend imposer à Burke sa propre conduite : *«Ayons tous deux l'audace de nous comporter comme des sauvages»* (p. 67).

-Au cours de la fuite à travers le marais, il se montre brutal et sans pitié, laissant Grady s'enliser, poignardant traîtreusement Dutton, se déclarant satisfait d'être débarrassé des deux hommes, et de ne plus pouvoir être accusé d'avoir *«trempé dans de vilaines affaires»* (p. 89).

-Plein de mauvaise foi, il attribue à Henry aussi la responsabilité du duel, alors que lui seul en eut l'initiative (*«J'exige du sang, il me faut du sang pour cela»* [p. 150]), sans vouloir en assumer les conséquences.

-À son second retour à Durrissdeer, il assène à Mackellar : *«Ma position est encore forte... Car vous, ici, vous craignez le scandale, et moi je m'en délecte.»* (p. 213).

-Racontant l'histoire d'un comte qui haïssait un baron *«d'une haine terrible»*, il édicte cette loi : *«C'est en effet le premier principe de la vengeance : une haine avouée est une haine impuissante.»* (p. 241), faisant donc la promotion de la dissimulation. Sa narration de cette histoire fut, pour lui, l'occasion de montrer *«toute son ingéniosité et toute sa méchanceté»* (p. 241). Reste entier le doute sur l'identité de ce *«comte»* qui pourrait bien être tout simplement lui-même, car il assure que le comte *«était un gentilhomme de famille noble»* (p. 245 - c'est un curieux pléonisme de la part du traducteur car Stevenson a écrit : *«a gentleman of family»*), et qui semble bien parler de lui en souhaitant à Mackellar d'être préservé *«d'un ennemi si subtil»* (p. 245).

-Surtout, du fait de son goût du luxe, d'un style de vie somptuaire (il arrive à Durrisdeer avec «*près d'une demi-douzaine de malles*» [p. 120]), il est toujours assoiffé d'argent, n'ayant d'intérêt que pour lui, qui est sa préoccupation constante, exerçant une «*rapacité impitoyable*» (p. 115). Auprès du «*prince*» (p. 37), pour assurer sa fortune, il se conduisit en vil flatteur, étant «*toujours de l'avis*» qui semblait bon à celui-ci «*par une condescendance étrange chez un homme qui avait tant de fierté - sinon qu'il avait encore plus d'ambition*» (p. 37), et il abandonna la rébellion dès qu'il fut sûr de son échec lors de la bataille de Culloden. Sur le bateau des pirates, il proclame : «*Je veux me procurer de l'argent, et retourner à terre pour le dépenser comme un homme*» (p. 76). Pour se venger d'avoir dû abandonner à son frère son titre, son héritage et sa fiancée, alors qu'il bénéficiait du bon soutien que la monarchie française accordait aux Écossais qui avaient perdu leur biens à la suite de l'échec de la rébellion, l'accusant de lui voler son héritage, il entreprend de le déposséder de son argent, ne cessant de lui en demander, parvenant à lui extorquer, pendant sept ans, des sommes extravagantes, étant d'ailleurs comparé à une «*sangsue*» (p. 107, 139), qui «*suçait le sang et la vie de Durrisdeer*» (p. 111). Burke, dans sa lettre, fait savoir qu'«*il aurait besoin [...] de plus d'argent qu'il n'en a à sa disposition*» (p. 117-118). Il s'agit pour lui de ruiner son frère. Au moment du duel, il lui annonce : «*Si c'est vous qui tombez, je file loin de ce pays pour rejoindre mon argent, qui m'a précédé*» (p. 152). Plus loin, on apprend : «*Le séjour du Maître n'avait pas de but plus noble (même si on essayait de l'enjoliver) que d'extorquer de l'argent. Il avait l'intention de faire fortune aux Indes françaises [...] et c'était la somme qui lui était nécessaire pour cela qu'il était venu chercher. Pour le reste de la famille, cela signifiait la ruine*», car il fallait «*aliéner une partie des terres*» (p. 138), «*une partie de l'héritage*» (p. 216). Quand le reste de la famille a fui Durrisdeer, il fait bien de l'argent son seul souci : «*Et pour l'argent? [...] Dois-je également bien m'entendre avec mon bon ami Mackellar pour avoir de l'argent de poche? C'est un agréable retour aux principes de l'enfance.*» Et il réclame aussi «*une allocation pour Secundra Dass*». Mackellar peut alors le traiter de «*mendiant*» (p. 224), lui asséner : «*Ce que vous voulez, c'est un peu de sale argent ; voilà le fond de votre dispute ; et quels moyens employez-vous? Il s'agit pour vous de susciter le chagrin dans une famille qui ne vous a fait aucun mal*» (p. 249-250). Puis, «*la colère le dévorant, parce qu'il voyait que le Maître [Henry] avait réussi à prendre la fuite*», «*sentant qu'il faisait figure de dupe*», il se dévoile tout à fait : «*Je suis venu dans ce manoir un peu à contre cœur. Quand on pense à la façon dont je l'ai quitté la dernière fois, seule la nécessité pouvait me pousser à y revenir. Mais il me faut de l'argent. Vous ne voulez pas m'en donner de bonne grâce ; eh bien, j'ai le pouvoir de vous le prendre de force. Avant une semaine, sans quitter Durrisdeer, j'aurai découvert où se sont enfuis ces imbéciles. Je les suivrai ; et quand je tiendrai ma proie, j'introduirai dans cette famille un coin qui les brisera tous en mille morceaux. Je verrai alors si Milord Durrisdeer (il prononça ce titre avec une rage et un mépris indescriptibles) ne préférera pas acheter mon absence ; et vous verrez tous, à ce moment, si j'opte pour le profit ou la vengeance.*» (p. 224). À New York, il proclame : «*Chaque arpent de terre m'appartient, devant Dieu Tout-Puissant*» (p. 256), mais il accepte «*sans rougir*» l'allocation que son frère lui promet, non sans la qualifier d'«*aumône*» (p. 258). Avec les gains que fait Secundra en se livrant à ses travaux d'orfèvrerie, il veut «*réunir une somme suffisante*» pour «*partir à la recherche du trésor qu'il avait enfoui longtemps auparavant dans les montagnes*» (p. 259) après l'avoir volé. Pour sa part, il se fait tailleur, avouant, quand il renonce à cette activité, qu'il avait voulu ainsi «*amasser assez d'argent pour un certain projet*» (p. 264), faisant savoir à Henry : «*J'avais jadis un trésor considérable dans ce pays [...] j'ai été obligé de l'enterrer dans un endroit sur lequel j'ai gardé des indications suffisantes*» (p. 264-265), disant avoir besoin pour cela de «*trouver des hommes et des moyens de transport*» (p. 265).

S'il brille longtemps par son absence, et s'il brille d'autant plus qu'il est absent, s'il est «*plus menaçant encore lorsqu'il est invisible*» (Jean Échenoz), lorsque cet homme d'action apparaît, il est auréolé de cette grande vigueur et de cette énergie redoutable qui sont les qualités essentielles du héros d'un roman d'aventures. Et quelles aventures que celles de ce gentilhomme écossais qui, pour Burke, possédait «*des qualités et une bravoure exceptionnelles, [ayant été] conçu par la nature aussi bien pour être le fleuron d'une cour que pour moissonner des lauriers sur les champs de bataille*» (p. 65) ! À «*la nouvelle du débarquement du prince Charles*», c'est «*l'aventure [qui] le tenta*» ; il voulut saisir «*cette occasion qui s'offrait à lui de relever la fortune de la maison*», tout en ayant aussi, d'ailleurs,

«l'espoir de régler ses dettes personnelles» (p. 33). Cela le fit défier son père en exigeant de partir rejoindre les rebelles, agir contre sa nature en cédant son droit d'aînesse à son cadet, s'engager donc dans une guerre civile où, comme «ce n'était pas un lâche», «il se comporta excellemment sur le champ de bataille» (p. 38). Mais la guerre se termina par une défaite qui le condamna à être banni de son pays, à devenir un rebelle sans cause, un fugitif. De ce fait, il se trouve mêlé à des pirates, sur le bateau desquels, ayant «l'esprit d'un soldat» (p. 81), montrant des qualités de meneur, il voulut introduire «un peu de discipline et de sens commun dans cette entreprise» en vue, en fait, d'obtenir «plus de sûreté dans l'immédiat, et [d'avoir] l'espoir d'une délivrance plus rapide, lorsqu'[il aurait] gagné assez pour rompre l'association» (p. 73). Comme annoncé, il faussa compagnie aux pirates, pour être, à nouveau, en Amérique, un fugitif mettant à l'abri un trésor, avant de se retrouver en France, de ressurgir en Écosse pour y tourmenter son frère jusqu'à le pousser à un duel dont, laissé pour mort, il n'en «ressuscite» pas moins miraculeusement pour, de nouveau en France, passer, à la suite d'intrigues mystérieuses, de la tête d'un régiment à la Bastille, avoir en Inde une autre carrière malheureuse, réapparaître, avec un étrange serviteur hindou, à Ballantrae. Son frère fuyant à New York, il l'y rejoignit, ne parvint pas à le faire plier, lança, pour retrouver son trésor, une expédition avec des truands au milieu desquels Mountain ne le vit jamais «plisser le front. Il était assis au milieu de ces chacals, alors que sa vie ne tenait qu'à un fil, comme un bon citoyen, détendu, plaisantant chez lui au coin du feu.» [p. 292]). Enfin, il osa user d'un sortilège de son serviteur pour tenter d'échapper à ses ennemis en simulant une mort dont cependant il fut finalement victime.

Pourtant, cet homme si volontaire et énergique, qui est tel que, pour Mackellar, «on ne peut concevoir un homme plus insensible à la peur» (p. 104), connaît des moments de faiblesse où il apparaît même comme une victime :

-Dans la forêt des Adirondacks, «désespéré» (p. 98) par les épreuves à subir, il «jeta son fardeau à terre», déclara : «Je n'irai pas plus loin» (p. 100), «montra le poing aux montagnes» (p. 100), «déclama comme un acteur» cette phrase : «Quand je pense que je dois laisser mes os dans cette misérable forêt ! S'il avait plu à Dieu, je serais mort sur l'échafaud, comme un gentilhomme.» (p. 100). Et sa haine pour son frère fut alors réveillée : «Il me paiera tout cela [...] il est assis à ma place, il porte mon nom, il courtise ma femme ; et je suis seul ici, avec cet Irlandais de malheur, dans cette grande étendue sauvage où l'on claque des dents ! Oh ! je me suis fait gruger, tout bonnement !» (p. 101).

-Quand lui et Burke virent, venant «leur couper le chemin», «une grande troupe de sauvages armés pour la guerre» (p. 102), dont ils ne savaient s'ils étaient «français ou anglais», il montre un «visage grimaçant, laissant voir ses dents, comme un homme qui meurt de faim [...] ne dit pas un mot, mais toute son apparence semblait poser une terrible question.» (p. 103). Puis il «sortit sa pièce, la secoua dans le creux de ses mains, la regarda, puis se coucha, la face contre terre.» (p. 103).

-Selon Burke, dans sa lettre, à la suite de ses malheurs en France, il était «au désespoir» (p. 117).

-Quand, à Durrissdeer, Henry «proposa que le Maître apparût en public», il changea «de contenance», parut «touché à un défaut de la cuirasse», «s'emporta vivement et fort déraisonnablement, se conduisant en fait plus comme un enfant que comme un homme» (p. 141). Mais, même si fut alors révélé qu'il «était un espion à la solde du Gouvernement» (p. 144), vite, il «s'était déjà ressaisi» (p. 142), sembla «se tirer d'affaire sans dommage» (p. 143) avec «ce rire qui sonnait faux comme une cloche fêlée» (p. 143), bénéficiant de «l'incroyable indulgence de Milord [«le vieux lord»]» (p. 143).

-«La haine chez lui» n'ayant plus été «contenue par le calcul» [p. 170]), il se laissa aller à prononcer «l'insulte incroyable» (p. 170) qui avait conduit au duel.

-Lors du duel, il «se sentit perdu et connut la froide agonie de la peur», et en vint à saisir «de la main gauche la lame de son frère, pratique non autorisée» (p. 153), «un coup en traître» (p. 157).

-À son second retour, devant la politesse d'Henry, il fut «un peu déconcerté», mais «n'en affecta que plus d'impudence dans son discours et sa manière» (p. 206).

-Constatant le départ d'Henry et sa famille, «il était plus troublé que ne l'indiquaient ses propos», et il simule le «détachement» (p. 222).

-Quand il quitte Durrisdeer, Mackellar pense «*qu'une tristesse naturelle s'abattit sur lui*» (p. 230), et, en effet, il lui déclare : «*Ah ! Mackellar, croyez-vous donc que je n'éprouve jamais de regret?*» (p. 231).

-Sur la «*Sans Pareille*», si, à la suite de la tentative de Mackellar de le précipiter dans la mer, il ne lui montre aucune animosité, affirmant même : «*C'est depuis que j'ai découvert que vous en vouliez à ma vie que je vous montre le plus de respect*» (p. 252), cette audace le faisant même «*grandir de quarante pieds dans [son] estime*» (p. 247), il reste que, comme il n'a «*pas envie de retenir [son] souffle en vivant dans la terreur continuelle d'être assassiné par [son] compagnon de table*» (p. 247), il lui propose un marché par lequel il ne rendrait pas public cette tentative tandis que Mackellar devait, en lui donnant sa «*parole de bon chrétien et de fidèle serviteur de [son] frère*», lui promettre qu'il n'aurait «*plus rien à craindre de ses initiatives*» (p. 247).

-«*Bien engagé dans sa nouvelle tactique de justification personnelle*», il assure à Mackellar : «*Je suis humain, moi aussi, et j'ai mes vertus, comme mes voisins*» (p. 249) - «*Je n'ai pas toujours été ce que je suis aujourd'hui ; et (si j'avais rencontré un ami de votre genre) je n'aurais peut-être pas été ainsi.*» (p. 249).

-À New York, venu réclamer la restitution de ses biens, il subit une déconvenue parce qu'il est reçu froidement par Henry qui bénéficie de la «*protection*» du Gouverneur qui lui signifie qu'on le soupçonne d'avoir causé «*la disparition de Mr Jacob Chew*» ; il est alors «*blanc comme un linge*» (p. 257), et Mackellar renchérit : «*Je pense que je n'ai jamais vu personne d'aussi pâle que le Maître ; mais il garda le corps bien droit et les lèvres serrées.*» (p. 258). Alors que, à Mackellar, il avait proclamé : «*Vous pourriez vivre mille ans sans comprendre mon caractère*» (p. 249), il décide de rester dans la ville «*jusqu'à ce que ces gentilshommes [le gouverneur et «les notables de la province»] le comprennent mieux*» (p. 258).

-Admettant avoir fait «*un faux pas*» avec cette «*farce du savetier*» [sic], avoir subi une «*défaite*», félicitant même son frère d'avoir eu «*l'intelligence d'en profiter*», car «*bon sang ne saurait mentir*» (p. 264), il «*avoue franchement*» qu'il n'a pas eu «*le courage*» de continuer pour parvenir à «*amasser assez d'argent pour un certain projet*» (p. 264), et il lui en demande (p. 265).

-Surtout, à New York, quand il refuse l'argent que veut lui donner Mackellar, il se plaint des trois grands échecs qu'il avait subis, reconnaissant : «*Ma vie a été une série de revers indus. Ce sot de prince Charlie a complètement gâché une affaire des plus prometteuses : ce fut ma première infortune. À Paris, j'avais de nouveau gravi un échelon fort élevé ; cette fois, ce fut un accident ; une lettre tomba entre les mains de mes ennemis [un autre de ces événements que le romancier aurait pu exploiter !], et je me retrouvai nu, une fois encore. Une troisième fois, je saisis ma chance ; je me fis une place en Inde avec une infinie patience ; puis Clive arriva, mon rajah fut emporté et j'échappai à la catastrophe, tel un nouvel Énée, avec Secundra Dass sur le dos [un autre de ces événements que le romancier aurait pu exploiter !]. Par trois fois, j'ai mis la main sur la situation la plus haute ; et pourtant, j'ai à peine quarante-trois ans. Je connais le monde comme peu d'hommes le connaissent au moment de leur mort : la cour et les camps, l'Orient et l'Occident ; je sais où aller, j'aperçois mille ouvertures. Me voici en pleine possession de mes moyens, en bonne santé, doté d'une ambition démesurée. Eh bien, je renonce à tout cela ; peu m'importe si je meurs et si le monde n'entend plus parler de moi ; une chose importe et je suis bien décidé à l'avoir.*» (p. 269).

-Au cours de l'expédition avec Harris et ses complices, «*il faisait figure de vulgaire dupe et de victime désignée allant à la mort sans en avoir conscience*», avant que naissent «*ses premiers soupçons*» et qu'il prenne «*pleinement conscience de la vérité*» (p. 289).

-Devant l'opposition radicale de Hastie, dont il «*avait fichtrement peur*», il essaie «*de cacher le désespoir qui commençait à se lire sur son visage*» (p. 298).

-Il «*affronta les risques incroyables de son dernier expédition avec les mêmes qualités de distinction, d'assurance et de désinvolture dans l'expression et le port que s'il eût quitté un théâtre pour se rendre à un souper de beaux esprits. Mais au fond de lui-même, si nous avons pu y regarder, son âme devait trembler.*» (p. 300).

Parmi ces moments de faiblesse, nous en avons indiqué un où il recourut au «*pile ou face*», ce système de prise de décision aléatoire par lequel on jette en l'air une pièce de monnaie pour déterminer ce qu'on va faire, selon qu'elle tombe d'un côté ou de l'autre. Si, ainsi, il se conduit «*en*

joueur qu'il fut toute sa vie» (p. 38) ; s'il déclare : «*Je ne connais pas de meilleur moyen d'exprimer mon mépris de la raison humaine*» (p. 102) - «*Je ne lutte jamais contre l'inévitable*» (p. 228) ; il reste que ce moyen de prétendre régler ses problèmes (partir à la guerre ou pas, se battre ou se réconcilier avec Burke, choisir la route de droite ou la route de gauche dans la forêt, déterminer la conduite à tenir devant une troupe d'Indiens), où il affirmerait sa singularité, son esprit d'aventure, son panache, son opposition à un monde gouverné par les principes et les conventions, son ultime indifférence à l'égard de l'univers, est, en fait, un abandon au fatalisme, un renoncement au libre-arbitre, une résignation totale face à l'irrationnel et au hasard, un aveu de faiblesse.

Ainsi James, cet être noir, cette «sombre crapule» (Jean Échenoz), qui semble n'être que tendu par le besoin frénétique de satisfaire sa «passion de pervertir et de manipuler» (Jean Échenoz), d'exprimer sa volonté de puissance et d'exercer le mal avec une intelligence et une habileté sans pareilles, se montre faible lui aussi, miné donc par cette ambiguïté fondamentale qui fut bien définie par Mackellar (narrateur qui, d'ailleurs, ne permet pas de percevoir tout son mystère) quand il se demanda : «*Cet homme était-il animé par un sentiment hostile envers Mr Henry? ou par ce qu'il croyait être son intérêt? ou par le simple plaisir de la cruauté, tel qu'il se manifeste chez les chats, et que les théologiens attribuent au diable? ou par ce qu'il aurait appelé l'amour?*» Il peut considérer qu'«*il y avait peut-être, à la source de son comportement, quelque chose des quatre. Ainsi : son animosité à l'égard de Mr Henry expliquerait la façon odieuse dont il le traitait quand ils étaient seuls ; ses intérêts qu'il était venu défendre expliqueraient son attitude très différente en présence de Milord [«le vieux lord»] ; cette raison plus une pointe d'intention galante, son souci d'être en bons termes avec Mrs Henry ; et le plaisir du mal pour lui-même, les peines qu'il prenait continuellement pour brouiller et opposer ces lignes de conduite.*» (p. 127-128).

De ce fait, si, pour son père, à la suite de la découverte de sa collaboration avec le gouvernement britannique, il est un «*héros de roman discrédité*» (p. 144), pour le lecteur, il ne peut être un vrai et digne héros de roman d'aventures, car celui-ci ne peut être aussi mesquinement intéressé, aussi vulgairement cupide, et vit habituellement d'une sympathie dont James ne peut bénéficier. Il reste qu'on peut considérer que cette brillante incarnation du diable qu'est le «*Maître de Ballantrae*» est aussi fort que le Iago de Shakespeare, le Satan de Byron ou le Serpent de la Bible, une sorte de Méphisto écossais bien plus séduisant que le pâle Henry !

Il reste aussi que Stevenson aurait pu écrire un formidable roman picaresque avec les confessions de ce ruffian qui aurait pu raconter sa guerre, ses tribulations en Inde !

Il reste, enfin, que, comme il se doit, ce méchant est le personnage le plus intéressant du roman avec son antipode, qui n'est pas Henry mais Mackellar.

En effet, dans ce drame apparemment manichéen, si Stevenson opposa deux frères que tout oppose ou que tout paraît, d'abord, opposer, comme ils sont tous les deux moralement complexes, comme ils sont dotés tous les deux de cette extrême ambiguïté qu'on trouve, à un moindre degré, chez tous les autres personnages, la distinction entre le bon qu'est censé être Henry et le méchant qu'est censé être James se révèle vacillante, incertaine. Même si on nous dit d'abord que James seul est soumis à sa nature diabolique, tandis que, pour Henry, ce ne serait qu'après avoir été forcé de jouer un rôle que, d'abord, il rejetait, qu'il en vient à devenir diabolique lui aussi, la propension au Mal, qui est d'abord et surtout puissamment démontrée par James, se manifeste clairement plus tard chez son frère ; s'il est d'abord vu comme le représentant du Bien, «qu'il soit humilié, offensé, n'implique en rien qu'il représente la vertu. À l'ange noir, déchu mais éclatant, luciférien donc porteur de lumière, ne s'opposerait plutôt qu'un ange gris, terne et purgatorial. [...] Au lieu d'un combat de valeurs inverses, il s'agit plutôt de la combinaison de deux pertes, deux façons de perdre, deux styles : mat ou brillant.» (Jean Échenoz). Ainsi, ils ne sont pas très différents l'un de l'autre ; chacun d'eux partage des caractéristiques de l'autre. On pourrait même avancer que chacun tend à satisfaire le désir de l'autre ; que le désir secret d'Henry est réalisé par les actions de James ; que Henry manifeste inconsciemment la noirceur de James, tandis que celui-ci convoite la situation d'Henry qui est marié à celle qui fut sa fiancée, et qui est le seigneur du domaine auquel il a renoncé.

Pour Alain Jumeau, «il est vrai que les frères Durie, comme Jekyll et Hyde, incarnent en fait deux faces d'une même personnalité».

D'ailleurs, chacun des deux frères, jeté par le hasard dans sa position, a été obligé de tenir un rôle que l'autre convoitait,

En même temps, chacun s'est assuré dans sa voie, afin de satisfaire sa volonté obsessionnelle de détruire l'autre, en en faisant le but de sa vie. Le refus de chacun d'accepter son ambiguïté le conduit à mener une lutte à mort où il n'abandonne pas son dessein, qui trouve son terme dans leur mutuelle destruction. Et ils sont liés au point que, finalement, leurs corps se trouvent dans une tombe commune.

*
* *

“*Le maître de Ballantrae*” est non seulement un roman d'aventures mais un profond roman psychologique.

L'intérêt philosophique

“*Le Maître de Ballantrae*”, en déroulant un tel affrontement à la fois national et familial, en le menant à une telle issue tragique, en développant la narration d'un moraliste à ce point soucieux d'édicter des maximes, ne pouvait manquer de susciter différentes utiles réflexions.

On peut distinguer d'abord une réflexion politique :

Le roman exploite le thème, courant dans l'Écosse du XIXe siècle, de l'être qui est divisé, de la famille qui est divisée, parce que la nation est divisée. La séparation entre les deux frères illustre la séparation, révélée par la rébellion jacobite, qui existait alors entre deux Écosses :

-Celle, tribale, clanique, rustique et rude, qui se voulait fidèle au passé mythique romantique, émotionnellement irrésistible et esthétiquement riche, de l'Écosse d'avant l'Union, qui est représentée par le tenant de l'idéal aristocratique et monarchique qu'est James.

-Celle, moderne, acceptant le présent et le progrès, se tournant vers l'Angleterre et ses valeurs (la respectabilité, le conservatisme social, la prudence économique, l'esprit matérialistement raisonnable), se détournant insensiblement de l'aristocratie pour se tourner vers la bourgeoisie capitaliste, représentée par Henry et Mackellar.

Au-delà de la Grande-Bretagne se profilent les États-Unis avec leur pragmatisme et leur mercantilisme, où Henry est à son aise. Mais le fait que les deux Écossais émigrés y trouvent la mort pourrait être vu comme la suggestion par Stevenson de l'idée de l'impossibilité de cette transplantation.

S'impose aussi une réflexion morale :

Stevenson dénonce la trop grande volonté d'habileté politique, le trop astucieux opportunisme, par lesquels on entend partager ses allégeances entre deux partis, en espérant être gagnant, quelle que soit l'issue de la lutte.

Il met en garde contre l'engrenage qui fait que la violence de l'un entraîne la violence de l'autre, que la folie de l'un entraîne la folie de l'autre.

Il exploite le thème éternel de la lutte du Bien contre le Mal, du Mal qui séduit et enjôle, du Bien qui se défend comme il peut, avec les piètres armes de la bonne conscience et de l'honnêteté bafouée ; de la propension de l'être humain à faire le Mal ; de la pérennité du Mal qui est inhérent à l'être humain, et qui conduit à son autodestruction quand il essaie de ne pas envisager sa propre noirceur. Surtout, il montre l'ambivalence du Bien et du Mal, met en doute qu'existe une nette séparation entre eux.

Aussi faut-il conclure au pessimisme de Stevenson.

Le roman est encore une autre illustration du thème du double :

On peut se demander si Stevenson, après avoir, trois ans auparavant, dans “*L'étrange cas du Dr Jekyll et Mr Hyde*”, montré le dédoublement de l'un et de l'autre, n'a pas, dans “*Le maître de Ballantrae*”, mené une autre exploration de son thème préféré, celui du double ; s'il ne lui a pas donné

une dimension nouvelle, la dualité étant ici à la fois celle de l'Écosse et celle des Écossais. Comme on l'a vu, bien que les deux frères sont d'abord définis comme étant opposés, l'un étant comme un autre Dr Jekyll, l'autre, un autre Mr Hyde, nous en venons vite à comprendre qu'il n'y a pas une simple division entre eux, qu'ils sont «inséparables dans leur antipathie» (Jean Échenoz). D'ailleurs, Stevenson décrit, de la même façon qu'il avait décrit Mr Hyde, non seulement James mais Henry, et celui-ci, comme le Dr Jekyll, tente d'effacer de sa conscience les sombres aspects de son âme, alors que nous savons que le mal dont il essaie de se séparer est enraciné dans sa nature. De même que le désir secret du Dr Jekyll est réalisé par les actions de Mr Hyde, le désir secret d'Henry n'est-il pas réalisé par les actions de James?

En se contaminant l'un l'autre, Henry et James pourraient bien être, en dépit de leur insistance sur leurs différences et sur leur haine, comme le Dr. Jekyll et son alter ego, Mr Hyde, chacun le double de l'autre, incarner même les deux faces, l'avert et le revers, du même être, ce que prouverait d'ailleurs le fait qu'ils meurent ensemble.

Ainsi, Stevenson n'avait-il pas, une fois de plus, traduit sa double personnalité à travers les deux frères qui, surtout divisés à l'intérieur d'eux-mêmes, représentent la dualité qui se trouve dans chaque être humain, qui n'est pas entièrement bon ou entièrement mauvais, mais à la fois bon et mauvais?

La destinée de l'œuvre

Stevenson, étant alors plus proche des États-Unis où il jouissait d'une grande réputation, y publia d'abord "*Le maître de Ballantrae*" en feuilleton dans la revue "Scribner's magazine", douze épisodes paraissant de novembre 1888 à octobre 1889.

Le texte fut publié en volume à Londres, le 20 septembre 1889, par "Cassell", et à New York, le lendemain, 21 septembre, par "Scribner".

Le texte était précédé d'une dédicace à des amis, «Sir Percy Florence et Lady Shelley», que les Stevenson avaient connus à Bournemouth. Comme le fils du poète romantique était un grand amateur de navigation, Stevenson, sans craindre d'aller à l'encontre de sa prétention d'avoir simplement transcrit les textes d'un autre, évoqua les circonstances de l'écriture du roman au fil de navigations dans le Pacifique.

Dans la seconde édition, Stevenson ajouta une préface.

Le roman parut ensuite dans l'ensemble connu sous le nom d'"Edinburgh edition", publié, de 1894 à 1898, sous la direction de Sidney Colvin, l'ami de Stevenson qui affirma que le texte était «conforme au texte de la première édition, corrigé par l'auteur avant sa mort» (il avait, en particulier effacé sa «surprenante gaffe» de «l'épée enfoncée jusqu'à la garde dans le sol gelé»).

Dès sa publication, "*Le maître de Ballantrae*" reçut, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, un succès auprès du grand public dû à la réussite de certaines scènes comme celle du duel aux chandelles dans la nuit d'hiver, tandis que les critiques furent presque unanimes dans leur admiration, étant impressionnés par la preuve que donnait Stevenson d'une maturité et d'une variété grandissantes en tant qu'auteur d'œuvres d'imagination. Lui, qui avait été considéré comme excellent dans les domaines de la nouvelle et de l'essai, se révélait un véritable romancier, et on considéra même qu'il avait atteint l'apogée de son art. On apprécia de retrouver un récit d'aventures propre à captiver les lecteurs épris de suspense et d'exotisme comme l'était déjà "*L'île au trésor*", avec la dimension nouvelle que conférait au roman d'aventures l'apport du tragique, un critique voyant même l'histoire lestée d'un poids de tragédie antique en croyant pouvoir déceler l'influence de la tragédie d'Eschyle, "*Les sept contre Thèbes*". On fut sensible aussi à une complexité psychologique qui rappelait celle de "*L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*".

Henry James, dans une lettre à son frère, William, le philosophe et psychologue, avec lequel, malgré des liens solides, il était dans une rivalité qui créait des conflits latents, lui confia avoir lu le roman, «en retenant [s]on souffle, avec admiration» car c'est l'œuvre d'un «génie rare, délicieux» ; et, dans une lettre à Stevenson, il lui indiqua : «L'émotion la plus intense de ma vie littéraire et de celle de

beaucoup d'autres a été "*Le maître de Ballantrae*", un pur et dur cristal, mon garçon, une œuvre qui témoigne d'un art exquis, ineffable.»

Cependant, un autre ami de Stevenson qui s'était brouillé avec lui, William Henley, exprima des réticences. Si, dans sa critique pour le "Scots observer", il écrivit : «L'œuvre, dans son intégralité, est un triomphe de l'imagination et de l'art littéraire» ; s'il évoqua «cette fascinante toile aux multiples couleurs qui a été tissée de romance sauvage et de fantaisie capricieuse», il ajouta : «"*Le maître de Ballantrae*" est une des plus sombres, ou plutôt la plus sinistre, des histoires. Il n'y a pas un seul personnage noble ou aimable dans le livre : le narrateur est un poltron ; le héros est un diable dans une enveloppe humaine, tandis que son ennemi par excellence s'enfoncé dans une balourdise vindicative ; la seule femme de l'histoire est morbide éprise du frère de son époux ; la scène principale est une scène de combat fratricide.»

D'autres commentateurs dénoncèrent aussi le côté sombre du livre, trouvant qu'il va parfois à la limite du morbide ; ils regrettèrent le dénouement par trop forcé et inattendu.

Pour sa part, le critique d'art et romancier George Moore, dans "Hawk", condamna "*Le maître de Ballantrae*", le qualifiant de «roman d'aventures dont l'aventure est exclue», dont «les narrations sont décousues», où on traverse des «mers de vaines paroles où des voiles sans vent pendent désespérées et comme mortes, tandis que des formes vagues [...] peuplent l'obscurité». Il cita un long passage qu'il commenta ainsi : «Cela me semble la plus mauvaise page d'anglais que j'ai jamais lue [...] Je ne peux imaginer quelque chose de plus maladroit et insipide. [...] Le livre est aussi plaisant qu'un salon qu'on vient de redécorer et d'arranger, selon les derniers canons de la mode. [...] C'est la pièce d'écriture la plus faible que j'ai trouvée chez M. Stevenson», et elle est «extrêmement vide et fautive».

Le 17 novembre 1913, André Gide, indiqua, dans son "*Journal*", qu'il lisait le livre, et se plaignit : «J'ai grand-peine à achever "*The master of Ballantrae*". Curieux livre, où tout est excellent, mais hétérogène, au point qu'il semble la carte d'échantillons de tout ce où peut exceller Stevenson». Cependant, plus tard, alors qu'il voyageait au Congo, il le relut, et révisa son précédent jugement, écrivant, toujours dans son "*Journal*", le 7 novembre 1926 : «Hier j'ai pu lire avec délices quelques pages du "*Master of Ballantrae*".».

En 1920, le roman fut traduit en français par Théo Varlet qui donna libre cours à son goût des mots recherchés (par exemples, «confabuler» et «scurriles» qu'on trouve en l'espace de deux pages [238 et 239], le second ne se trouvant même pas dans un dictionnaire usuel !), des formulations apprêtées, tout s'étant passé comme s'il s'était, plus que Stevenson, montré soucieux de donner à son texte une couleur XVIIIe siècle, ce qui l'amena d'ailleurs à prendre des libertés, et à commettre de grosses erreurs, à produire finalement un texte médiocre, indigeste, trop compassé, ampoulé, vieillot, pompeux, si ridicule que le livre nous tombe des mains, qu'on en vient à douter que l'on fait la lecture d'une œuvre de Stevenson !

Le 19 mai 1925, dans un article du "Berliner Börser-Courier", Bertolt Brecht signala l'intérêt que le cinéma pouvait trouver dans le roman, déclarant : «Dans les récits de Stevenson, l'optique cinématographique existait avant le cinéma.» ; puis il souligna aussi l'originalité de la narration : «Je crois qu'on est loin de rendre justice aux inventions des écrivains comme elles le méritent. Ce "*Ballantrae*" en contient d'extraordinaires. Par exemple : dans cette œuvre, un homme est observé et décrit par quelqu'un qui lui est délibérément défavorable : c'est l'ennemi qui écrit cette biographie [...] "*Le maître de Ballantrae*" est l'exemple extraordinaire d'un roman d'aventures dans lequel la sympathie du lecteur pour l'aventurier lui-même (sympathie dont tous les autres romans d'aventures vivent exclusivement) doit commencer par s'imposer péniblement. Encore une fois, c'est une invention de tout premier ordre.»

En 1929, Antonin Artaud tira du roman un scénario, qui était «un efficace précipité du livre : action concise, personnages éclairés, correspondances ouvertes [...] quelques indications techniques, notes brèves qui concernent exclusivement la bande-son [dont celle-ci relative aux Adirondacks : "Sonorisez le vent, [...] les arbres cassés, et, si vous le pouvez, le silence sonore du désert.» (Jean Échenoz). Mais le film ne fut jamais tourné.

Le 1er août 1932, Julien Green nota dans son "Journal" : «À Berlin. Continué "The Master of Ballantrae" avec une très grande admiration. Si quelque chose pouvait me déplaire dans ce livre, c'est sa perfection même. J'aurais préféré que l'adresse de l'auteur ne fût pas toujours aussi évidente. Il a quelquefois l'air d'exécuter un tour très difficile avec une désinvolture professionnelle.»

Furent produites plusieurs adaptations du roman au cinéma :

- en 1953, le film "The master of Ballantrae" ("Le vagabond des mers") réalisé par William Keighley, avec Errol Flynn dans le rôle du Maître ;
- en 1963, un téléfilm français en deux parties réalisé par Abder Isker ;
- en 1984, un téléfilm de Douglas Hickox, avec Michael York (James), Richard Thomas (Henry) et John Gielgud (Lord Durrissdeer).
- en 1990, un téléfilm français.

En 1997, le roman parut dans la collection "Penguin classics", avec une introduction d'Adrian Poole où il considéra que le choix de Mackellar comme narrateur principal «créa des difficultés pour Stevenson, surtout dans la fin du roman, puisque, à un moment, il perd ses nerfs, et envisage d'abandonner toute la stratégie.»

En 2000, parut une autre traduction en français, due à Alain Jumeau qui ajouta des notes. Cette traduction, qui a été utilisée ici, inspire différents commentaires ;

-Il écrivit «Mr. Henry», «Mrs Henry», «Miss Katharine», «Mr Mackellar» et même «Mr Galland» (p. 198) au lieu des graphies françaises correctes : «M.», «Mme», «Mlle».

-Il conserva inutilement des mot anglais :

-«*mile*» : «*milliers de miles*» (p. 90), «*deux miles*» (p. 100), «*plusieurs miles*» (p. 164), «*un quart de mile*» (p. 220), «*quatre mille miles*» (p. 269), «*un mile*» (p. 314), alors qu'il ne devrait pas ignorer qu'existe en français le mot «mille» qui, comme le mot anglais, désigne une mesure de longueur équivalant à environ 1609 mètres ;

-«*yard*» (p. 220) alors que le mot désignant cette mesure de longueur (91, 44 cm.) se traduit par «verge» ;

- Il donna au chapitre 6 un titre où il mentionna bien qu'il y est question de «la seconde absence du Maître» (p. 173), le mot «second» s'employant en effet quand il n'y a que deux choses ; mais, plus loin, il fit d'Alexander «une deuxième édition» de James (p. 193) alors qu'il n'y en eut pas d'autre !

-Il procéda à plusieurs traductions contestables :

-«*A mere shipful of lunatical persons*» devint «une nef des fous» (p. 82), la référence médiévale (qui est toutefois habile) ne se trouvant pas chez Stevenson.

-Il employa le mot «bacchanale» (p. 82) alors que Stevenson s'était contenté de «*revelry*».

-Alors que Stevenson avait écrit : «*We had only [...] jumped out of the frying-pan into the fire* » ("Nous avons seulement [...] sauté de la poêle à frire dans le feu"), il se priva de cette vive expression proverbiale pour adopter le pédant et éculé «*tombés de Charybde en Scylla*» (p. 94) !

-Alors que Stevenson avait écrit : «*You might have heard a pin drop in the county*», il crut pouvoir remplacer cette expression courante en anglais par une autre courante en français : «on aurait entendu voler une mouche dans tout le comté» (p. 164), mais qui est tout à fait mal venue car comment imaginer le vol d'une mouche en plein hiver écossais, et dans la nuit !

-Alors que Stevenson avait écrit «*parting shot*» («coup de départ») pour qualifier la préméditation par James de son insulte lors de la partie de cartes, il crut pouvoir (comme son prédécesseur, Théo Varlet) rendre cela par «la flèche du Parthe» (p. 170), faisant donc une sorte de jeu de mots quelque peu pédant car, les Parthes, peuple guerrier de l'Asie, dans l'Antiquité, ayant une tactique particulière qui consistait, alors qu'ils simulaient une fuite devant l'ennemi, à tirer des flèches vers l'arrière, par-dessus leur épaule, ciblant ainsi leurs poursuivants, on en est venu à appeler «flèche du Parthe» une attaque ou une plaisanterie hostile et inattendue, lancée à la fin d'une conversation.

- Alors que Stevenson avait écrit que Burke se voyait «*like one of those calendars with whom Mr Galland has made us acquainted in his elegant tales*», que Théo Varlet avait bien traduit par «un de

ces calendars que M. Galland nous a fait connaître dans ses jolis contes», c'est-à-dire dans "*Les mille et une nuits*", qui avaient en effet été traduites en français par l'orientaliste Antoine Galland, de 1704 à 1717 ; où il est fait mention de «trois calendars, fils de rois» qui font l'objet d'une histoire, chacun en racontant ensuite une, s'il indiqua bien : «Ces personnages rencontraient toujours des aventures extraordinaires» (p. 198), auparavant, il substitua à ces «calendars» des «derviches mendiants» (p. 198), ce qui est tout à fait contestable puisque les derviches sont des religieux musulmans appartenant à une confrérie, en Perse, Turquie, Syrie. Surtout, on peut se demander si Alain Jumeau, inspiré par un universitaire gauchisme sournois, par une plate soumission à la bien-pensance régnante, n'a pas ainsi voulu effacer le mot «calender» parce qu'il avait été repris par Arthur de Gobineau (1816-1882) dans son roman "*Les pléiades*" (1874), et qu'il fut aussi, par ailleurs, l'auteur de l'"*Essai sur l'inégalité des races humaines*".

-Alors que Stevenson avait écrit : «*Tell the Sahib I will give him a cure for the Scots fiddle when next we meet*» ; que Théo Varlet avait traduit : «Dites au sahib que je lui donnerai un remède contre la blague écossaise», il osa : «un remède pour la gale écossaise» (p. 202), ce qui laisse perplexe ; il semble que «*fiddle*» se traduirait plus exactement par «conduite malhonnête».

-Alors que Stevenson avait fait dire à Mackellar, dans sa «*prière impie*» (p. 238) sur la "*Sans Pareille*", «*any face of death will set me shaking in my shoes*», il crut pouvoir passer, par glissement de sonorités, de «*shoes*» («chaussures») à «chausses», même si ce terme n'avait plus cours au XVIIIe siècle, étant remplacé par «culotte».

-Le caractère particulier des mots écossais n'a pas toujours été rendu.

On remarque encore que, victime de l'imprécision du «*you*» anglais, Alain Jumeau, en rendant les conversations entre James et Henry, tantôt usa du tutoiement, tantôt du vouvoiement : «*Tout t'appartient, ça c'est bien certain, et je ne t'en veux pas. Mais tu ne dois pas m'en vouloir non plus pour la place que j'occupe au foyer de mon père.*» (p. 127) - «*Henry, voulez-vous m'accompagner à cheval?*» (p. 129).

Il faut encore signaler que l'image qui fut choisie pour figurer sur la couverture de l'édition dans la collection "Folio classique" n'a aucun rapport avec l'action du roman : il n'y est jamais question d'un tel archer écossais !

En postface à l'édition "Folio classique" de cette traduction, figura un texte de Jean Échenoz intitulé "*La nuit dans les Adirondacks*" [qu'il situe en Alaska !] où il évoqua la genèse du roman, étudia les personnages, établit une comparaison avec "*L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*", jugea le rôle du narrateur et les «rudes problèmes techniques» qu'il posa à Stevenson, parla même du «champ de bataille de Culloden» dont il n'est pas question dans le livre !

Il faut espérer que cette publication fasse mieux connaître le roman de Stevenson en France !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirilletteraire.ca